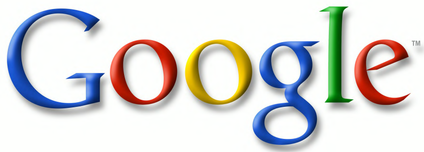
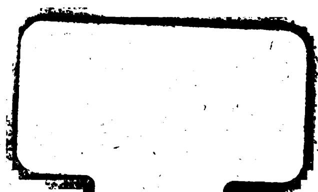






# LA RELIGION,

## POËME,

PAR MONSIEUR RACINE,

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*HUITIEME ÉDITION, revûe, corrigée, & augmentée par l'Auteur.*



*A PARIS,*

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais. DURAND, rue du Foin. LE PRIEUR, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# EPISTOLA

## DOMINI RASSINII, BENEDICTO XIV.

### BEATISSIME PATER,

*CHristianus vates ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, munus offerre audeo, si ex illo quem obtines dignitatis apice spectetur, perexiguum, si ex argumento; magnum. Versus mei laudes Religionis sonant, quos ut Principi Ecclesiæ Pastori voveam, monet materiæ majestas, suadet permagna illius doctrinæ celebritas, invitat spectata benignitas quam à summis Pontificibus multi jam experti sunt Poëtæ Religiosi. Nemo nescit à Leone X. nec non à Clemente VII. Sannazarium ob eximium Poëma, Litteris Apostolicis fuisse remuneratum. Cui vati si carminum magnificentiâ, saltem Religionis studio nequaquam cedo. In hanc enim propugnandum totus incubui adversus illos homines, qui superbiâ inflati, & inani desipientes Philosophiâ, quidquid Sacrâ Fidei notâ signatur, fastidiose rejiciunt.*

*Huic operi subjungitur aliud, quod si non multis ante annis in lucem fuisset editum,*

# TRADUCTION DE LA LETTRE DE MONSIEUR RACINE, A BENOIST XIV.

## TRES-SAINT PERE,

UN Poëte Chrétien prosterné aux pieds de Votre Sainteté, ose lui offrir un présent, que le haut degré de dignité dans lequel elle est élevée, fait paroître très-médiocre, mais qui par le Sujet deviendra grand à ses yeux. C'est la gloire de la Religion que chantent mes vers. La majesté des choses dont je parle, m'inspire le dessein de les présenter au premier Pasteur de l'Eglise : la grande réputation qu'il s'est acquise par ses lumieres m'y encourage, & j'y suis invité par cette bonté que les Souverains Pontifes ont déja témoignée aux Poëtes qui ont consacré leur plume à des Sujets saints. Personne n'ignore que Léon X. & Clément VII. voulurent bien par des Lettres Apostoliques récompenser le fameux Poëme de Sannazar. Je n'approche pas de Sannazar par la noblesse des vers : mais je suis certain de l'égaler par mon zéle pour la Religion. Je me suis livré tout entier à l'ardeur de la défendre contre ces hommes enflés d'orgueil, & aveuglés par une vaine Philosophie, qui rejettent avec mépris tout ce qui est marqué au sceau divin de la Foi.

Cet Ouvrage est suivi d'un autre, que j'aurois la même ambition de présenter à Votre

*offerre Sanctitati Vestræ eodem animo . . . birem. In eo quippe Sanctorum Augusti[ni] . Thomæ de Gratia doctrinæ, tot Sedis Ap[os]tolicæ decretis firmatæ, tot Maximorum Pontificum Suffragiis consecratæ, carminum vim & dignitatem, juvenis adhuc addere studui.*

*Si quod in his duobus Scriptis excidisset imprudenti mihi verbum, Theologicæ diligentiæ minus, tanto Judice, consonum, spondeo me libenter, Beatissime Pater, ea carmina quæ Sanctitati Vestræ displicuerint, quantumvis mihi arrideant, promptissimâ deleturum manu. Christianum minimè juvat profana laus. Mihi sit laus maxima, Christi Vicario placere, & coronas, si quas merui, ante tronum Sublimitatis Vestræ mittere. Nulla quippe mihi sors videtur in terris optabilior, quàm illi me probare, qui celebrati meis versibus divini Ecclesiæ sponsi, gerit in terris vices, summumque illud dignitatis fastigium, ad Religionis decus, plaudente Christiano orbe, est consecutus. Hos animo penitus infixos sensus habet Sanctitatis Vestræ*

Submissimus & humilimus
Servus & in Christo Filius
RASSINIUS.

Parisiis Idibus Januarii 1743.

Sainteté, s'il n'avoit pas paru au jour depuis plusieurs années. Dans cet Ouvrage j'osai, quoique jeune encore, entreprendre d'ajoûter la force & la dignité des vers à la doctrine de saint Augustin & de saint Thomas sur la Grace, doctrine confirmée par tant de décrets du Saint-Siége, & par les suffrages de tant de Souverains Pontifes.

Si dans ces deux Poëmes il m'étoit échappé imprudemment quelques termes qu'un si grand Juge ne trouvât pas conformes à l'exactitude Théologique, je m'engage sans peine à effacer d'une main prompte les vers mêmes qui flatteroient le plus mon amour propre, s'ils avoient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. Ce n'est point une gloire profane que doit recher-cher un Chrétien : ma plus grande gloire est celle de plaire au Vicaire de Jesus-Christ & de jetter mes couronnes, si j'en ai mérité quelques-unes, aux pieds de son trône. Je n'ai rien en effet à souhaiter de plus avantageux pour moi sur la terre, que l'approbation de celui qui sur la terre tient la place de ce divin Epoux de l'Eglise que j'ai célébré dans mes vers, & qui remplit si dignement la Chaire dans laquelle avec l'applaudissement de tout le Monde Chrétien, il a été placé pour la gloire de la Religion. Tels sont les sentimens que porte profondément gravés dans son cœur, de Votre Sainteté,

TRES-SAINT PERE,

*Le très-humble, très-soumis Serviteur, & Fils en Jesus-Christ*

RACINE.

*A Paris le 11 Janvier 1743.*

# EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS

## VALENTI GONZAGUA,

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

*nomine ac mandato data.*

ILLUSTRISSIME DOMINE,

*POëma egregium ac laboriosum, quo tu Poëmate Religionem & Res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari se, eximiâ Gallicæ Linguæ dulcedine, & rarâ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertractasti atque ornasti, missum sibi gratissimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidissimè degustavit Pontifex Maximus, qui primùm pietatem tuam in argumento scribendi, deinde optimum iis in rebus sensum atque judicium animi tui, multâ cum voluptate perspexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & vestræ linguæ leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multùm profectò gavisus est, hisce temporibus atque moribus, cùm tam multi licentiâ quâdam, &*

# TRADUCTION DE LA LETTRE DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE,

*écrite de la part*

## DE SA SAINTETÉ.

LE ſaint Pere a reçu très-favorablement, MONSIEUR, l'agréable préſent que vous lui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un Poëme d'une ſi grande beauté, & d'un travail ſi pénible, dans lequel vous avez admirablement développé la Religion, & vous avez ſu avec l'élégante douceur de la langue Françoiſe, & l'heureuſe harmonie de vos Vers, orner des matieres divines, qui ſemblent preſque interdire tout ornement, parce qu'elles ſont ſi élevées au-deſſus de la portée de notre eſprit, & qu'il eſt toujours ſi difficile de les bien expoſer. Le ſouverain Pontife, après avoir reconnu d'abord avec un grand plaiſir votre piété qui vous a fait choiſir un pareil Sujet, a remarqué votre ſage & exact diſcernement dans la maniere de le traiter : il a admiré l'excellence & l'étendue de votre érudition, l'art avec lequel vous ſavez déployer les richeſſes de votre Langue, & ſur-tout la beauté de votre génie. Il a été tranſporté de joie en voyant qu'au milieu de la corruption des temps & des mœurs, lorſqu'infectés d'une contagion funeſte, & entraînés par un certain libertinage

*corruptelâ ingeniorum, carminibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentissimo Galliæ Regno fuisse te, qui Veritatis & Religionis causam assumens, Musas atque Poëticam facultatem, ad pristinum celebrandæ Divinitatis officium atque institutum, conatu illustri ac felici, susceperis revocandam.*

*Gratias itaque multas & singulares pro tali munere & agit & habet tibi Pontifex Maximus, teque celebratissimi Patris gloriam in eodem genere laudis, ingenii felicitate æmulantem, atque argumento vincentem, egregiæ suæ voluntatis vult esse certum, atque confidere, ubi se ferat occasio, Pontificem ipsum Maximum de te semper & liberaliter, & lubenter ornando cogitaturum.*

*Apostolicam intereà tibi benedictionem paternè ac peramanter impertitur. Ego omnia fausta precor à Deo.*

Romæ, 8 Febr. 1743.

Dominationis tuæ
ad officia J. Card. VALENTI.

*Cum Sigillo Secretarii Statûs, & suprascriptum :* Illustrissimo Domino RASSINIO, Lutetiam Parisiorum.

d'eſprit, tant d'Auteurs abuſent des Vers pour faire triompher les vices & l'impiété, il s'étoit élevé dans le ſein du floriſſant Royaume de la France, un homme qui prenant en main la cauſe de la Vérité & de la Religion, avoit par un effort auſſi louable qu'heureux, entrepris de rappeller la Poëſie à ſon ancienne inſtitution, & de rendre les Muſes à l'auguſte emploi de célébrer la Divinité.

Le ſaint Pere vous remercie donc du préſent que vous lui avez fait, & vous aſſure des ſentimens de reconnoiſſance dont il eſt rempli. Charmé de ce que devenu rival d'un illuſtre Pere par vos talens dans le même genre d'écrire, vous le ſurpaſſez par le choix de la matiere, il veut que vous ſoyez certain de ſa bienveillance. Soyez donc bien perſuadé que toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera, le ſouverain Pontife lui-même ſe fera un plaiſir de vous prouver la maniere avantageuſe dont il penſe de vous.

Il vous accorde ſa bénédiction Apoſtolique avec toute ſa tendreſſe paternelle : & moi je prie Dieu de vous protéger en tout.

*A Rome, le* 8 *Février* 1743.

*Diſpoſé à vous rendre ſervice,*
*Le Card.* V A L E N T I.

La Lettre eſt ſcellée du Sceau du Secrétaire d'Etat, avec cette inſcription : *A Monſieur* RACINE, *à Paris.*

# EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS
VALENTI GONZAGUA,
SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.
*nomine ac mandato data.*

CLARISSIME DOMINE,

*LItterarium munus, quod Pontifici Maximo nuper misisti, duobus contentum voluminibus, quorum alterum Poëticos labores tuos quintò recusos, alterum verò de Poëtica facultate egregias animadversiones, exquisitumque judicium complectitur, gratum eidem summoperè atque jucundum accidit, propterea que gratias tibi multas suo nomine rursus haberi, novoque laudis argumento eruditionem tuam honestari præcepit. Quotiescumque enim nomen tuum & carmina ipsi versantur ob oculos, reviviscit in ejus animo memoria parentis tui de re Poëticâ optimè meriti, cujus viventis laudem, si nulla obscuravit invidiâ, mortui quoque nulla delebit oblivio. Quam igitur antea sum tibi testatus Pontificis animi benevolentiam, eandem confirmo iterum, & Apostolicæ benedictionis Internuncius, fausta omnia tibi precor à Deo.*

Romæ 4. Kal. Sextiles 1747.

Ad officia paratus J. Card. VALENTI.

D. RASSINO, Lutetiam Parisiorum.

# TRADUCTION DE LA LETTRE DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE,

*écrite de la part*

## DE SA SAINTETÉ.

LE Souverain Pontife a reçu avec joie, MONSIEUR, l'hommage littéraire que vous lui avez rendu, en lui envoyant deux Volumes, dont le premier contient la cinquiéme Edition de vos Ouvrages Poëtiques; & le second plein de judicieuses Réflexions sur la Poësie, fait connoître la délicatesse de votre goût sur cette matiere. Votre présent a été si agréable à sa Sainteté, qu'elle m'a ordonné de vous faire une seconde fois des remercimens de sa part, & de vous donner de nouvelles preuves de l'estime qu'elle fait de votre érudition. Votre nom & vos Vers toutes les fois qu'ils paroissent à ses yeux, lui rappellent avec l'idée du fils, le souvenir d'un pere qui a fait tant d'honneur à la Poësie, & dont la gloire supérieure à l'envie pendant qu'il vivoit, ne pourra jamais après sa mort être effacée par l'oubli. Je vous réitére donc les mêmes assurances que je vous ai déja données de la bienveillance du souverain Pontife; & chargé de vous transmettre sa bénédiction Apostolique, je prie Dieu de vous protéger en tout.

*A Rome, le 29 Juillet 1747.*

*Disposé a vous rendre service,*
*Le Card.* VALENTI.

*A Monsieur* RACINE, *à Paris.*

# COPIE DE LA LETTRE DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

RIEN de plus flatteur pour moi que le présent que vous venez de me faire, MONSIEUR : il m'a été aisé de m'appercevoir que le nom de Racine si glorieux & si agréable aux Muses, n'étoit pas mort. Je me suis fait un plaisir singulier de présenter à notre saint Pere l'exemplaire que vous lui avez destiné. Sa Sainteté y a été fort sensible : Elle m'a ordonné de vous le marquer, comme vous le verrez par la Lettre ci-jointe. Agréez en même temps mes remerciemens aussi sinceres que les sentimens de considération, par lesquels je voudrois vous persuader que personne n'est à vous, MONSIEUR, avec un plus parfait attachement que

LE CARDINAL VALENTI.

*A Rome, le 8 Février 1743.*

# A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARD. DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muſes n'ont pû procurer à ceux qu'elles ont le plus favoriſés, une gloire comparable à celle que me procure VOTRE EMINENCE. La Lettre dont j'ai été honoré, flatte plus mon amour propre que tous les lauriers du Parnaſſe, & je me livrerois à tout l'orgueil Poëtique qu'elle eſt capable d'inſpirer, ſi je ne me rappellois que je ſuis un Poëte Chrétien, & que c'eſt uniquement cette qualité que VOTRE EMINENCE a voulu récompenſer.

Les Poëtes, ſi naturellement jaloux, auront bien ſujet de l'être de mon bonheur; mais cette jalouſie leur ſera avantageuſe, quand ils apprendront qu'en faveur de la matiere que j'ai choiſie, VOTRE EMINENCE a bien voulu préſenter mes Ouvrages à SA SAINTETÉ, qui les a reçus favorablement, & qu'un ſi grand Pape a daigné jetter les yeux ſur le moindre de ſes enfans: ils ambitionneront une gloire pareille, qui ne s'accorde pas aux talens ſeuls, mais au ſage emploi des talens.

La grande récompenſe que j'ai reçue, leur doit inſpirer cette heureuſe ardeur, comme elle m'inſpire la vive reconnoiſſance, & le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE.

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
RACINE.

*A Paris, le 15 Mars 1743.*





# PREFACE.

LA Raiſon qui me démontre avec tant de clarté l'exiſtence d'un Dieu, me répond ſi obſcurément lorſque je l'interroge ſur la nature de mon Ame, & garde un ſilence ſi profond quand je lui demande la cauſe des contrariétés qui ſont en moi, qu'elle même me fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, & me force à la deſirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette Révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres, que me donne le premier de tous les Peuples, & par la ſuite de l'hiſtoire du Monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caractéres de certitude que je ſouhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y ſoumettrois auſſi-tôt, ſi je n'étois arrêté par l'obſcurité de ſes myſteres & par la ſévérité de ſa morale. J'examine la foibleſſe de mon eſprit, & je reconnois que ma Raiſon ne doit pas être ma ſeule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la Morale Chrétienne eſt conforme à ſes beſoins. J'embraſſe avec joie une Religion auſſi aimable que reſpectable.

Tel eſt le plan de cet Ouvrage, que j'ai conduit ſur cette courte penſée de M. Paſcal : *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt pas contraire à la Raiſon, enſuite qu'elle eſt vénérable ; après, la rendre aimable, faire ſouhaiter qu'elle ſoit vraie, montrer qu'elle eſt vraie, & enfin qu'elle eſt aimable.*

Cette penſée eſt l'abrégé de tout ce Poëme, dans lequel j'ai ſouvent fait uſage des autres penſées du même Auteur, auſſi-bien que des ſublimes réfléxions de M. de Meaux ſur l'Hiſtoire Univerſelle. En ſuivant ces deux grands Maîtres, j'ai choiſi les deux hommes qui ont écrit ſur la Religion de la maniere la plus convaincante, la plus noble & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matiere différente, & faſſe pour ainſi dire un Poëme particulier : ils doivent tous cependant répondre au deſſein général, & être liés enſemble ; de façon que le premier amene le ſecond, celui-ci le troiſieme, & ainſi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les autres vérités, eſt l'exiſtence d'un Dieu. Elle fait le ſujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la Nature & de l'harmonie de toutes ſes parties, qui concourant à la même fin, font voir l'unité du deſſein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la ſuite que cette même unité de deſſein regne auſſi dans l'établiſſement de la Religion, parce que ces deux grands ouvrages ont le même Auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la ſeconde preuve. Cette idée eſt commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fauſſes Divinités, que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainſi l'idolatrie me fournit une nouvelle preuve. La derniere preuve eſt priſe de notre conſcience intérieure, & de la Loi naturelle, qui avant toutes les autres Loix, a toujours forcé les hommes à condamner l'injuſtice, & à admirer la vertu.

## CHANT II.

La nécessité de se bien connoître soi-même, pour bien connoître Dieu, conduit au second Chant : j'imite le langage d'un homme, qui après avoir perdu ses premieres années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui est celle de soi-même. J'ouvre les yeux sur moi, & je suis étonné des contrariétés que j'y trouve. Que suis-je ? Mon bonheur ne peut être ici-bas, puisque j'y dois rester si peu. Quand j'en sortirai, où irai-je ? Mon ame est-elle immortelle ? Ma Raison m'en donne des assurances que je saisis avec joie ; cependant, comme je crains que mon intérêt à croire une vérité si consolante, ne m'en ait fait trop aisément recevoir les preuves, je veux m'instruire de ce que la Raison a dit aux plus fameux Philosophes de l'Antiquité. Je les vois tous divisés entre eux, par des systêmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres ; mais quand je lui demande la cause de mes malheurs, il se tait. Ces Philosophes ont connu notre misere, & tous en ont ignoré la cause. Le silence de la Raison m'allarme ; mais lorsque je suis prêt à me désespérer, j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel est ce peuple dépositaire de sa parole ? La Raison qui m'a fait sentir la nécessité d'une Révélation, m'anime à la chercher.

## CHANT III.

Cette recherche est la matiere du troisieme Chant. Deux Religions partagent presque toute la terre ; la Chrétienne & la Mahométane.

Mahomet, en avouant qu'il n'est venu qu'après Jesus-Christ, par cet aveu favorable aux Chrétiens me renvoie à eux. Les Chrétiens, pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion, me renvoient aux Juifs, & les Juifs me renvoient à leurs Livres sacrés. Le misérable état de ce peuple, & son obstination à attendre un Messie, sont des preuves vivantes du Livre qu'il conserve avec tant de soin, puisqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'énigme que la Raison n'avoit pû pénétrer. Ce Livre m'apprend ensuite l'histoire de la naissance du monde, & celle du peuple favorisé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolatrie, l'idée pure d'un seul Etre infini reste chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection visible le sauve du naufrage. Dieu le rappelle sans cesse à lui, ou par des miracles, ou par des Prophétes. Je m'arrête à ces Prophétes. Surpris de leurs prédictions, ainsi que des figures aussi claires que les Prophéties, je reconnois un Dieu toujours occupé de son grand Ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire, & tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

## CHANT IV.

La venue d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré, est le sujet du quatrieme Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établissement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son histoire est celle du monde : parce que Dieu, par l'unité

de son dessein, rapporte tous les événemens à son grand Ouvrage. La réunion de presque tous les Empires à l'Empire Romain, si favorable au progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre sous Auguste. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des siécles prédits par leurs Oracles, & les Juifs à la venue de ce Messie prédit par leurs Prophétes. Dans cette attente générale Jesus-Christ paroît, prouve sa mission par ses miracles & par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la Religion, les Martyrs, & leurs miracles font tomber le Paganisme en ruine ; & il est entiérement aboli par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du sang Chrétien, & former une Rome nouvelle, dont la grandeur, qu'elle conserve jusqu'aujourd'hui, sert encore de preuve à une Religion déja prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle soit par son histoire, elle semble par ses mystères & par sa morale révolter l'esprit & le cœur. Il me reste à parler à l'un & à l'autre.

## CHANT. V.

Je tâche dans ce cinquieme Chant d'humilier cet esprit si fier. Les mystères, il est vrai, paroissent contredire la Raison ; mais la Raison ne doit pas être notre seule lumiere : par elle seule nous ne sommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand livre des secrets du Ciel, puisque nous ne lisons presque rien dans le livre de la nature, qui semble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous

appris depuis que nous l'étudions ? quelques faits, jamais les causes primitives. La Nature ne nous laisse jamais entrer dans son sanctuaire. Une histoire abrégée de nos progrès dans la Physique en est la preuve. Le hasard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La Raison a semblé établir son regne depuis Descartes & Newton : mais tous deux, en nous montrant la grandeur de l'esprit humain, en ont aussi montré la foiblesse ; puisqu'ils se sont égarés comme les autres, quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement savoir la cause de la pesanteur ? Sait-il comment se fait la digestion ? Connoît-il la cause de la fiévre, & la vertu du Quinquina ? Tout est voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance ? pourquoi la terre est pleine de désordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pû. Des deux côtés le Déiste trouve un abîme, tandis que moi, pour qui la Foi leve un coin du voile, j'en vois assez pour n'être plus dans les ténébres. La Religion, en m'apprenant les causes de tous les désordres, & de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, & me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à ne pas perdre un temps si court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philosophie, & qui se suit avec tant

d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute, & ma Raiſon n'en trouve point la lumiere contraire à la ſienne: mais ces deux flambeaux ſe réuniſſent, & ne font qu'une clarté pour moi.

## CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le premier Chant, & les Déiſtes dans les quatre ſuivans, j'attaque dans le dernier ceux qui ne ſont incrédules que par lâcheté. Leur oppoſition à croire ne vient que de leur oppoſition à pratiquer: ils feroient à la Religion le ſacrifice de leurs lumieres, ſi elle n'exigeoit pas encore le ſacrifice des Paſſions. Quand le cœur n'eſt point touché, l'eſprit qui en eſt toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la Raiſon avec celle de la Religion. La premiere a été connue des Poëtes, même les plus voluptueux, mais elle n'a point été pratiquée par les Philoſophes, même les plus ſéveres; au lieu que la morale de la Religion a changé l'Univers, parce qu'elle eſt fondée ſur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers ſiécles, va toujours en s'affoibliſſant, ainſi qu'il a été prédit: quand il ſera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes; & au dernier jour du monde ſera conſommé le grand ouvrage de la Religion, qui commença le premier jour du Monde.

Un Sujet ſi vaſte, ſi intéreſſant & ſi riche, n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'autres or-

nemens que de ceux qu'il fournit de ſon propre fond. Je perdrois le reſpect que je dois à mon Sujet, ſi je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique, elles pourroient trouver place de temps en temps pour délaſſer de la froideur des préceptes & des raiſonnemens; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion eſt ſi grave, que la fiction la plus ſage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'eſt ce mêlange monſtrueux qu'on condamne avec raiſon dans le Poëme de Sannazar : on ſe rebute d'entendre les merveilles ſaintes dans la bouche de Protée, le catalogue des Néréides qui environnent Jeſus-Chriſt lorſqu'il marche ſur les eaux; & l'on mépriſe les hommages que lui rend Neptune, lorſqu'à ſon aſpect il baiſſe ſon trident. Cependant ce poëme qui coûta vingt ans de travail à l'Auteur, lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes, dans l'un deſquels Léon X. remercie la Providence, qui a permis que l'Egliſe trouvât un ſi grand défenſeur que Sannazar, dans un temps où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum providentiâ ut divina Sponſa tot impiis oppugnatoribus laceratoribuſque laceſſita, talem tantumque nacta ſit propugnatorem.* Non qu'un Pape ſi éclairé pût approuver l'abus que le Poëte avoit fait des ornemens de la Fable, ni penſer que le Jourdain parlant de Jeſus-Chriſt à ſes Nymphes, pût convertir les hérétiques & les incrédules; mais parce qu'on a toujours ſenti combien il étoit louable à un Poëte de

consacrer son travail à des sujets utiles, & sur-tout à la gloire de la Religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer aussi au titre de Poëte, & se contenter du rang de versificateur; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain sage, je serois assez récompensé de mon travail, si ma versification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire, des vérités qui intéressent tous les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matiere, qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination, & dans laquelle on doit sacrifier, quand il le faut, les ornemens à la justesse du raisonnement.

Ce fut le seul amour de l'utilité publique, & non l'ambition de passer pour Poëte, qui engagea le célébre Grotius à mettre d'abord en vers Hollandois, quoique dans un style simple & à la portée du vulgaire, son excellent Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il donna depuis en prose Latine, & qui a été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ses compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de nations, & par conséquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture servît à les affermir dans la Foi, en même temps qu'elle les délasseroit pendant ces momens d'oisiveté que laisse une longue navigation. Et lorsqu'il osa mettre en vers un sujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les Auteurs, qui suivant les paroles d'un Ancien,

dans une entreprise dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le desir d'être utiles, à l'ambition de plaire. * *Qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.*

C'est encore à l'exemple de cet homme illustre, que j'ai ajoûté des notes, dont la plûpart sont absolument nécessaires, ou pour développer les raisonnemens, ou pour autoriser les faits. J'établis presque tous ces faits sur le témoignage des Ecrivains payens, parce que les aveux de nos ennemis sont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philosophes profanes, c'est pour faire voir que sur des vérités si importantes, les plus grands génies de l'Antiquité ont pensé comme nous, parce que la Raison a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la Religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien consultée, c'est elle au contraire qui nous en a fait sentir la nécessité ; qui nous y conduit comme par la main, & qui entrant avec nous dans le Temple, s'y prosterne, & écoute en silence.

* Plin. nat.



LA



# LA RELIGION, POËME.

## CHANT PREMIER.

La Raison dans mes vers conduit l'homme à la Foi.
C'eſt elle, qui portant ſon flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, & me le rend aimable.

Faux Sages, faux Savans, indociles Eſprits,
Un moment, fiers mortels; ſuſpendez vos mépris.
La Raiſon, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas auſſi cette Raiſon préſide.
Sous la divine loi que vous oſez braver,
C'eſt elle-même ici, qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre:
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre,

Et vous qui du saint joug connoissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son yvresse,
Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
Ainsi le vrai Chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de sa Foi, titres de sa grandeur :
Doux trésor, qui d'une ame à ses biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.
Et, qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé ?
Le Prophéte lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici-bas de lumiere sans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres ;
La colonne qui luit dans ce désert affreux,
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le Fidelle !
Et puissent-ils aussi confondre le Rebelle !

L'hommage t'en est dû, je te l'offre, ô GRAND ROI.
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'Impiété poursuivant l'insolence,
De la Religion j'embrasse la défense ;
Oserois-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?
Ton nom, Roi très-Chrétien, Fils aîné d'une mere
Qui t'inspire un respect si tendre & si sincere ;

---

22 Suivant ces paroles du Pseaume 72. *Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei. . . . pacem peccatorum videns.*

Ton nom seul me rassure, & mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du Maître que tu sers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la seconde assurance :
Cher Prince, en qui le Ciel fait croître chaque jour
Les graces & l'esprit, autant que notre amour ;
Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage.
C'est ta Foi que je chante ; & ceux dont tu la tiens,
En furent de tous temps les augustes soutiens.

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, Cieux & Mers ; & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O Cieux, que de grandeur, & quelle majesté !
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumiere,
Ainsi que dans nos champs il seme la poussiere.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,

---

51 Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient aussi pouvoir fixer le nombre ; mais depuis que le Télescope nous en a tant fait connoître, que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les Astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

58 La grandeur des corps célestes nous paroît in-

Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, & qui regle ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?

---

concevable. Saturne, disent nos Astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois : le Soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphère infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part*. La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable : ensorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & que notre imagination se perd dans tous les deux.

61 Il rend & retire sa lumiere insensiblement, parce que s'il nous la rendoit tout-à-coup, nos yeux seroient éblouis ; & s'il disparoissoit tout-à-coup, l'horreur des ténébres nous allarmeroit. S'il étoit plus ou moins grand, ou plus ou moins éloigné, nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a reglé suivant nos besoins, la grandeur, la distance & la marche de ce globe de feu ?

63 Quelque grande idée que les Astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'Auteur du Ps. 92. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus*. Ces flots qui dans leur colere menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge, viennent se briser à un grain de sable ; & quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect, & courbe ses

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La Nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La Terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.

---

flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies, & non procedes amplius*. Job. 38.

Les Philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Quæ mare compescant causæ. . . . . cur-ve suos fines altum non exeat æquor*, disent Horace & Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu ?

73 Quand l'homme voit de près la mort, *dit Pline le jeune*, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux, & qu'il est homme. *Tunc Deos, tunc hominem esse se meminit*. Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, & a fait dire de lui,

*Oculis errantibus, alto*
*Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.*

80 Pline dit que la Nature nous vend bien cher ses

Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, & m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit, à la branche est rendu :
La feuille le demande, & la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure & timide, humble & foible vulgaire,
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,

---

présens. *Hominis causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magna & sæva mercede contra tanta sua munera : ut non sit satis æstimare parens melior homini, an tristior noverca fuerit.* La nature est devenue marâtre, depuis que l'homme est devenu rebelle à Dieu : ce que Pline ne savoit pas.

81. Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, *dit Saint Augustin*, n'a point négligé le juste rapport des parties entr'elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ flosculum, nec arboris folium, sine partium suarum convenientia reliquit.*

89 Le suc de la terre circule dans les arbres & dans les plantes, comme le sang dans le corps des animaux.

96 La cendre de la fougere, du chardon, & d'autres herbes qu'on méprise, sert à faire le verre, le cristal

Elles pourront ſervir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas ſi les leurs ſont ſi courts ;
Toute plante en naiſſant déja renferme en elle,
D'enfans qui la ſuivront une race immortelle :

---

& les glaces. L'ortie eſt un remede ; & elle eſt hériſſée de dards, parce que, ſuivant la réflexion de Pline le Naturaliſte, la nature protege les plantes ſalutaires contre les inſultes des animaux. *Ne ſe depaſcat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne inſidens ales infringat, his muniendo aculeis, teliſque armando, remediis ut ſalva ſit.* Il faut avouer cependant que cette reflexion de Pline eſt plus ingénieuſe que ſolide. Le chardon a beau crier *ne ſe depaſcat avida quadrupes*, l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre eſt hériſſée de pointes.

99 La fécondité des plantes prouve le deſſein du Créateur, qui non-ſeulement veille à la conſervation de l'eſpece ; mais au beſoin de tant d'animaux qui ſe nourriſſent de graines. Ceux qui ont des terres, diſent ſouvent que l'abondance du blé eſt un malheur, parce qu'il ne ſe vend pas. Dieu qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain néceſſaire aux hommes. Iſaac, *Gen.* 26. retira le centuple du bled qu'il ſema près de Gerare. Pline le Naturaliſte, liv. 18. aſſure qu'un boiſſeau de blé en produit quelquefois cent cinquante, & qu'un Gouverneur envoya à Néron trois cens ſoixante tuyaux ſortis d'un ſeul grain ; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le bled, parce qu'il eſt le plus néceſſaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* Par la même raiſon, c'eſt le grain qui ſe conſerve le plus long-temps. On a mangé du pain

Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la Terre, & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble :
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse & la simplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent;
O toi qui follement fait ton Dieu du Hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

---

fait avec un blé qui avoit plus de cent ans. Pline qui savoit si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante ! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramenent si nécessairement à un Dieu, que la Philosophie, comme dit Saint Cyrille, est le catéchisme de la Foi. *Philosophia catechismus ad fidem.*

113 Les Matérialistes ne se servent pas du nom de *Hasard*, mais de celui de *Nécessité*. Les Personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire, des effets sans cause.

Le *hasard* d'Epicure, la *nécessité* de Spinosa, la *vertu plastique* de Cudworth, la *raison suffisante* de Leibnits, sont tous mots qui signifient la même chose, parce qu'ils ne signifient rien.

Au même Ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'Hyrondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux cotton que de lits étendus !
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mere, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

---

116 Cicéron admire la prudence des oiseaux : *Aves quietum requirunt ad pariendum locum, & cubilia sibi nidosque construunt, eosque quàm possunt mollissimè substernunt.* De Nat. Deor.

126 Rien ne naît que par le concours des deux sexes.

*Nil nisi conjugio sexus utriusque creatur.*

Et tout animal a eu, comme l'homme, ses ayeux, excepté le premier, comme dit encore le Cardinal Polignac. Anti-L.

*Nullus avis, atavisque caret, si exceperis unum,*
*Quem sator omnipotens, ullo sine semine finxit,*
*Semina concredens olli evolvenda per ævum.*

128 Les plus timides sont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendresse finit, sitôt que les petits n'ont plus besoin de

Si cherement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidellement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :

---

secours: les peres & les enfans ne se reconnoissent plus. Pline, à la vérité, liv. 8. prétend que les rats nourrissent tendrement leurs peres accablés de vieillesse : *Genitores fessos senectâ alunt insigni pietate.* On n'est pas obligé de l'en croire.

130 On trouve dans le Spectateur, discours 47, une réflexion qui mérite d'être rapportée. *Si nous ne supposons pas*, dit-il, *que la sagesse infinie d'un Etre suprême nous gouverne ; comment expliquer cette exacte proportion qu'il y a dans toutes les grandes villes entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi-bien qu'à l'égard des garçons & des filles qui viennent au monde ? Qui est-ce qui fourniroit à chaque nation des recrues si exactement proportionnées à ses pertes, & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît d'habitans, avec tant d'égalité entre l'un & l'autre sexe ? Le hasard ne pourroit tenir d'une main si ferme, la balance toujours égale. Si un Souverain Inspecteur ne regloit toutes choses, tantôt nous serions accablés sous la multitude, & tantôt nos villes seroient réduites en déserts : nous serions quelquefois, suivant l'expression de Florus*, Populus virorum, *& une autre fois un peuple de femmes. Nous pouvons étendre cette réflexion à toutes les especes de créatures vivantes, qui depuis plus de cinq mille ans se conservent. Si nous avions des billets mortuaires de tous les animaux dans tous les continens, que dis-je ? dans chaque bois, marécage ou montagne, quelles preuves éton-*

Innombrable famille, où bientôt tant de freres
Ne reconnoîtront plus leurs ayeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage Conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est reglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naî
Quand viendra ce Printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappellés?

---

*nantes n'y verrions-nous pas d'une Providence veille sur tous ses ouvrages?*

135 Dans la fécondité des animaux on trou même dessein du Créateur que dans celle des pla Il veille non-seulement à la conservation des ces, mais à leur nourriture. Les petits animaux, servent de nourriture aux autres sont ceux qui tiplient le plus. Si les animaux sauvages multiplic comme les animaux domestiques, les hommes b tôt ne seroient plus les maîtres de la terre. A l'é des hommes, suivant les calculs faits en Anglete il regne toujours une proportion à peu-près égale e les morts & les naissances; de façon qu'une gén tion passe, une autre vient, & la terre ne peut ni surchargée, ni déserte.

137 Un Auteur Anglois, amateur d'opinions gulieres, a avancé sérieusement que les oiseau passage s'envoloient dans la Lune. Il est certain plusieurs passent les mers, les autres restent eng dis dans le creux des rochers.

A nos yeux attentifs, que le ſpectacle change.
Retournons ſur la terre, où juſque dans la fange
L'inſecte nous appelle, & certain de ſon prix
Oſe nous demander raiſon de nos mépris.
De ſecretes beautés quel amas innombrable !
Plus l'Auteur s'eſt caché, plus il eſt admirable.
Quoiqu'un fier Eléphant, malgré l'énorme tour,
Qui de ſon vaſte dos me cache le contour,
S'avance, ſans ployer ſous ce poids qu'il mépriſe;
Je ne t'admire pas avec moins de ſurpriſe,
Toi qui vis dans la boue, & traînes ta priſon,
Toi que ſouvent ma haine écraſe avec raiſon,

---

152 La nature, *dit Pline*, n'eſt jamais ſi entiere que dans les petites choſes; & ſa majeſté comme reſſerrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquam magis quàm in minimis tota . . . . in arctum coarctata naturæ majeſtas, nullâ ſui parte mirabilior*. Elle s'y réunit comme dans un point; c'eſt-là qu'elle ſe retranche toute entiere.

153 Nous admirons, dit Pline, ces épaules des éléphans chargées de tours, *turrigeros elephantorum miramur humeros*. Mais quelle perfection incompréhenſible dans ces petits animaux, qui ne ſont rien ! *in his tàm parvis, atque tàm nullis, quàm inextricabilis perfectio !*

158 Le Traducteur Allemand de ce Poëme, s'écrie ici dans ſa note. *Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon ?* Les dégâts qu'il fait dans nos jardins juſtifient ma haine; mais quoiqu'odieux, ſa machine eſt admirable. Ariſtote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient pas d'yeux. Le microſcope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon ſont des

Toi-même insecte impur ; quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
Qu'élevent par dégrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,

---

nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé. C'est ce que nous assurent plusieurs célébres Observateurs. D'autres, à la vérité, en doutent, aussi-bien que des greniers des fourmis : les Observateurs ne sont donc pas toujours d'accord. Dans mon cinquieme Chant, en parlant de notre ignorance dans les secrets de la nature, je dis que nous en savons quelques faits, jamais les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages*. Mais nous en voyons assez pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

163 Comme le dit le Cardinal Polignac :

*Miracula magna*
*In minimis . . . . . . .*
*Maximus in minimis certe Deus, & mihi major.*
*Quàm vasto cœli in templo, astrorumque caterva.*

Galien a fait la même réflexion, aussi-bien que Pline, que j'ai déja cité.

170 On a prétendu même qu'elles en rongeoient le

Dont le Pere commun de tout tant que nous ſommes,
Nourrit également les fourmis & les hommes.
Et tous nourris par lui, nous paſſons ſans retour,
Tandis qu'une Chenille eſt rappellée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs ſon inconſtant hommage,
Et leur ravit un ſuc qui n'étoit pas pour lui;
Chez ſes freres rampans qu'il mépriſe aujourd'hui,

---

germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldroavandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte pluſieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point: que les grains qu'on leur voit emporter, ne ſervent qu'à la conſtruction de leurs édifices; voilà donc tous leurs magaſins détruits. Mais en attendant que la nouvelle obſervation ſoit généralement connue, on peut parler ſuivant l'opinion ancienne, qui eſt autoriſée non-ſeulement par Salomon, mais par pluſieurs Naturaliſtes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui ſont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui paſſent tout l'hiver ſous terre, après avoir pendant l'été amaſſé leurs proviſions.

178 L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons *les reſſuſcités du peuple chenille.* Ils raviſſent aux fleurs un ſuc qui ſemble deſtiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien inſtruit des merveilles de cette réſurrection, lorſqu'il s'eſt contenté de dire, Livre 15.

*Agreſtes tineæ ( res obſervata colonis )*
*Ferali mutant cum papilione figuram.*

Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossiere,
Par un sublime essor voler vers la lumiere.
O Ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans !
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
Ton ouvrage achevé, ta carriere est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.
Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le Roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme éleve un front noble, & regarde les Cieux.

---

Ce qui fait dire à Dante, que nous sommes des vers nés pour être changés en anges.

*Noi siam vermi*
*Nati à formar l'angelica farfalla.*

192 Il en débite des nouvelles, souvent fausses ; mais celles qu'en débitent nos modernes Observateurs ne sont pas moins étonnantes : elles sont même encore plus admirables dans Messieurs Maraldi & Réaumur que dans Virgile.

193 Cette proposition, que tout est fait pour l'homme, est vraie dans un sens, & fausse dans un autre. Tout n'est pas fait pour lui directement, puisqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre ; mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou

Ce front, vaste théâtre où l'ame se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,

---

la beauté ou la conservation : en ce sens tout se rapporte indirectement à l'homme ; & comme il est le seul Être raisonnable, & que par son esprit & son industrie, il sait s'approprier tous les biens de la terre, il en est justement nommé le Roi.

194 On oppose quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme, & le poisson dont parle Galien qu'il nomme *uranoscope*, parce que ses yeux sont tournés vers le Ciel. On oppose encore les oiseaux à long col, qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le Ciel. Ces objections sont puériles : on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilege unique. Il paroît même que ses yeux sont plutôt faits pour regarder en-bas qu'en-haut, puisqu'il a sa paupiere supérieure plus grande que l'inférieure. Mais il est le seul dont l'épine du dos soit en ligne directe avec les os des cuisses : dans tous les animaux elle forme un angle. La posture droite, qui est la plus noble, est donc sa posture naturelle, & Ovide a eu raison de dire :

*Os homini sublime dedit, Cœlumque tueri*
*Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.*

On oppose que les enfans marchent à quatre pieds. Oui, mais par foiblesse, & parce que les deux colonnes, sur lesquelles leur corps doit porter, ne sont point encore affermies.

195 Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux : mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un Être créé pour regarder le Ciel, marcher debout, parler, &c. Telles sont les parties du front, celles des mains, celles qui servent à la voix. Galien observe que les animaux carnaciers ont des ongles

Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux,
Qu'envain veut imiter dans son zele perfide
La Trahison, que suit l'Envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide Pudeur.
Le Mépris y réside, ainsi que la Candeur,
Le modeste Respect, l'imprudente Colere,
La Crainte & la Pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi, cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée,
Messagere de l'ame, interpréte du cœur,
De la société je lui dois la douceur.

---

pointus & des dents aiguës; au lieu que l'homme a des ongles plats, & n'a qu'une dent canine de chaque côté : *parce que*, dit cet Auteur, *la Nature savoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer sa force, non de son corps, mais de sa raison.*

201 Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt & Derham. L'ouvrage de ce dernier est le précis des sermons qu'il avoit composés pour la Chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & destinée aux preuves de l'existence de Dieu. Il est étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille Chaire chez des Chrétiens. Pour Galien, il n'est pas surprenant qu'il se soit tant appliqué à faire remarquer le dessein du Créateur dans ses ouvrages : il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au hasard.

209 La parole, signe certain de la pensée, n'est donnée qu'à l'homme. Plusieurs animaux ont comme

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve, & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asyle,
Et tient dans un dépôt fidele & précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux:
Elle y peut à toute heure & remettre, & reprendre ;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils toujours prêts à partir
Attendent le signal qui les doit avertir.

---

nous les organes de la voix, & nous les instruisons à prononcer quelques mots : mais leur imitation de la parole n'est qu'une imitation machinale, & jamais les mots qu'ils prononcent, ne sont en eux des signes de pensée.

211 Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles, afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4, 6, & 8, parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paroît en tout. C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils sont à la mamelle ; parce que si les dents venoient plutôt, elles seroient préjudiciables aux nourrissons & aux nourrices.

215 Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la Mémoire ! Tout se présente au premier signal ; quand ce que nous n'appellons pas, se présente malgré nous, nous savons l'écarter. *Quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutiùs, quædam catervatim proruunt.* S. Aug. Conf. L. 10.

Mon ame les envoie : & ministres dociles
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille & plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours,
Ouvrent à son entrée une libre carriere,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer leur barriere.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement ?

---

221 Je veux parler ; que de mouvemens dans ma langue, dans mes levres, dans mes poulmons ! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle se dilate ou se resserre, ma volonté n'y contribue pas : elle ne peut suspendre ou précipiter ma respiration, ce qui est avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je respire sans le savoir & sans le vouloir : ce qui prouve que si notre ame a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puissance plus grande que la sienne.

234 Les veines & les vaisseaux lymphatiques ont d'espace en espace des valvules, qui font l'office d'une soupape dans une pompe ; c'est-à-dire, qui s'ouvrent d'un côté & se ferment de l'autre, pour ouvrir

Il s'épaissit en chair, dans mes chairs qu'il arrose;
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix;
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre & l'ordre & la sagesse.

---

le passage à la liqueur, & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

241 De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable, celle des Epicuriens paroît la plus grande. Ils s'imaginoient que le hasard avoit tout fait: que les parties de notre corps n'avoient point été destinées à quelque usage, mais que nous en avions fait usage, parce que nous les avions trouvées: que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le Soleil. La Terre dans sa jeunesse, dit Lucrece, L. 5. enfanta des hommes & des animaux: depuis elle devint stérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte, paroissoit vraisemblable aux Anciens, à cause de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le temps de pluie. Nos Physiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

243 L'Anatomie, qui s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, nous doit rappeller à Dieu, autant que l'Astronomie. M. Fontenelle, après avoir parlé dans ses *Eloges*, de la piété de M. Cassini, & de celle de M. Meri, ajoute cette judicieuse réflexion: *L'Astronomie & l'Anatomie sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caracteres du Souverain Etre. L'une annonce son immensité, l'autre son intelligence.... On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que l'immensité.*

De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur.
Fut-il jamais des loix sans un Législateur ?
Stupide Impiété, quand pourras-tu comprendre,
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre ?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits
Est-il aveugle & sourd ? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présens t'annoncent sa puissance !

Où sont-ils ces objets de ma reconnoissance ?
Est-ce un côteau riant ? Est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel Aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortege,
Et la foudre & la pluie, & la grêle & la neige :
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?

---

246 Le Traducteur Italien a rendu fidelement ce vers.

*Senza Legislator non fur mai Leggi.*

247 L'objection du mal physique & du mal moral, donna naissance à l'ancienne opinion des deux Principes, renouvellée par les Manichéens. On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion chrétienne. Bayle qui dans l'article des Manichéens, & dans celui des Pauliciens, se plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cause du désordre. Je ferai aussi cette objection aux Déistes dans le cinquieme Chant ; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me suffit de leur faire voir que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard, & que les désordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une Intelligence suprême.

Des antres, des volcans & des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs ;
Là rugit le Lion, ou rampe la Couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre ?

Et tu crois, ô Mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison,
Ton Maître obéissant doit venir te répondre ?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'apperçois encor que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau ;
Et tu prétens déja juger de tout l'ouvrage !
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramene ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages ?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La Mer, dont le Soleil attire les vapeurs,

---

259 Les imperfections de la Terre sont souvent une suite du bouleversement général causé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquieme Chant.

274 On fait des remedes avec la vipere, la ciguë, &c.

278 Soit que les rivieres, dit Derham dans sa Théologie Physique, viennent des vapeurs condensées, ou des pluies ; soit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration, ou de distila-

Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre sur elle.
De nuages legers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimats couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goute à goute
Réunissent leur force & s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son Frere emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein va chercher d'autres loix.

---

tion; soit que toutes ces causes concourent ensemble, il est certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excrescences énormes de la terre sont comme autant d'alambics.

294 Ferrare bien différente autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui, brilla par le commerce & les beaux arts.

297 Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs sources dans les Alpes; ces deux derniers sortent de la même montagne.

Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers ; le Soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Tel est de l'Univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie :
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'Astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord regner parmi les hommes !

Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, & qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir ?
Il précede les temps ; qui dira sa naissance ?
Par lui l'Homme, le Ciel, la Terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vû que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.

---

315 Loke prétend que nous formons l'idée de l'infini, par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes, & avant lui Platon & Cicéron, ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis, les objets que nous voyons ? Le fini suppose l'infini, comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis, qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable ;
Mais d'un Être infini je me ſuis ſouvenu
Dès le premier inſtant que je me ſuis connu.
D'un Maître ſouverain redoutant la puiſſance,
J'ai malgré ma fierté, ſenti ma dépendance.
Qu'il eſt dur d'obéir, & de s'humilier !
Notre orgueil cependant eſt contraint de plier ;
Devant l'Être éternel tous les peuples s'abbaiſſent ;
Toutes les Nations en tremblant le confeſſent.
Quelle force inviſible a ſoumis l'Univers ?
L'homme a-t-il mis ſa gloire à ſe forger des fers ?

Oui, je trouve par-tout des reſpects unanimes,
Des Temples, des Autels, des Prêtres, des Victimes :
Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, eſclaves de nos ſens,
De la divinité défigurer l'image.
A des dieux mugiſſans l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce Bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'eſt un Dieu cependant qu'elle croit adorer.

---

327 On n'a jamais trouvé aucune Nation, même dans le nouveau Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité ; & ce conſentement de toutes les Nations doit être regardé, ſuivant Cicéron, comme la loi de la Nature : *Omni in re conſenſio omnium gentium lex naturæ putanda eſt.*

331 C'eſt ce que dit Plutarque contre Colotes: *Vous trouverez des villes ſans murs, ſans rois, ſans théâtres ; mais vous n'en trouverez jamais ſans Dieux, ſans ſacrifices, pour obtenir des biens & écarter des maux.*

L'esprit humain s'égare, & follement crédule
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mezence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux ;
Et quand pour me guérir de la crainte des dieux,
Epicure en secret médite son systême,
Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même.

Surpris de son aveu, je l'entens en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet,

---

339 C'est encore Cicéron qui le dit : *Multi de diis prava sentiunt ; omnes tamen esse vim & naturam divinam censent.* L'idolâtrie, dont je parlerai au troisieme Chant, prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que plongé dans les sens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ses sens.

343 Mezence, *contemptor divûm*, est représenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent, suivant les Poëtes, foudroyés à cause de leur impiété. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des Dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

348 Dioclès voyant Epicure dans un Temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru si grand que depuis qu'Epicure est à ses genoux.*

350 *Usque adeo res humanas vis abdita quædam*
*Obterit, & pulchros fasces sævasque secures*
*Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Un ennemi caché qui réduit en poussiere
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.
Peuples, Rois, vous mourez, & vous Villes aussi.
Là, gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grece déserte!
Eh que vois-je par-tout! la Terre n'est couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fiere Memphis, tes merveilles divines?
Le Temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monuments qui portent jusqu'aux Cieux,
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.

---

Je donne à Epicure cette pensée de Lucrece, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoissons le Maître que par le Disciple.

Il est si étonnant que Lucrece ait fait cet aveu, que quelques personnes soutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence. Bayle n'est pas de cet avis. *Voici*, dit-il à son article, *un Philosophe qui a beau nier opiniâtrément la Providence, & attribuer tout au mouvement nécessaire des atômes; l'expérience le contraint de reconnoître une affectation particuliere de renverser nos dignités. Par conséquent son* vis abdita quædam *est une preuve convaincante contre lui-même.*

355. Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Cicéron. *Heu! nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interit .... cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.* Et le Tasse a dit de même:

*Muojono le Città, muojono i Regni.*

Aux pieds de ſon idole un Barbare à genoux,
D'un Être deſtructeur vient fléchir le courroux.
Être altéré de ſang, je te vais ſatisfaire,
Que cette autre victime appaiſe ta colere;
J'arroſe ton Autel du ſang de cet agneau.
N'en es-tu pas content? Te faut-il un taureau?
Faut-il une Hécatombe à ta haine implacable?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon ſemblable?
Faut-il mon fils? je viens l'égorger devant toi.
De ce ſang enyvré, cruel, épargne-moi.

Ces épaiſſes forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaſte Océan des nôtres ſéparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obſcurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidelles?

---

373 Chez tous les peuples du monde, les hommes ont ſacrifié leurs ſemblables. *L'homme*, dit M. Boſſuet, *troublé par le ſentiment de ſon crime, & regardant la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiſer par des victimes ordinaires : il fallut verſer le ſang humain.*

379 Bayle qui dans ſon Livre ſur la Comete, examine ſi l'Athéiſme eſt plus criminel que l'Idolâtrie, queſtion qui ne méritoit pas quatre volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des Athées, les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages ſeroient véritables, que prouveroient-ils? Un ſauvage eſt comme un enfant dans lequel la raiſon ne s'eſt point encore développée.

Suppoſons cependant tous leurs rapports certains ?
Comment oppoſerois-je au reſte des humains
Un ſtupide Sauvage errant à l'avanture,
A peine de nos traits conſervant la figure ;
Un miſérable Peuple égaré dans les bois,
Sans Maîtres, ſans Etats, ſans Villes & ſans Loix ?
Qu'à bon droit, Libertins, vous êtes mépriſables,
Lorſque dans ces forêts vous cherchez vos ſemblables !

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs ſens triſtement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Reſtes défigurés d'une illuſtre origine.
Il eſt une juſtice, & des devoirs pour eux :
Du ſang qui les unit ils connoiſſent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouſe eſt chere.
Il chérit ſon enfant, il reſpecte ſon pere.
La Nature ſur nous ne perd point tous ſes droits.

Mais ces droits que ſont-ils ? D'imaginaires loix,
Quand d'un Être vengeur j'ai ſecoué la crainte,
Ne peuvent ſur mon ame établir leur contrainte.
C'eſt pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'eſt qu'un nom, mon plaiſir eſt ma loi.

---

393 Montagne nous apprend que toute la Morale des Cannibales conſiſte en deux loix : d'être courageux à la guerre, & d'aimer leurs femmes.

401 Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre la juſtice & l'injuſtice ; la force fait le droit.

Ainsi parle l'Impie, & lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher:
Son Juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près, & nous sommes vengés.
De ses remords secrets, triste & lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le Ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.

---

407 *Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi*
*Displicet auctori: prima est hæc ultio, quòd se*
*Judice, nemo nocens absolvitur. . . .*
*Pœna autem vehemens ac multo sævior illis*
*Nocte dieque suum versare in pectore testem.*
Juvenal.

412 Ce mot de Cicéron est admirable: *Virtutis & vitiorum, grave ipsius conscientiæ pondus est, quâ sublatâ jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore: *Magna vis est conscientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiserunt, & pœnam semper ante oculos versari putent, qui peccaverunt.*

415 Damoclès, lâche flatteur de Denys le Tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage, lorsqu'invité par ce Prince à un festin, & assis comme

Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibere
La Cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?
Cependant il se plaint, il gémit ; & ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours yvre de sang, & toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes Sujets.

Ainsi de la Vertu les loix sont éternelles.
Les Peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles ;

---

lui sur un lit superbe, il apperçut une épée suspendue sur sa tête par un fil : ce qui a fait dire à Horace,

*Districtus ensis cui super impia*
*Cervice pendet, non Siculæ dapes*
*Dulcem elaborabunt saporem.*

428 Dans cette fameuse Lettre, dont le désordre fait dire à Tacite, que si on ouvroit le cœur des Tyrans, on verroit comme ils sont déchirés : *Adeò facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

431 *Satis enim nobis, si modò aliquid in Philosophiâ profecimus, persuasum esse debet, si omnes deos hominesque celare possimus, nihil tamen avarè, nihil injustè, nihil libidinosè, nihil incontinenter esse facien-*

Les Dieux que révéra notre stupidité,
N'obscurciront jamais sa constante beauté :
Et les Romains enfans d'une impure Déesse,
En dépit de Vénus, admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi

---

*dum*. C'est ce que Cicéron répéte par-tout, qu'indépendamment de la récompense & de la punition, on doit rechercher la justice à cause d'elle-même. Il va jusqu'à supposer qu'un homme puisse en remuant simplement les doigts, se faire mettre sur les testamens des riches. Le fera-t-il, quand même il seroit certain qu'on ne le soupçonnera jamais d'avoir un secret pareil ? Cicéron décide que non, & ajoute cette parole si belle : Ceux à qui ceci paroît étonnant, ignorent ce que c'est qu'un honnête-homme. *Hoc qui admiratur, is se, quid sit vir bonus, nescire fatetur*. Offic. L. 3.

435 Chez les Romains qui se vantoient d'être les enfans de Mars & de Vénus ; avant même qu'ils eussent des loix contre l'adultere, le malheur de Lucrece, qui fit chasser les Rois de Rome, rendit sa vertu fameuse. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle se tue, *Corpus est tantùm violatum, animus insons* Pourquoi donc se tuer ? comme Saint Augustin l'a remarqué. On a eu raison de louer sa douleur, mais non pas sa mort.

437 Cicéron a parlé de la Loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quidem vera Lex, diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic Legi non abrogari fas est, neque derogari in hâc aliquid licet, neque totâ abrogari potest, neque verò aut per Senatum, aut per Populum, solvi hâc Legè possumus.... Neque si nulla erat Romæ scripta Lex de stupris, idcirco non*

A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce Code suprême
La Loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette Loi qui précéde, & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Métius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La Vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Toute austere qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.

---

*contra illam Legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tùm denique incipit Lex esse, cùm scripta est, sed tùm cùm orta est: orta est autem cum mente divina.*

444 Le perfide Métius & le cruel Tarquin n'étoient transgresseurs d'aucune Loi écrite, puisque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable, qui précéde toute loi humaine.

454 Séneque fait une réfléxion très-juste quand il dit, qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime sans être criminel: *Neminem reperies, qui non nequitiæ præmiis sine nequitiâ frui malit.* De Benef. liv. 4.

Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.

Adorable Vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue est le supplice.
Parois: que le méchant te regarde, & frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te suit.

---

457 Claudien en fait ce beau tableau,

*Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè*
*Fortunæ secura nitet, nec fascibus ullis*
*Erigitur, plausuque petit clarescere vulgi,*
*Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,*
*Divitiis animosa suis . . . . . &c.*

Il est certain, comme je le dirai au sixieme Chant, que sans la Religion chrétienne il n'y a point de vraie vertu: cependant chez les Payens même le secret avantage de n'avoir rien à se reprocher, *nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ*, faisoit goûter à un Aristide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à se tuer, s'emporta contre la vertu, jusqu'à s'écrier: *O malheureuse Vertu! tu n'es qu'un nom, & moi je te servois comme si tu eusses été une réalité: mais j'éprouve que tu n'es que l'esclave de la fortune*. Brutus qui faisoit consister toute la Vertu dans son farouche amour pour la liberté, lorsqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainsi par désespoir: Mais comment peut-il dire qu'il a été au service de la Vertu, lui qui a si indignement assassiné César son bienfaicteur?

Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.
Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter,
Importune Vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre miſérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laiſſe-nous en repos, ceſſe de nous charmer,
Et qu'il nous ſoit permis de ne te point aimer.
Non, tu ſeras toujours par ta ſeule préſence
Ou notre déſeſpoir, ou notre récompenſe.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits?
Tu nous parles ſans ceſſe, & les hommes diſtraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles;
Mais ſur la terre, hélas! admirant tes bienfaits,
Nos regards juſqu'à toi ne remontent jamais:
Quelque maître nouveau ſans ceſſe nous entraîne,
Et d'objets en objets notre ame ſe promene,

---

478 Que l'homme ouvre les yeux ſur le ſpectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui-même, de quelque côté qu'il tourne ſes regards, Dieu vient ſe préſenter à lui. Cependant les Philoſophes, ou n'ont rien vû que de matériel, ou uniſſant l'intelligence à la matiere, ont confondu Dieu, la nature, l'ame du monde, &c. ou ont trouvé tout incertain. Les ſens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles; la raiſon plongée dans les ſens, ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les Déiſtes le veulent, être notre ſeule regle, & nos ames *clauſæ tenebris & carcere cæco*, ont beſoin d'une autre lumiere.

Tandis que de toi seul nous restons séparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, seroient-ils sans ressource ?
Sondons leur profondeur, remontons à leur source.
Que l'Homme maintenant se présente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

---

486 Si la connoissance anatomique de notre corps nous conduit à Dieu, comme je l'ai fait voir, combien y serons-nous mieux conduits par la connoissance de notre misere & de notre grandeur ! *L'étude propre de l'homme est l'homme*, dit Pope. C'est une étude cependant bien négligée ; ce qui a fait dire à M. Pascal : *Les sciences abstraites n'étant pas propres aux hommes, je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer ; mais j'avois cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.*



# LA RELIGION,

## POËME.

### CHANT SECOND.

De tes loix dès l'enfance heureusement instruit,
Et par la Foi, Seigneur, à la raison conduit,
Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
J'ose pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité
S'avance, & pas à pas cherche ta Vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,

Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le Sage : *Laudavi magis mortuos quàm viventes, & feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Eccles. cap. IV. ℣. 2. 3.
Ecoutons ensuite les Payens.

*Tum porrò puer, ut sævis projectus ab undis*
*Navita, nudus humi jacet infans . . . .*
*Cui tantum in vitâ restat superare dolorum.*

A Lucrece ajoutons Ciceron cité par Saint Augustin :

Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'Univers, escorté des douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangere,
Qui me vendit son lait & son cœur mercenaire.
Rechauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zele empressé;
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma foible raison je fis l'apprentissage.

---

*Hominem non ut à matre sed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad molestias, in quo tamen inesset obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Ciceron joignons celles de Pline le Naturaliste, l. 7. *Jacet manibus pedibusque devinctis flens animal cæteris imperaturum, & à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est.* On sait cette sentence des Anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le second de mourir promptement. Elle est dans Theognis & dans Ciceron. *Primum non nasci: alterum quam citò mori.* C'est donc bien injustement qu'on a accusé M. Pascal d'avoir par misantropie exagéré les malheurs de l'Homme: il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens, & à la peinture de notre misere il a opposé celle de notre grandeur; au lieu que Pline s'est emporté jusqu'à dire que le plus grand des présens de la Nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

8 Ces trois Vers sont heureusement rendus par le Traducteur Italien.

*Quando alla luce in mezzo al pianto apersi*
*Languidi j lumi, e alle materne strida*
*Eco faciendo, in questa Valle entrai.*

Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon pere :
J'écoutai tristement les avis de ma mere.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur :
Des siécles reculés l'un me contoit l'histoire ;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût : pour fruits de ces leçons
D'Eschisne j'admirai l'éloquente colere :
Je sentis la douceur des mensonges d'Homere :
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bucher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance & ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.

---

27 Fameux rival de Démosthene, dont l'Oraison sur la Couronne est si belle.

28 Saint Augustin dans ses Confessions se reproche le plaisir qu'il avoit dans sa jeunesse à lire Virgile. « La lecture de ce Poëte, *dit-il*, n'alloit qu'à char» ger ma mémoire des erreurs d'un certain Enée, tan» dis que j'oubliois les miennes. Je pleurois la mort » de Didon ; & la mort que me donnoient ces vains » plaisirs, je la regardois d'un œil sec. » *Tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam, cùm interea meipsum in his à te morientem, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus.*

Tantôt je pourſuivois un ſtérile problême ;
De Deſcartes tantôt renverſant le ſyſtême,
D'autres Mondes en l'air s'élevoient à mes frais.
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un ſouffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon diviſé,
En ſept rayons égaux étoit ſubtiliſé,
Et voulant remonter à la couleur premiere,
J'oſois à mon calcul ſoumettre la lumiere.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout ſavoir, & m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi ſur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître : un eſpoir orgueilleux
Inſpiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale & triſte connoiſſance,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance !

---

40 M. Newton détruit les tourbillons de Deſcartes, & ſon ſyſtême ſur les couleurs. Suivant ſes expériences, la lumiere eſt un amas de rayons colorés. Un rayon ſe diviſe en ſept parties, & le mélange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des ſept premieres couleurs, M. du Fay lut à une Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences un Mémoire pour prouver qu'au lieu des ſept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

Je me figure, hélas ! le terrible réveil
D'un homme qui sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une isle inconnue,
Qui n'offre que déserts & rochers à sa vue :
Tremblant il se souleve, & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.
Il retombe aussi-tôt : il se releve encore ;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Egaré dans un coin de cet espace immense ;
Ver impur de la Terre, & Roi de l'Univers,
Riche, & vuide de biens ; libre & chargé de fers.
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude ;
Et de la Vérité je fais ma seule étude.

---

53. Dans ce morceau, il est aisé de reconnoître M. Pascal : c'est ainsi qu'il sait humilier l'homme. En même-temps qu'il l'abaisse, il le releve. Montagne le jette à terre, & l'y laisse sans consolation ni espérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'est que pour se décrier. *Mon esprit*, dit-il, *est si affrété à mon corps, que quand son compagnon a la colique, il l'a aussi. Si la santé me rit & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête-homme.... Ma vertu est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle ... L'incertitude de mon jugement est si également balancée, qu'en la plupart des occurrences, je la compromettrois volontiers à la décision du sort & des dez.* Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à son jugement, à son esprit, & à sa vertu.

Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche ; & déja je le vois :
Tantôt le monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vuide immense.
O Nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts :
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je desire, j'obtiens, & je desire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi ;
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misere,
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.

---

80 *J'apporte en naissant*, dit M. Bossuet, Intr. à la Philosophie, *cet amour du bonheur. La raison, sitôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais : mais enfin elle le cherche. Cependant je desire : ce qui prouve que je ne possede point. Le desir & le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble.*

88 On a reproché à M. de la Rochefoucault d'avoir dans ses Maximes anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints

Je me hais cependant, si-tôt que je me voi ;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait Raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra, *Tout est bien.*
» Le grand Ordonnateur dont le dessein si sage,
» De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
» Nous place à notre rang pour orner son tableau.
Eh ! quel triste ornement d'un spectacle si beau !
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre, & ta misere extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,
Dans tes raisonnemens, que tout est dérangé !

---

tels que nous sommes, depuis le désordre du péché, comme je le dirai au sixieme Chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.*

94 Suivant Pope dans son *Essai sur l'homme*, tout ce qui est, est bien ; & dans le systême général de l'Univers, l'homme est à sa place. Seneque avoit dit aussi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, selon lui, reçu de grandes choses ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus, majora non capimus.* Il est vrai que nous avons reçu de grandes choses ; mais la Religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Du reste, ce Vers qui fit de la peine à Pope quand cet ouvrage parut, l'engagea à m'écrire la Lettre qui se trouve à la suite de ce Poëme, avec celles du Chevalier de Ramsay au sujet du systême de Pope ; & j'ai ajouté à ces Lettres, l'exposition de mes sentimens sur le Poëme très-dangereux de Pope.

Quoi ! mes pleurs ( n'est-ce pas un crime de le croire ?)
D'un Maître bienfaisant reléveroient la gloire ?
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste Arbitre du Monde,
De la solide paix source pure & féconde,
Être par-tout présent, quoique toujours caché ;
Des maux de tes Sujets quand seras-tu touché ?
Tendre pere, témoin de nos longues allarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes ?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser.
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due ?
Qui peut te rendre à moi, Félicité perdue ?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?
Ils m'échappent, la mort me les vient arracher ;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre ; où vont-ils ? je l'ignore.

Est-il vrai ? n'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O Mort, est-il donc vrai que nos ames heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes aîles funébres
M'auront enséveli dans tes noires ténébres,
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !

---

129 *Dabam me tantæ spei*, dit Seneque, bien dif-

De quelle ambition tu te vas enyvrer,
Dit l'Impie ! Est-ce à toi, vaine & foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ;
Et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil ordre de si terible ?
Une froide poussiere, une cendre insensible.
Là, nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, aussi-bien que le crime :
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

---

férent de ces Esprits-forts, qui tâchent de se persuader le contraire, & qui aiment à se livrer, pour ainsi dire, à l'espérance du néant.

133 Tel est le langage des libertins dans le Livre de la Sagesse. *Ex nihilo nati sumus, & post hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Seneque le tragique :

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.*
*Velocis spatii meta novissima.*

*Quid habet ista res, aut lætabile aut gloriosum ?* répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire si gayement la chose du monde la plus triste, & qui devroit faire notre désespoir si elle étoit véritable.

A ces mots insensés, le Maître de Lucrece,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens;
Lucrece de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triste usage!
Epicure avec lui m'adresse ce langage.

Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt:
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.

---

153 Lucrece, Liv. 3.

*Præterea gigni pariter cum corpore, & una*
*Crescere sentimus, pariterque senescere mentem...*
*Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi*
*Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium: delirat, linguaque, mensque.*

166 Dans l'Anti-Lucrece,

*Tunc vitio primæ ceu debilitatis habescit*

La mort, du coup fatal sappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vuide de sang le cœur reste glacé,
Son ame s'évapore, & tout l'homme est passé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux Poëte,
D'un Maître trop fameux, trop fidéle interpréte,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide,
A la Divinité que tu choisis pour guide :
Et la mere des jeux, des ris & des amours,
Doit ainsi qu'à tes Vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de sa carriere,
N'a plus que le néant pour attente derniere ;
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flateurs,
Du destin qui m'attend foibles consolateurs ?
Tu veux me rassurer, & tu me désesperes.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des miseres,
Quand même je n'ai pas ou reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?

---

*Machina, fitque senex iterùm puer : unde necesse est*
*Huic semel addictam rursùm puerascere mentem,*
*Non per se, verùm quia paulatim organa cessant.*

176 Venus que Lucrece invoque au commencement de son Poëme, & qui est, selon lui, *hominum Divûmque voluptas.*

Rois, Sujets, tout se plaint, & nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles :
L'amertume sécrete empoisonne toujours
L'onde qui nous paroît si claire dans son cours.
C'est le sincere aveu que me fait Epicure.
L'Orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce Maître : ô Raison, viens à moi :
Je veux seul méditer & m'instruire avec toi.

Je pense. La Pensée, éclatante lumiere,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matiere.

---

188 Suivant l'aveu de Lucrece,

*Usque adeo de fonte leporum*
*Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat !*

M. de Fontenelle dans ses dialogues sur les morts, fait dire à la Reine Elisabeth : *Les plaisirs ne sont point assez solides, pour souffrir qu'on les approfondisse : il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legérement, sans y arrêter le pied.*

195 Long-temps avant Descartes, Cicéron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paroît douteux à Locke, qui ignore si la matiere ne peut pas penser. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bisarre qu'elle soit, qui n'ait quelque Philosophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matiere pensante : *mais de-là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre pensante ?* Le recours à la puissance de Dieu n'excuse pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités géométri-

J'entrevois

J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux Êtres opposés sont réunis entr'eux;
De la chair & du sang, le corps, vil assemblage:
L'ame, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux Êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:

---

ques, en disant par exemple: Que savons-nous si Dieu ne peut pas faire un cercle quarré?

202 M. Arnaud, Lettre 501, remarque que Descartes dans ce qu'il a écrit sur l'Ame, semble avoir été choisi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs dispositions. *Il avoit*, dit-il, *une grandeur d'esprit extraordinaire, une application à la seule Philosophie, ce qui ne leur est point suspect, une profession ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort de leur goût; & c'est par-là même qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison, que de vouloir que la dissolutiou de notre corps, qui n'est autre chose que le dérangement de quelques parties de la matiere, soit l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela? En établissant par des principes clairs que ce qui pense & ce qui est étendu, sont deux substances totalement distinctes, en sorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue soit une modification de la substance pensante, ni la pensée une modification de la substance étendue.*

Leurs plaisirs sont communs, aussi-bien que leurs peines.
L'ame, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'ame quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le Pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux Matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périroit-il ? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts :
Un être simple & pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'ame la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux sont-ils anéantis ?
D'où nous vient du néant cette crainte bizare ?
Tout en sort, rien n'y rentre : & la Nature avare,
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui riche en fumée, ô sublime Alchimiste,
Dans ton Laboratoire invoques Trismégiste.

---

222 La destruction d'une substance étendue n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus subtile s'envole, & s'appelle *fumée :* la partie huileuse s'attache à la cheminée, & s'appelle *suie :* la partie grossiere reste dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

227 Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois

Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du ſel, ou du ſable, un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi, craindra-t-il de mourir?
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vivre?
L'inſtant où de ſes fers une ame ſe délivre.

---

grand, celui que les Alchimiſtes croyent l'inventeur de leur ſcience: Auteur auſſi chimérique que leur Art: *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

230 Tous les êtres ſimples nous paroiſſent indeſtructibles par eux-mêmes: ainſi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons ſi la deſtruction de l'Univers n'ira pas juſqu'à l'anéantiſſement des élémens qui le compoſent.

232 Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimiſtes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps ſimples, ni les produire, ni les tranſmuer. Quand les bonnes raiſons & les mauvais ſuccès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la Pierre philoſophale.

235 Lucrece lui-même a dit la même choſe, ſi oppoſée à ſon ſyſtême, dans ces trois Vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainſi ce Poëte:

*Cedit enim retro de terra quod fuit ante,*
*In terram: ſed quod miſſum eſt ex ætheris oris,*
*Id rurſus cœli fulgentia templa receptant.*

Bayle, à l'article de Lucrece, veut donner à ces vers un ſens forcé, que certainement ils ne préſentent pas, & la réflexion de Lactance eſt juſte. *Lucretius oblitus*

Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au Ciel, dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine ?
240 N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'éleve, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,

---

*quid affereret, & quod dogma defenderet, hos versus posuit ; sed victus est veritate, & imprudenti ratio vera subrepsit.* L. 7. c. 12.

240 Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entierement spirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, sacrifia une hécatombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables, que dans une lumiere éternelle & immuable. L'Etre capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'est pas matériel. *Ex hoc habet argumentum divinitatis suæ*, dit Séneque, *quod divina delectant, nec ut alienis interest, sed ut suis.* Cicéron dans le Traité de la Vieillesse, fait la même réflexion. *Sic mihi persuasi, sic sentio, quum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eos contineat, esse mortalem.* Et dans les Tusculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoissons Dieu sans le voir, mais par ses œuvres : *Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agnoscis ex operibus ejus : sic ex memoria rerum & inventione, & celeritate motûs, omnique pulchritudine virtutis, mentem agnoscito.*

Et revient tout chargé de richesses immenses ?
Platon, combien de fois, jusqu'au Ciel tu t'élances !
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi ;
Pascal, que sur la terre à peine j'apperçoi ;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies ;
Virgile, qui d'Homere appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, & Toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légeres,
Que rapides clartés & vapeurs passageres ?

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort !

---

243 Les plaisirs de l'esprit, dit Sherloke, ne dépendent point du corps ; or si l'ame a un bonheur indépendant du corps, elle a donc un principe de vie indépendant du corps. Or si elle est spirituelle, elle peut donc survivre au corps. *Je ne prétends pas*, ajoute-t-il, *donner des preuves démonstratives de sa spiritualité ; mais il nous est plus aisé de la prouver que sa matérialité.*

246 Pendant une carriere si courte, accablé d'infirmités continuelles, à peine a-t-il vécu, à peine a-t-il écrit. Quel nom il a laissé !

252 Cicéron fait valoir cet argument : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare ?* Sur quoi Montagne fait cette réflexion : *Un soin extrême tient l'homme d'allonger son être. Il y a pourvu par toutes ses pieces. Pour les corps sont les sépultures, pour les noms la gloire. Il a employé toutes ses opinions à se rebâtir, impatient de sa for-*

Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie !
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siécles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi, m'agite & m'intéresse.
Je veux m'éterniser, & dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt, mon ame est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Falloit-il pour si peu m'appeller du néant ?
Et si j'attens en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?
Que dis-je ? libre en tout, je fais ce que je veux,
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux ?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors, qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre,
Et qu'aspirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi, l'Homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon Maître?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour l'être.

---

*tune, & à s'étayer. L'ame va quêtant de toute part des consolations où elle s'attache & se plante.* Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périssable ne peut contenter.

262 Cette preuve frappoit Saint Evremond. *La preuve, dit-il, la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'ame, est le desir que j'ai de toujours être.*

Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La Vertu gémissante, & le Vice en honneur;
Mais, j'éleve mes yeux vers ce Maître suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espere un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'Être juste & sévere,
Ainsi que sa bonté réserve sa colere.

---

277 *Vidi lacrymas innocentium & neminem consolatorem.* Eccl. 4. Ce désordre a souvent fait murmurer les Payens contre la Providence. C'est ainsi que s'exprime Claudien :

> *Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi*
> *Aspicerem, lætosque diu florere nocentes,*
> *Vexarique pios; rursus labefacta cadebat*
> *Religio . . . . .*
> *Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,*
> *Absolvitque deos.*

Cette raison est fausse : le Ciel ne se justifie pas toujours de cette façon. Combien de scélérats n'ont point été punis sur la terre! Claudien en devoit conclure un autre séjour où tout sera rétabli. *Si la mort étoit la ruine de tout,* disoit Platon, *ce seroit un grand gain pour les méchans. . . . . Mais non : notre ame emporte avec elle ses bonnes & ses mauvaises actions, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel.* Voilà la réponse à toutes les difficultés sur la Providence : dans le monde moral, comme dans le monde physique, nous accusons à tort la Providence.

> *Nous ne voyons encor que le coin du tableau,*
> *Et nous voulons déjà juger de tout l'ouvrage.*

Peres des fictions, les Poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et si-tôt que la Grece, yvre de son Homere,
Eut de l'Empire sombre admiré la chimere,
Le peuple qu'effrayoient Thisiphone & ses sœurs,
D'un charmant Elisée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Stix qui couloit sous leurs loix,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrerent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient sans cesse à ses levres arides.
Par l'urne de Minos, & ses arrêts cruels,
Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui poussant vers le Ciel une voix douloureuse,

---

287 Les Poëtes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'ame. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium : qua in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est : cujus ignoratio finxit inferos.... inde Homeri tota* [illegible]; *inde in vicinia nostra Averni lacus*, &c. Et de-là aussi la description des Enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes, & le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passageres, n'y restent qu'un an.

S'écrioit : *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
*Apprenez, ô Mortels, à respecter les Dieux.*
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrete voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable ?
Il ne laissera point l'Innocent en oubli :
Espérons, & souffrons ; tout sera rétabli.

L'attente d'un Vengeur qui console Socrate,
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content,
Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole !
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre esprit est foible & s'égare aisément !

Mais, que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.

---

302 Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

*Discite justitiam moniti, & non temnere divos.*

316 Socrate qui paroît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ce fameux discours, en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la derniere parole de ce héros de l'Antiquité ait été si puérile, y cherchent un sens allégorique : mais ce sens est bien enveloppé ; & la réponse de Criton, *Nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire, dans le sens superstitieux.

De l'immortalité tes promesses pompeuses,
A moi-même, ô Raison, me deviennent douteuses.
Quoi ! cette ame sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumiere, est-ce là ton image ?
O parfait Ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné :
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné ?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, Raison, sois mon soutien :
Répons-moi. Mais hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes ;

---

319 Séneque a ainsi appellé les preuves de l'immortalité de l'ame. *Credebam facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.* Cicéron paroît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la Raison ne donne de cette vérité des preuves certaines ; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'ame les oublie, quand elle retombe dans les sens, elle y retombe souvent : ce qui a fait dire à M. Bossuet : *L'ame dégradée par le péché, captive du corps d'où lui viennent ses plaisirs & ses douleurs, ne pense, pour ainsi dire, que corps, & se mêlant avec le corps qu'elle anime, elle a peine à la fin à s'en distinguer ; elle s'oublie, & se méconnoît elle-même.*

327 La douleur, l'ignorance, la concupiscence & la mort sont des supplices ; & Dieu, dont la puissance est la volonté, *cujus potestas, voluntas est*, ne veut pas punir un innocent.

Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on éleve, on s'intrigue, on projette:
Sans cesse l'on écrit, & sans cesse on répéte.
L'un jaloux de ses Vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre assis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et risquant sans remords mon ame infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la Vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité:

---

336 Suivant Juvenal, *tenet insanabile multos, scribendi cacoëthes*. Ce mal est bien ancien, puisque Salomon, Ecclesf. 12. disoit déja: *Scribendi plures libros nullus est finis*. Montagne se plaignant de ce qu'il appelle *l'écrivaillerie* de son siécle, dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme on en fait contre les vagabonds & les fainéans: *Alors*, ajoute-t-il, *on banniroit moi & cent autres*.

345 Tous les peuples ont été plongés dans les ténébres de l'idolatrie, & tous les peuples ont eu des Philosophes qui ont cherché la lumiere: les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perse, les Brachmanes dans les Indes, les Druides dans les Gaules, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumiere ont-ils trouvée! S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vû tant de systêmes & tant d'écoles.

Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grece :
Dans l'Ecole d'Athene habita la Sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la Discorde au milieu de ces Sages ;
Et de Maîtres, entr'eux sans cesse divisés,
Naissent des Sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remede à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause, & guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence ?
» Les atômes erroient dans un espace immense :
» Déclinant de leur route ils se sont approchés.
» Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
» Le hasard a rendu la Nature parfaite.
» L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :

---

355 Héraclite, surnommé le Pleureur, gémissoit de la folie du genre humain : Démocrite s'en mocquoit. Tous deux avoient raison, & en même-temps tous deux étoient fous de porter les choses à l'excès.

359 Démocrite qui se retira dans les tombeaux d'Abdere, pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atômes la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atômes & cette liberté ? Ce systême qui fut aussi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'esprit humain.

» Les bras au haut du corps se trouverent liés :
» La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
» L'Univers fut le fruit de ce prompt assemblage ;
» L'Être libre & pensant en fut aussi l'ouvrage.
Par honneur, Hypocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce Rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramene.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximené.
Et l'éternel Pleureur assure que le feu,
De l'Univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pirrhon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort ;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa béface, & fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.

---

370 Les Abderitains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyerènt Hipocrare pour rétablir sa santé altérée.

371 La folie des Philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès c'étoit l'eau, suivant Anaximene c'étoit l'air, & suivant Héraclite c'étoit le feu.

380 Pirrhon dans une tempête montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce Philosophe, qui doutoit de tout, a donné son nom à une secte nombreuse.

Oui, sa lanterne en main Diogene m'irrite ;
Il cherche un homme, & lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est assez contempler ces Astres si parfaits,
Anaxagore : enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille ?
Tandis qu'en ces jardins Epicure sommeille,
Que de voluptueux répétent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons !
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le temps fuit, & la Parque ennemie,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austere rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours resonner le Portique.

---

383 Diogene n'avoit ni religion, ni pudeur, ni raison. Et quand Alexandre disoit *qu'il voudroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexandre*, il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes, alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire dont il ne connoissoit ni la nature ni les bornes, veut se distinguer à quelque prix que ce soit : & si ce n'est en dominant sur tout, comme conquérant, ce sera en méprisant tout comme Diogene.

385 Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit : *Pour contempler le Soleil & la Lune.*

388 Epicure est appellé par Cicéron *homo voluptarius* ; par Séneque, *Magister voluptatis* ; & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle, quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

396 Le fameux Portique d'Athenes, sous lequel Zenon, chef des Stoïciens, tenoit son école. Il se fit

Je tremble en l'écoutant ; sa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'ose la croire un mal, & le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zenon.
Mais de Platon lui-même, & qu'attendre & que croire,
Quand de ne rien savoir son Maître fait sa gloire ?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, & laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, & me désole.
Son Disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, & m'y veut entraîner ;

---

devenir pâle, parce que l'Oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

400 Les Stoïciens dans leur orgueilleuse Philosophie faisoient de leur Sage, un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux dans les vives douleurs de la goutte s'écria : *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu sois un mal.*

405 Socrate & Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Cicéron de Socrate : & il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa disseruntur.*

409 Aristote, après avoir été long-temps Disciple de Platon, se sépara de lui, & se fit chef d'une Secte contraire. Il donnoit ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'ame : ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il a écrit sur l'ame, & a fait de Traités des Morale.

Mais à l'homme inquiet, le Maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa Morale, & tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs Raisonneurs que la Grece publie,
Le mystique Vieillard m'appelle en Italie,
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer:
Et l'homme & l'animal par un accord étrange,
De leurs ames entr'eux font un bisarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austere, & de tant de silence!

Philosophes: que dis-je? antiques discoureurs;
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais, je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup: de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.

---

416 Pythagore qui débitoit ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses Disciples l'abstinence & le silence. On sait son systême de la Métempsicose.

*Omnia mutantur, nihil interit, errat, & illinc*
*Huc venit, hinc illuc, & quoslibet occupat artus*
*Spiritus, eque feris humana in corpora transit;*
*Inque feras noster.* Ovid.

Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre ;
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre ;
Il tremble à chaque pas, & vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance :
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un Sujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur, & de tant de misere,
Réunit-il en moi l'assemblage adultere ?
Prodigue de ses biens, un pere plein d'amour,
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Être toujours heureux, rend heureux ses ouvrages :
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.

---

431 Platon fils d'Ariston a bien senti la difficulté : ce n'est pas sa faute s'il n'a pû la résoudre, *rem vidit, causam nescivit*. La réminiscence qu'il s'imaginoit, c'est-à-dire, l'opinion que nos ames ont existé avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le systême fameux des deux principes. Cicéron dans son Hortensius, cité par Saint Augustin, approchoit de plus près, en disant que nous naissons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* Mais quelle avoit été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation. *L'Histoire*, dit-il, *est le récit des malheurs & des crimes des hommes. Il n'y a point de ville sans hôpitaux ni potences, parce que l'homme est malheureux & méchant. Mais pourquoi les Payens n'avoient-ils rien à dire de bon sur cela ? C'est par la révélation qu'on peut s'en débarasser.*

443 C'est le grand principe que Saint Augustin

Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t-il révélé ?
La Terre est un exil : pourquoi suis-je exilé ?
Qui suis-je ? Mais hélas ! plus je veux me connaître,
Plus la peine & le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je ? Qui pourra me le développer ?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entens lui-même
Avouer le besoin d'un Oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours ?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire ?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire ?
Qui me débrouillera ce cahos plein d'horreur ?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.

---

répéte contre Julien, pour prouver le péché originel : SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MEREATUR. Ce principe si vrai est le fondement de deux Epîtres sur l'homme, qui sont à la suite de ce Poëme.

445 Si nous sommes malheureux, nous sommes punis ; & si nous sommes punis, nous sommes coupables. *Ipsum qui non debet puniri, condemnare, exterum æstimas à tua virtute.* Sap. 12.

452 *A moins*, dit-il dans le Phédon, *qu'on ne nous donne une voye plus sûre, comme quelque promesse ou révélation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie.*

458 *J'admire*, dit M. Pascal, *comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.* M. Voltaire prétend réfuter ainsi cette pensée : *Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal. J'y vois*

Vivre sans se connoître, est un trop dur supplice:
Que, par pitié pour moi, la mort m'anéantisse.
O Ciel! c'est ta rigueur que j'implore à genoux:
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi: Terre, ouvre tes abîmes:
Si je suis si coupable, englouti tous mes crimes:
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon pere: *Un enfant vous est né.*

De mon état cruel quand je me désespere,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire;
J'apprensqu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un Livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre?
Où faut-il s'adresser? à quel Peuple? à quel Livre?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable Loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Ensevelis, hélas! dans un repos stupide,

---

*des hommes heureux autant que la nature humaine le comporte.... Il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes?* Je le prétends sans me croire orgueilleux ni téméraire: & qui se console, parce qu'il voit Paris & Londres, peut bien appeller ces objets de consolation *solatia luctûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puissions trouver sur la terre, nous sentons bien qu'ils sont, comme dit Saint Augustin, *solatia miserorum.*

Ou plongés preſque tous dans de frivoles ſoins ;
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de ſa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pancher la balance ?
Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher ;
C'eſt l'obſtacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable Auteur d'un ténébreux ſyſtême,
Qui de tout réuni, formes l'Être ſuprême,
Et qui m'éblouiſſant par tes pompeux diſcours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
Caché dans ton nuage, impénétrable aſyle,
A l'abri de mes coups, tu peux reſter tranquille.

---

480 Il eſt repréſenté regardant une balance ſuſpendue en l'air, avec cette deviſe : QUE SAI-JE ?

481 J'en parle plus au long dans mon Epître à M. Rouſſeau.

483 Ceux mêmes qui ſe vantent d'entendre le mieux Spinoſa, ne s'entendent pas entr'eux. Bayle plus capable qu'un autre de ſaiſir ſon ſyſtême, après avoir réfuté ſon grand principe, que Dieu eſt tout, répond à ceux qui l'accuſoient de réfuter Spinoſa ſans le comprendre. *Si je n'ai pas entendu cette propoſition, ce n'eſt pas ma faute. Je parlerois avec moins de confiance, ſi j'avois écrit contre tout le ſyſtême de Spinoſa : il me ſeroit ſans doute arrivé plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il veut dire, & il n'y a nulle apparence qu'il ſe ſoit bien entendu lui-même.* Il eſt vrai que dans ce ſyſtême plein de confuſion & de ténébres, tout eſt incompréhenſible hors l'impiété. Il eſt dit de lui dans L'Anti-Lucrece :

*Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, & orbem*
*Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,*
*Tanquam eſſet domus ipſa, domum qui condidit, auſus.*

Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité,
Tes hardis Sectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre,
Se disputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa Raison qu'il me vante toujours,

---

494 C'est Bayle lui-même qui dans l'article des Manichéens, compare la Raison à la Loi de Moyse. *La Loi, dit-il, suivant les Théologiens, n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme son impuissance, la nécessité d'un Rédempteur, & d'une voie miséricordieuse : elle étoit un Pédagogue pour nous mener à Jesus-Christ. Disons à peu-près de même de la Raison : elle n'est propre qu'à faire connoître à l'homme ses ténébres, son impuissance, & la nécessité d'une révélation.* Elle l'a fait jusqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnoissant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le supplice qu'il nous faisoit souffrir, en réunissant en nous tant de grandeur & de misere, au supplice que ce Tyran, dont parle Virgile, faisoit souffrir à ceux qui attachés à des corps morts, périssoient lentement dans cet embrassement funeste.

*Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,*
*Componens manibusque manus atque oribus ora :*
*Tormenti genus ! & sanie taboque fluentes*
*Complexu in misero longâ sic morte necabat.*

495 Elle seule l'éclaire ; il marche à sa lumiere.

Ouvre les yeux, ingrat ; connois-la toute entiere,
Cette même raison m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la Foi.

---

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché : tel est ce joug terrible imposé sur lui, dont parle l'Eccles. cap. XL. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, & jugum grave super filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ, &c.* Les Pélagiens qui nioient le péché originel, étoient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Augustin, en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître si malheureuse. Il faut, leur disoit-il, accuser Dieu, ou d'injustice ou d'impuissance. *Sed quia nec injustus, nec impotens est Deus, restat quod grave jugum super filios Adam non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset.* C'est donc à ce péché que la Raison nous rappelle, & c'est par-là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

496 Qui la connoît toute entiere, ne se livre pas à elle seule. Elle est une lumiere obscurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, disoit Cicéron. Sa lumiere & son obscurité l'ont fait trop estimer des uns, & trop mépriser des autres. De-là ces Sectes si différentes entr'elles, des Stoïciens & des Pirrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre misere. *Ut solum certum sit, nihil esse certi, nec miserius quicquam aut superbius*, disoit Pline le Naturaliste. Montagne qui a poussé le Pirrhonisme jusqu'à dire en regardant sa balance, *Que sais-je ?* & non pas *je ne sai*, parce qu'il ne veut rien assurer,

Au jour dont j'ai beſoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le deſir.
C'eſt avec elle encor que je vais la choiſir.

---

& qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incurioſité*, dit-il, *ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite.* Bayle appelle la Raiſon *un principe de deſtruction & non d'édification, qui ne ſert qu'à des doutes.* Et comme il ſe contredit ſouvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foibleſſe de l'homme. Les anciens Pirrhoniens étoient excuſables. La Raiſon alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des perſonnes comme Montagne & Bayle, ſont-elles excuſables? *Exclure la Raiſon & n'admettre que la Raiſon,* dit M. Paſcal, *ſont deux excès également dangereux.* Tout croire & ne rien croire ſont auſſi deux excès, qui, quoiqu'oppoſés, ont une même ſource, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiere: qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obſcurité.

501 La Raiſon nous dit elle-même qu'elle ne peut nous donner des lumieres certaines. La preuve en eſt dans le paſſage du Phédon, que j'ai déja cité. Socrate, qui y débite avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame, forcé d'avouer que ces preuves ne ſont pas des aſſurances, mais des eſpérances. *Il faut cependant*, dit-il, *ſur elles, comme ſur une nacelle, paſſer la mer orageuſe de cette vie, à moins que nous ne trouvions quelque promeſſe divine, quelque révélation qui ſera pour nous un vaiſ- qui ne craint point les tempêtes.* Ce paſſage d'un :n couvre de honte nos impies. S'ils ſouhaitoient

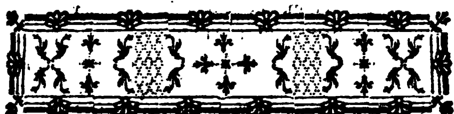
qu'il y eût une révélation, ils ne douteroient pas de la vérité de la nôtre. S'ils ne souhaitent pas qu'il y ait une révélation, ils n'écoutent donc pas la Raison.

---

## ADDITION A LA NOTE *sur le Vers 230.*

J'ai dit dans cette Note que *nous ignorons*, &c. C'est plutôt *incertitude* qu'*ignorance* : car la révélation en parle ; mais on dispute sur ce qu'elle en dit. *Elementa solventur*, dit Saint Pierre, λυθήσονται, τήκεται : cela ne dit pas *anéantissement*. *Mutabis eos* ( *cælos* ), *& mutabuntur*, dit le Psalmiste : le simple *changement* ne pouvoit être plus expressément marqué. Aussi Saint Augustin tient-il pour le simple *changement*, lorsqu'il dit : *Mutatione rerum, non omninò interitu, transibit hic mundus. .. Figura præterit, non natura.* ( De Civ. l. xx. ) Saint Jérôme le pensoit de même. *Didici*, dit Salomon, *quòd omnia opera quæ fecit Deus, perseverent in perpetuum* ; l'Hébreu est plus fort : *erunt in perpetuum*. Eccl. III. 14. Cela seul justifie mon vers.





# LA RELIGION, POËME.

## CHANT TROISIEME.

CETTE Ville autrefois maîtresse de la Terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre
Domina si long-temps sur toute Nation,
Rome domine encor par la Religion.
Avec plus de douceur, & non moins d'étendue, 7
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est Chrétien, tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.

---

7 Comme dans cet Ouvrage il ne s'agit pas de la Catholicité de l'Eglise, mais de la vérité de la Religion Chrétienne, toutes les Sectes Chrétiennes sont également pour moi. A la fin du sixieme Chant, je parlerai de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

Des Oracles du Ciel es-tu dépositaire ?
De ta Religion quel est le caractere ?

Si tu veux, répond-il, chercher sa Vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance & son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'Univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour, que naquirent les jours,
A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déja couloit pour lui le pur sang que j'adore.
Et mes premiers Ecrits, Annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains,
Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un Livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël ( Dieu les aimoit alors )
Moyse confia le plus grand des trésors.
Son Histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire étoit alors récente ;

37 Saint Jean, Apoc. chap. XIII. dit que l'Agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui* (*Agnus*) *occisus est ab origine mundi*. Ce qui est vrai en plusieurs manieres. 1. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la passion de Jesus-Christ. 2. Parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jesus-Christ, comme ils se font depuis Jesus-Christ jusqu'à la fin des siécles. 3. Parce que les sacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne Loi, étoient des types du sacrifice du Sauveur du monde.

46 Quelques-uns sont éloignés, mais les témoins

Et leur Hiſtorien ne leur déguiſe pas
Qu'ils ſont murmurateurs, ſéditieux, ingrats.
Son Livre cependant fut le précieux gage
Qu'un pere à ſes enfans laiſſoit pour héritage.
Dans ce Livre par eux de tout temps révéré,
Le nombre des mots même eſt un nombre ſacré.

---

ne le ſont pas, parce que les premiers hommes vivoient ſept à huit cens ans. Du temps de Moyſe, un homme pouvoit avoir vû Joſeph, dont le Pere avoit vû Sem, qui avoit vû Mathuſalem, qui devoit avoir vû Adam. Si Moyſe avoit voulu tromper, il n'eût point mis ſi peu de générations, depuis la création du monde.

51 *Ce Livre qui les déshonore*, dit M. Paſcal, *ils le conſervent aux dépens de leur vie : c'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.*

52 Rien n'eſt plus ſurprenant que l'application & l'induſtrie que les Juifs ont apportée pour préſerver la Loi de toute corruption, qui auroit pu s'y gliſſer, ou par l'ignorance des Copiſtes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Maſore, qu'ils ont appellé *la haie de la Loi*, & qui conſiſte : 1. A marquer par des points-voyelles, tous les mots, dont l'uſage auparavant fixoit la lecture : 2. A compter toutes les ſections, les chapitres, les mots & les lettres des mots ; les *a*, les *b*, &c. de chaque Livre & de tous les Livres enſemble de la Loi, & de marquer la lettre du milieu du Livre, comme dans la derniere Bible de Vanderhooght. R. Joſeph de Crete cité par Buxtorf dans ſon *Tiberias* écrit : *Nos Maîtres ont dit qu'il y avoit dans la Loi* 600000 *lettres, ſelon le nombre des Iſraelites : mais Rabbi Saadi aſſure qu'il y en a environ* 800000. *Je n'entre-*

Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'ose altérer un jour la Loi qui les condamne ;
La Loi qui de leur long & cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juste fondement,
Et nous apprend à nous, par quels profonds mysteres,
Ces insensés, ( hélas ! ils ont été nos peres, )
Ces Gentils, qui n'étoient que les enfans d'Adam,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.
Du Dieu qui les poursuit, annonçant la justice,
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur supplice.
*Sans Villes & sans Rois, sans Temples, sans Autels ;*
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, & liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, & surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce Peuple, ou plutôt ce miracle.

---

*prens pas de concilier ces différens sentimens. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Messie. Amen.* Voilà un beau motif du desir du Messie, pour apprendre le nombre des lettres de la Loi, au lieu de desirer d'en obtenir de lui l'esprit.

63 C'est ce que dit le Prophete Osée : *Sedebunt filii Israël, sine rege, & sine principe, & sine sacrificio, & sine altari.*

68 Le Traducteur Italien dit de même en un seul Vers :

*Ciò chez fù, ciò ch'egli è, ciò ch'esser deve.*

Nés d'un sang, qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long, n'a pu se mêlanger;
Nés du sang de Jacob, le pere de leurs peres,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous freres.
Même Religion, même Législateur:
Ils respectent toujours le nom du même Auteur:
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne sont qu'une famille éparse & vagabonde.
Médes, Assyriens, vous êtes disparus:
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reste de toi, que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'Etats sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un Peuple seul, que tout Peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

---

85 Trois choses remarquables sur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains, & dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis. 2. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les Nations. 3. Leur attachement à leur Loi malgré la Raison, qui leur dit que le temps de cette Loi est passé, & malgré leur penchant. Ce Peuple qui sous ses Prophetes, sous ses Rois, à la vue même de leur Temple, étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangeres, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction: il est cause qu'ils ne se font jamais ton-

Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels;
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non. Le Dieu vivant, stable dans sa parole,
A juré; son serment ne sera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat solemnel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
Sur ses heureux enfans *une étoile doit luire*,
Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
En vain par son oubli Dieu semble nous punir:
Nous espérons toujours celui qui doit venir.
Fidéles au milieu de nos longues miseres,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.
Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
Devroit briller sur nous, & son terme est passé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis interprétes,
De supputer les temps marqués par les Prophétes.
Maudit soit le mortel par qui sont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés.

---

fondus avec les autres Peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là, méprisés & haïs par-tout, déclarés incapables de posséder des biens fonds, ils sont obligés de vivre du trafic, par conséquent d'être dispersés par tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les Prophéties. On voit dans ce Peuple toujours écrasé, jamais anéanti, une réprobation, & une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du Juste: il est errant, mais il porte un signe, afin que personne ne le tue.

104 C'est le douzieme des treize Articles de leur

Non que de ses sermens l'Eternel se repente ;
Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'esclave avec son Maître a-t-il droit de compter ?
Ce calcul insolent vous osez le tenter,
Sacrileges Chrétiens, jaloux de nos richesses,
Qui croyez posséder l'objet de nos promesses.
Hélas ! de quelle ardeur, si ce Maître eût paru,
Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru !
Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes,
Et payer cherement l'intérêt de nos larmes !

Ainsi parlent les Juifs : terrible aveuglement !
D'un crime inconcevable étrange châtiment !
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre ?
Ils attendront toujours : cet Oracle est rendu :
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui seul sait les temps a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré, ce Livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.

---

Foi, dressés par Rabbi Moyse, fils de Maimon, le plus raisonnable des Rabbins : *Maudits soient ceux qui supputeront le temps du Messie.*

120 Ce voile figuré par celui de Moyse, est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore, comme Saint Paul le disoit, 2. Cor. III. *Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.*

124 La venue d'un Libérateur, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, trois grands objets

Reſpectant déſormais ſa vérité divine,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, & vois d'abord un Ouvrier parfait
Dont *au commencement* la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit ſa naiſſance,
Par ſon ſouffle inſpiré, fait à ſa reſſemblance,
Et que doivent ſervir tous les êtres divers,
Comme dans ſon domaine, entre dans l'Univers.
Il ne put ſans orgueil ſoutenir tant de gloire,
A l'Ange ſéducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ſes droits à la félicité,
Droits qu'il auroit tranſmis à ſa poſtérité,
Mais que révoqua tous la ſuprême Juſtice.
L'immuable décret d'un éternel ſupplice
Régloit déja le ſort de l'Ange ténébreux.
Coupable, comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grace future;

---

des figures & des prophéties des Livres ſaints, dont l'accompliſſement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces Livres; chercher à en douter, à cauſe de quelques obſcurités ſur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes; c'eſt chercher à faire naufrage, & vouloir ſe briſer contre des grains de ſable, lorſqu'on ne trouve point d'écueils.

128 Parce qu'il n'a pas beſoin, comme les autres ouvriers, de trouver la matiere à laquelle il doit donner la forme. Avant la création, excepté Dieu, rien n'étoit. C'eſt pourquoi Moyſe dit: *Au commencement Dieu créa.*

142 On ne peut donner qu'un ſens prophétique à

Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence & se suit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguste & grand ouvrage;
Et son Réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce Livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, & mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'Univers;
J'y vois entrer le crime & son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystere à moi-même.

---

ces paroles. Ainsi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation, il leur fait espérer un Libérateur.

150 Pourquoi sur la terre tant de beautés & d'imperfections? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de misere? Pourquoi dans Dieu tant de colere & d'amour? La Raison qui ne peut expliquer cette énigme aimoit mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un si contraire à lui-même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'ouvrier, & ne sont dans l'ouvrage, que par le changement que le péché y a causé. L'édifice est renversé, mais ses ruines font reconnoître sa grandeur.

154 *L'Homme*, dit M. Pascal en parlant du péché originel, *est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme.* Sans la connoissance de ce mystere nous ne pouvons expliquer le désordre de l'Univers & les malheurs de l'homme, au lieu que notre raison nous fait entrevoir quelque ex-

Le nœud se développe ; un rayon qui me luit,
De ce sombre cahos, a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute seul, hélas ! ramene le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un cahos que je voi.
Dieu, l'Homme & l'Univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois ; la lumiere aussi-tôt m'est rendue ?
Dieu, l'Homme & l'Univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le Pere criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.

---

plication de ce mystere, tout obscur qu'il est, comme je le dirai dans le Chant V. sur le Vers 331.

155 Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second Chant.

163 Chose inconcevable. Des Payens dans les désordres du monde, & les malheurs de l'homme ont vû un Dieu irrité, & des Chrétiens instruits par la révélation des causes de cette colere, n'ont pas voulu la reconnoître. Les uns ont inventé le systême de l'*état de pure nature*. Les autres ont soutenu avec Pope, que *tout étoit bien*.

163 M. Bossuet dit admirablement : *L'Homme est tombé en ruines, le comble s'est abbatu sur les murailles, & les murailles sur le fondement ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé & les traces de la fondation, & l'idée du premier dessein, & la marque de l'architecte.*

168 La Genèse en marque la naissance long-temps

La branche en longs éclats cede au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée elle allonge la hache :
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle sort :
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légere, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine ;

---

avant le déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naissance des arts. Pope, dans son Essai sur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on savoir ? Nous avons assez de sujets véritables de nous humilier, sans en chercher d'incertains. Il est remarquable que la Genèse donne l'invention des Instrumens de Musique, & l'art de fondre les Métaux, à la race des méchans, à celle de Caïn.

185 On sait que les Anciens ne connoissoient que les moulins à bras. Une ancienne Epigramme grecque

Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

Tandis que le besoin, l'industrie & le temps
Polissent par degré tous les arts différens;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'Univers; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frere assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant, leur Maître fut vengé.
De la terre aussi-tôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race:
Mais un Juste épargné va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitans.

---

fait juger que les moulins à eau ont été connus du temps d'Auguste; cependant il ne paroît pas que les Romains en ayent fait usage. D'abord on faisoit rôtir le blé, & on le broyoit avec une pierre; ce qui fait dire à Virgile: *Et torrere parant flammis, & frangere saxo.* L'usage des meules vint ensuite. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

203 Bérose, historien profane, cité par Joseph contre Appion, parle du Déluge universel dans les termes de Moyse. Abydenus, autre historien cité par Eusebe, rapporte l'Histoire de l'Arche qui sauva du Déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette Arche, & rapporta des marques du

La terre toutefois jusques-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours ;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux & du vrai faire un confus mêlange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens,
Les fidéles récits de tant d'événemens :
Et pour mieux amuser les oisives oreilles,
Chercherent dans ces faits leurs premieres merveilles.

---

retour du beau temps. Ce passage de Plutarque est dans son Traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les aquatiques*. Lucien dans son Traité de la Déesse de Syrie, parle aussi de cette Histoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Payens, doivent confondre ces beaux esprits, qui tournent en risée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleriés ne peuvent séduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

207 Le vingt-neuvieme verset du premier Chapitre de la Genèse a toujours fait croire qu'avant le Déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & que ceux qui furent fidéles à ses ordres, s'en abstinrent. Ce qui se rapporte à ce que disent les Poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

212 La création du monde, l'innocence des premiers hommes, & leur chute dans le crime ; l'âge d'or, l'âge d'airain & de fer, un déluge d'où un seul homme est sauvé avec sa femme, le partage de l'Univers entre trois freres, une guerre des hommes contre le Ciel ; voilà de grands événemens dont la mémoire se trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce

De-là ces temps fameux qu'ils regrettent encor;
Doux empire de Rhée, âge pur, siécle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de loix ni de supplice,
L'amour de la vertu fit regner la justice;
Siécle d'or (sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siécle plus heureux, où l'or fut ignoré.)
Sobre dans ses desirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devient bientôt l'instrument de sa perte:
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.

---

qu'ils sont arrivés avant la division des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur séparation, chaque partie divisée fit un peuple à part, qui a souvent ignoré ce qui s'est passé chez les autres.

216 *Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,*
*Sponte sua sine lege, fidem, rectumque colebat.*
*Pœna metusque aberant.*
Ovid. Métam. Liv. I. 89.

223 Plusieurs anciens Historiens, cités par Joseph, attestent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture sainte, l'Histoire & les Poëtes disent la même chose.

231 Quelques impies voulant nier le déluge uni-

Fable, Histoire, Physique, ont un même langage.
Au Livre des Hébreux ainsi tout rend hommage,

---

verſel, diſent que les eſpeces des animaux ſont en trop grand nombre pour avoir pû être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection que les eſpeces primitives ne ſont pas en ſi grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les eſpeces des chiens, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, de même que toutes les eſpeces de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produiſent des poires différentes, & la même graine d'une fleur, produit différentes eſpeces de cette fleur. La nature très-variée dans le détail de ſes ouvrages, eſt uniforme dans ſa conduite, & fait dans les animaux, ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. Ainſi les eſpeces primitives des animaux ſe ſont multipliées en des eſpeces particulieres, par des différences dans la forme extérieure ſeulement; quoique l'arrangement des parties principales du corps humain, & la diſpoſition des parties intérieures, ſoit toujours la même, la nature par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur, la groſſeur & la couleur, compoſe comme différentes tribus d'une même famille, ſortant d'un même pere. Le temps & pluſieurs cauſes particulieres que nous ignorons, ont fait ces changemens extérieurs; ce ſont des jeux de la nature, qui par tant d'autres encore ſemble ſe plaire à exercer notre curioſité pour la confondre.

233 Le Déluge eſt atteſté par un grand nombre d'Auteurs Payens. En vain l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de Déluges particuliers, à cauſe que pluſieurs pays ont été inondés par la mer. Béroſe, comme je l'ai dit plus haut. parloit d'un Déluge univerſel, & comptoit depuis la création du monde juſqu'à ce Déluge dix générations. Sa Chronologie étoit conforme à celle de Moyſe. La mémoire du Déluge

Et même l'on diroit que pour s'accréditer,
La Fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la Vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux, & voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes & les arts.
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes ensemble,
Sous des toîts chancelans d'abord on se rassemble.
La crainte fait chercher des asyles plus sûrs :
On creuse les fossés, on éleve les murs.
Qu'une Tour des mortels, soit l'immortel ouvrage.
Dieu descend pour la voir, & confond leur langage.

---

s'est conservée dans presque toutes les nations, & même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'Eloge de M. de Leibnitz. *Les coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes, qui ne sont point du pays, médailles incontestables du Déluge.* Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences 1718, il est parlé de pierres dans le Lyonnois, sur lesquelles sont gravées des plantes qui ne se trouvent que dans les Indes. Et dans le volume de 1727, on trouve un amas de preuves d'un grand bouleversement arrivé sur la terre.

235 Quelques Savans ont voulu expliquer cette conformité, en disant que les Payens avoient eu connoissance des Livres de Moyse. Mais il suffit que la mémoire d'événemens si considérables soit toujours restée chez les hommes.

246 Nos Philosophes ne peuvent nous expliquer pourquoi tant de langages sur la terre, ni même comment a pu s'établir un premier langage. Les hommes,

Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.

---

est-il dit dans Horace, furent d'abord muets, *Mutum & turpe pecus*, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des mots. *Donec verba, quibus voces, sensusque notarent nominaque invenere.* Mais pour convenir que tels sons exprimeroient telles idées, il a fallu se parler. La parole auroit donc précédé l'établissement d'une langue, ce qui ne se peut. Lorsqu'une langue a été établie, il n'a jamais été de l'intérêt des hommes de chercher à en établir d'autres. Revenons donc à la révélation : c'est Dieu qui a d'abord établi une langue sur la terre, & en a ensuite établi plusieurs, pour punir leur orgueil, & les forcer de se séparer, pour aller habiter la terre. Nous voyons par l'Histoire tous les Peuples qui ont fondé des Empires partir de l'Orient. Les arts & les sciences partent aussi de l'Orient.

247 Pour prouver que le monde n'est pas éternel, Lucrece, livre 5, fait voir les bornes de l'Histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troye. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain temps, tout n'est que fables, & mêmes ces fables ne font pas remonter plus haut que le Déluge. Chez les Chinois tout est incertain jusqu'à leur Roi Yao, auquel Confucius fait dire, que *de son temps les eaux qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au Ciel, baignoient encore le pied des montagnes*. Le regne d'Yao, suivant M. Freret, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome X, a commencé dix ans après la vocation d'Abraham, & M. Fourmont dans les mêmes Mémoires, Tome XIII, dit que quand on remonteroit jusqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi se trouveroit au temps de Phaleg. Les observations astrono-

Groffierement taillée, une pierre en tient lieu,
D'un tronc qui pourriffoit, le cifeau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple fi fage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté:
Le Sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch affouvit la colere
Avec le fang du fils & les larmes du pere.
Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, inceftueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De fes adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémiffemens & de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis:
Une dent facrilege en a flétri les charmes:
Et fa mort tous les ans renouvelle vos larmes.

---

férens fentimens, il fuffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces Divinités font des preuves inconteftables.

293 Divinités des Ammonites, à laquelle on facrifioit des enfans. Prefque toutes les Nations ont immolé des victimes humaines; ce qui fait dire à Saint Auguftin: Quelle aliénation d'efprit! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne font pas capables, ramenent les Dieux à la douceur. *Tantus eft perturbatæ mentis & fedibus fuis pulfæ furor, ut fic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem fæviunt.*

297 Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, féduit par les femmes, fit dreffer un Temple fur une montagne près de Jérufalem.

302 Fête célébre à Tyr & à Sidon. L'idolâtrie fe.

Et toi, sçavante Grece, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un Ciel trop pésant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, & les Romains un jour
De ces maîtres vaincus, esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, Favoris, Antinoüs lui-même,
Par arrêt du Sénat entreront dans les Cieux,
Et les hommes seront plus rares que les Dieux.

Terre, quelle est ta gloire, & quel temps de lumiére,
Quand la Divinité se rend si familiere !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.

---

communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis qui se passoient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid absurdius, quàm homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu !*

313 L'homme est bien insensé, dit Montagne, il ne sauroit forger un ciron, & il forge des Dieux à douzaine. Pline plaignoit l'homme de se laisser dominer par ses rêveries. *Quid infelicius homine, cui sua figmenta dominantur !*

Dans Delphes, dans Délos elle fait ſa demeure :
Aux ſables de l'Afrique elle parle à toute heure :
A Dodone ſans peine on peut l'entretenir,
Et d'un Chêne Prophéte apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il eſt inexpliquable ?
Que ſert de le ſavoir, s'il eſt inévitable ?

---

321 Les malheurs qui accablerent les Gaulois après que, ſous la conduite de Brennus, ils eurent été au Temple de Delphes pour le piller, ſont regardés par M. Rollin, Hiſtoire ancienne, comme une punition de leur ſacrilege. *Dieu*, dit-il, *a pu faire éclater ſa vengeance contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion.* Mais de quelle Religion ? L'eſprit de menſonge préſidoit à Delphes, l'eſprit de vérité a-t-il pu en prendre la vengeance, & peut-on admettre des miracles favorables à l'idolâtrie ?

322 Le fameux Temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui paſſoit auprès de ce Temple, n'y voulut point entrer, ne croyant pas, ſuivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces ſables.

*Steriles nec legit arenas,*
*Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.*

323 Les chênes de Dodone étoient célébres, auſſi-bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédiſoient auſſi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoiſſance, qu'il leur eſt cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain ?

*Sit cæca futuri*
*Mens hominum fati ; liceat ſperare timenti*

Des

Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer ?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes !
Quel culte extravagant ! que de fêtes obscènes !
Quels sont tous ces secrets, dont on ne peut parler ?
O mysteres suspects qu'on n'ose révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorans Hébreux, femmes, enfans, tout publie :
*C'est de toute notre ame, & de tout notre cœur,*
*Que nous devons aimer, notre Dieu, le Seigneur,*
*L'Etre unique, qui fit le Ciel, la terre & l'homme.*
*JE SUIS CELUI QUI SUIS, c'est ainsi qu'il se nomme.*
Et sur l'Homme, & sur Dieu, sublimes vérités !
Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés ?

---

338 En même-temps que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris, il reconnoît qu'ils ont sur la Divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant, est-il le seul sur la terre, qui parle d'un Être unique, créateur de tout, qu'il faut aimer ? Chez les autres peuples on trouve des Philosophes divisés par des systêmes contraires. Chez les Juifs point de Philosophes, mais des Prophétes qui, loin d'être divisés entr'eux se rendent témoignage les uns aux autres, s'autorisent mutuellement, & ont toujours le même objet en vue.

Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix,
La Nature est contrainte à s'écarter des loix
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincere attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ses solemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.

---

548 Les miracles sont des événemens extraordinaires, que la suite des loix naturelles ne peut produire. C'est en cela qu'ils sont pour nous le langage de Dieu; parce que la suite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces loix. Spinosa définit un miracle, un événement rare, arrivé par les loix de la nature qui nous sont inconnues; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'est un effet qu'il opere par lui seul, & par une volonté particuliere; & comme il est extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le blé par le concours de la terre, du soleil, des pluyes, &c. c'est un effet qu'il produit par une volonté générale, & par les causes secondes: mais quelle chaîne de causes secondes, dont tous les anneaux se répondent depuis le commencement du monde! Ces effets ne nous surprennent pas, parce que nos yeux y sont accoutumés; c'est pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a opéré les effets extraordinaires que nous appellons *miracles*.

L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir, & se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'Astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course;
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophétes saints font briller à mes yeux;
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un temps qu'à des jours & tranquilles & longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,

---

363 Quelques incrédules nous objectent que dans les Livres de l'ancien Testament, il n'est point parlé de l'immortalité de l'ame. La loi qui ne menoit rien à la perfection, avoit un voile que les Juifs grossiers ne pénétroient pas, & que nos Déistes ne pénétrent pas davantage. Moyse & les Prophétes en promettant celui qui apprendroit toutes choses, ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenses temporelles; & même lorsqu'un Ange prédit à Daniel, chap. XII, qu'un jour les morts se réveilleront, les uns pour une gloire, les autres pour une honte éternelle, il lui ordonne aussi-tôt de tenir ces paroles fermées, & de sceller le Livre. Daniel lui-même ajoute : *Ego audivi, & non intellexi.* Mais malgré le silence de ces Livres sur les choses spirituelles, le mépris que les Patriarches & les Prophétes ont fait des biens temporels, montre bien qu'ils en attendoient d'autres. Les Patriarches qui n'ont jamais rien possédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promise, n'en murmurent point à la mort. Jacob qui avoit reçu de si riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet, appelle les jours de son pélérinage, G. XLVII. des jours courts & pénibles; mais il ne

Il semble que le Ciel ait borné ses promesses ;
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, Ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme ambassadeurs du Souverain des Rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De se rassasier du pain de la douleur,

---

s'en plaint pas. Il demande d'être transporté après sa mort dans le tombeau de ses ancêtres, pour dormir auprès de ses peres. *Dormiam cum patribus meis.* Il regardoit donc la mort comme un sommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même, *le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob.* S'il est le Dieu des morts, ces morts ne sont donc pas anéantis.

368 Elie étoit vêtu de peau : Isaïe portoit un sac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophétes qui vivoient dans les cavernes ; Elisée refuse les présens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique sous une Loi qui sembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne songeoient à plaire ni au Peuple ni aux Princes. Quelle différence entre de semblables Prophétes, & ceux qui chez les Grecs osant prendre le même nom, vivoient dans le Temple de Delphes ! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puissans, avoit fait dire ce bon mot, qu'*Appollon philippisoit* ; parce que ses oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Admirables mortels dont la terre eſt indigne,
Ils répétent que Dieu *rejettera ſa vigne ;*
*Que ſur une autre Terre, & ſous un Ciel nouveau*
*Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.*
Ils répétent que *Dieu las du ſang des géniſſes,*
*Aboliſſant enfin d'impuiſſans ſacrifices,*
*Verra la pure hoſtie immolée en tous lieux.*
*La Terre produira ſon germe précieux.*
*Du Juſte de Sion, que les Iſles attendent,*
*Déja de tous côtés les rayons ſe répandent.*
De ſon immenſe gloire ils ſont environnés,
Quand par un autre objet tout-à-coup détournés,
Ce Juſte à leurs regards n'eſt plus reconnoiſſable.
*Sans beauté, ſans éclat, ignoré, mépriſable,*
*Frappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,*
*Le dernier des humains, & l'homme de douleurs,*
*Avec des ſcélérats, ainſi que leur complice,*
*Comme un agneau paiſible on le méne au ſupplice.*
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps
Préſentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?

---

379 *Creo cœlos novos & terram novam . . . Lupus & agnus paſcentur ſimul.* Iſ. 65.

383 *Ab ortu ſolis uſque ad occaſum.... ſacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda.* Mal. 1.

384 *Aperiatur terra, & germinet ſalvatorem.* Iſ. 45.

390 *Non eſt ſpecies ei, neque decor... Deſpectum, & noviſſimum virorum, virum dolorum . . . Sicut ovis ad occiſionem ducetur . . . Et cum ſceleratis reputatus eſt.* Iſ. 53.

395 Eſt-il naturel de voir toujours le même objet ſous deux points de vue ſi oppoſés ? Cependant c'eſt

Ils nous font espérer *un Maître redoutable,*
*Le Prince de la Paix, le Dieu fort, l'Admirable.*
*Son trône est entouré de Rois humiliés :*
*Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds :*
*Son regne s'étendra sur les races futures.*
Sa gloire disparoît, *& couvert de blessures,*
*C'est le Pasteur mourant d'un troupeau dispersé.*
*En contemplant celui que ses mains ont percé,*
*Saisi d'étonnement un peuple est en allarmes :*
*La mort d'un Fils unique arrache moins de larmes.*
David qui voit de loin ce brillant Rejetton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
*Du sein de l'Eternel sortir avant l'Aurore,*
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babylone admirable Captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.

---

ainsi que tous les Prophétes contemplent Jesus-Christ. Lorsque Moyse & Elie sont avec lui sur le Thabor, quoiqu'ils le voyent brillant comme le soleil, ils s'entretiennent avec lui de sa mort & de ses souffrances.

399 *Et adorabunt eum omnes reges terræ... Conquassabit capita in terra multorum....* Ps. *Percute pastorem, & dispergentur oves.* Zach. 13. *Et aspicient ad me quem confixerunt, & plangent eum planctu quasi super unigenitum.* Id. 12.

407. Les Prophétes annoncent en même-temps la gloire & l'humiliation du Messie. Ce sont, dit Saint Augustin, comme deux flutes rendant des sons contraires, quoique toutes deux remplies par le même souffle. *Duæ tibiæ quasi diversa sonantes, sed unus spiritus ambas inflat.*

409 *Ex utero ante luciferum genui te.* Ps. 109.

Elevé sur son trône, à son Fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire & la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce Fils est immolé :
*Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé :*
*Le Grand-Prêtre éperdu dans la fange se roule :*
Tout périt, l'Autel tombe, & le Temple s'écroule.
C'est ce même Captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les Conquérans.
Il voit naître & mourir leurs superbes Empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grece, & venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême ;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un Empire vainqueur des hommes & des temps.

---

413 *Quasi Filius hominis veniebat, & usque ad Antiquum dierum pervenit.... & dedit ei potestatem & regnum.* Dan. 7.

419 *Occidetur Christus... & civitatem & sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, & finis ejus vastitas.... & erit in templo abominatio desolationis.* Dan. 9. Les prophéties de Daniel sont si claires, que Porphyre les croyoit supposées. Qu'on compare à Daniel, *dit Abbadie*, Tite-Live, Justin & Polybe, on doutera si ce Prophéte ne mérite pas aussi-bien qu'eux le titre d'Historien.

428 *In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur....* Dan. 2.

Mais ce n'eſt point aſſez qu'annonçant ces miracles,
Des Prophétes nombreux répétent leurs Oracles.
Tout rempli du deſſein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'eſſai ſemble le méditer:
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ſes premiers traits crayonne ſon ouvrage.
Que les plus tendres mains conduiſent au bucher
Ce Fils obéiſſant qui s'y laiſſe attacher,
Paiſible ſacrifice, où le Prêtre tranquille
Va frapper ſans pâlir ſa victime immobile:
Que l'enfant le plus cher, en eſclave vendu,
Et du ſein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangeres,
Soit enfin reconnu par ſes perfides freres;
Pour le ſang d'un agneau, que rempli de reſpect
L'Ange exterminateur s'écarte à ſon aſpect;
Que de tant de maiſons au glaive condamnées,
Celles que teint ce ſang, ſoient ſeules épargnées:
Qu'en attachant ſes yeux ſur un ſigne élevé,
Par un heureux regard le mourant ſoit ſauvé:
Que le jour de triſteſſe où le Grand-Prêtre expire,
A tant de malheureux que ſon trépas retire
Des aſyles preſcrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace & de félicité:
Que par les criminels proſcrits pendant l'orage,
Le Juſte en périſſant les ſauve du naufrage;
Qu'il revive, & ne ſoit victime que trois jours,
Du monſtre qui parut l'engloutir pour toujours:
Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette:

Et sans cesse conduit par un peuple Prophéte,
J'arrive pas à pas au terme desiré,

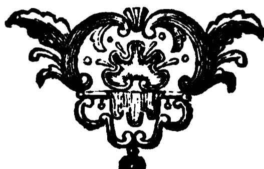
---

458 Saint Augustin dit, en parlant des Patriarches, que non-seulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit aussi. *Illorum non tantùm lingua, sed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis, ita & rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Isaac, Joseph, l'Agneau Pascal, le Serpent d'airain, les Villes de refuge d'où l'on ne pouvoit sortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célébre Evêque de Rochester, qui mourut à Paris il y a quelques années, méditoit un ouvrage sur la Religion Chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui soutiendroit que la ressemblance qui se trouve dans les événemens arrivés à tant de personnes différentes, ne s'y trouve que par le hasard, & n'a aucun rapport à Jesus-Christ seroit aussi peu sensé que celui, qui voyant plusieurs portraits du Roi faits par différens Peintres, soutiendroit qu'aucun de ces Peintres n'a eu dessein de représenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Les figures commencent avec le monde : Adam est le premier Prophéte, & la premiere figure de Jesus-Christ. Comment entendre autrement son sommeil mystérieux, & la formation de son Epouse ? Il est d'abord environné d'animaux, qui ne sont attachés qu'aux choses sensibles, & ne peuvent être sa société. Il tombe dans le sommeil ; & à son réveil il trouve son image dans une Epouse, sortie de la plaie faite à son côté, formée de son cœur, ennoblie par son sang, digne d'être sa société, & il la rendra féconde. Jesus-Christ avant sa mort est parmi des hommes plongés dans leurs sens, & indignes d'être sa société.

Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de ſon regne ſaint établir la puiſſance,
Ce regne dont mes vers vont chanter la naiſſance.

---

A ſon réveil, après ſa réſurrection, il trouve l'Epouſe, à laquelle l'ouverture faite à ſon côté a donné naiſſance; elle eſt formée dans ſon cœur, annoblie par ſon ſang; & il la rendra féconde. Toutes les figures ſe prêtent mutuellement leur lumiere. L'une acheve ce que l'autre a commencé; & toutes réunies enſemble, annoncent l'humiliation & la mort de Jeſus-Chriſt, ſa réſurrection, ſa gloire & ſon Egliſe.

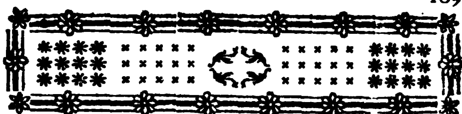


# ADDITION A LA NOTE *sur le vers 231.*

J'ai fait voir dans une Note sur le Déluge, vers 231, de quelle maniere on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impossibilité d'un Déluge universel, par l'impossibilité d'un bâtiment assez vaste pour contenir toutes les especes d'animaux. J'ai avancé que les especes primitives n'étoient pas en si grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organisés, étoit une suite des jeux de la Nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'est par-là que parmi les hommes les uns sont grands, les autres petits ; les uns sont blancs, les autres noirs ; les uns sont bazanés, & les autres sont olivâtres. Cependant comme ces variétés accidentelles se perpétuent par la génération, les incrédules, à qui tout sert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des especes différentes d'hommes, & que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige. Quelques Auteurs, qui avoient plus de piété que de philosophie, ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la postérité de Canaan, comme un signe de malédiction dont Noé frappa l'un de ses fils. Ils s'ensuivroit de-là que tous les Negres seroient de la race de Canaan, ce qui n'est point, & qu'ils seroient honteux de leur couleur. Ils sont si éloignés de la croire un signe de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & se figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures sont sujettes au changement : ce qui prouve qu'elles sont les effets passagers de causes passageres. Nous ne ressemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que sont devenus

ces anciens Gaulois, dont les Historiens font une peinture hideuse ? Cette race a cessé par le mêlange. Les Arabes qui demeurerent long-temps en Espagne, & qui étoient originairement noirâtres, se retirerent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui se répandirent sur la côte occidentale de l'Afrique, y devinrent plus noirs qu'auparavant; ceux qui se répandirent vers Tunis y devinrent aussi blancs que les originaires du pays. Il est vrai que lorsqu'il n'y a point de mêlange, la même couleur se perpétue : mais un seul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une différence d'especes. Tout animal produit par deux animaux d'especes différentes, n'engendre jamais. Aucun monstre ne laisse de postérité. Or un chien produit par une levrette & un basset, produira; il n'est donc pas la production de deux especes différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une négresse. Mais pourquoi certains peuples sont-ils noirs, & dans quel temps une partie de la postérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les Savans & les Philosophes contentent par leurs réponses, contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole, & de reconnoître que les incrédules sont bien méprisables, lorsqu'ils veulent opposer aux lumieres de la Religion ces obscurités de la nature.





# LA RELIGION, POËME.

## CHANT QUATRIEME.

Les Empires détruits, les Trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,

---

1 Quand nous regardons avec M. Bossuet, tous les événemens du monde dans ce point de vue, l'Histoire universelle devient l'Histoire de la Religion. *Tous les Empires*, dit-il, *ont concouru au bien de cette Religion, & à la gloire de Dieu, qui s'en est servi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple.* Ne soyons point étonnés lorsque Cyrus en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un passage si extraordinaire; ne soyons point surpris de l'heureuse témérité d'Alexandre, ni de la fortune de César. Tout céde à ces trois Conquérans, parce que Dieu veut que tout leur céde, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a résolu de faire sur la terre.

Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs,
A ſes deſſeins ſecrets fait ſervir nos fureurs,
Et de nos paſſions réglant la folle yvreſſe,
De ſes projets par elle accomplit la ſageſſe.
Les Conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion :
Nos haines, nos combats ont affermi ſa gloire :
C'eſt le prouver aſſez, que conter ſon hiſtoire.

Je ſais bien que féconde en agrémens divers,
La riche fiction eſt le charme des vers.
Nous vivons du menſonge, & le fruit de nos veilles
N'eſt que l'art d'amuſer par de fauſſes merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit conſacré,
Par ces vains ornemens ſeroit deshonoré.
Je laiſſe à Sannazar ſon audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon ſujet condamne :
L'ame de mon récit eſt la ſimplicité.
Ici tout eſt merveille, & tout eſt vérité.

Le Dieu qui dans ſes mains tient la paix & la guerre,
Tranquille au haut des Cieux, change à ſon gré la terre.
Avant que le lien de la Religion
Soit le lien commun de toute Nation,

---

19 J'ai parlé dans ma Préface de l'abus que Sannazar avoit fait des fictions dans ſon Poëme *de partu Virginis*.

25 Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient ſavoir quel étoit le deſſein de cette Provi-

Il veut que l'Univers ne soit qu'un seul Empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire ;
Mais un Etat si vaste, en proie aux factions,
Est le regne du trouble, & des divisions.
Il veut que sur la terre aux mêmes loix soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les Ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'Univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome

---

dence. M. Bossuet nous le fait remarquer, & Origene avoit avant lui fait la même réflexion sur cet Empire universel de Rome, au temps de Jesus-Christ. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis sous la domination des Romains, fut un des plus puissans moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Evangile.

35 Ce projet d'être seul maître de l'Univers est conçu par César ; & quiconque examine les obstacles qu'il avoit à surmonter, trouvera son projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que César fût alors entraîné, comme dit Cicéron, par quelque esprit de folie, *Amentiâ quâdam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite, si on la compare à celle qu'on peut lui opposer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome, tous ceux qui sont les soutiens de la liberté ; & quels hommes ! des Catons, des Brutus, des Cicérons, des Pompées. Cependant lorsqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier son armée, il leve l'étendard de la guerre civile en passant le Rubicon, ce moment de témérité est celui de son bonheur. Les Provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas, sont saisies de frayeur. L'allarme est dans Rome ; les Chefs de la République s'en retirent :

Ranimant ſes ſoldats par Céſar abbatus,
Du dernier coup frappé, expire avec Brutus.
Dans ſes nombreux vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les peuples de l'Aurore.

---

Pompée, au lieu d'y attendre Céſar, entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat; & du jour qu'il ſort de Rome, juſqu'à la déroute de Pharſale, la conduite de cet homme autrefois ſi ſage, & ſi grand homme de guerre, n'eſt qu'une ſuite d'imprudences, comme on le voit par les lettres de Cicéron. Céſar, devenu le maître, gouvernoit avec douceur; ſon ambition étant ſatisfaite, comme il n'avoit point d'enfans, il eût pû, à la mort, rendre aux Romains la liberté. Ceux qui l'aſſaſſinerent dans l'intention de rétablir la République, la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les décrets du Ciel; & quand le Ciel le veut, les hommes ſont aveugles.

38 La liberté Romaine fut frappée d'un ſi grand coup, que ce peuple ſi fier, qui avoit traité juſques-là les Rois avec tant de mépris & de haine, que les Poëtes appelloient *Populum latè Regem*, devint le peuple de la terre le plus eſclave; & ſous quels maîtres! Auguſte arrive par le ſang & les proſcriptions au pouvoir ſuprême: il le garde pendant quarante ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablé des éloges outrés que les Poëtes prodiguent à un Prince qui les méritoit peu. Il laiſſe en mourant ſon pouvoir au fils de ſa femme, dont il connoiſſoit tous les défauts. Son indigne ſucceſſeur ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écrioit en regardant les Romains: *O homines ad ſervitutem natos!* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion, voit la main qui les opere.

39 Antoine qui fut mis en fuite avec Cléopatre

Elle fuit l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne Amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées
Toutes les Nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Afriquain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du Vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en allarme, & d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhetes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.

---

dans la bataille d'Actium, avoit rassemblé les forces de l'Orient.

*Victor ab auroræ populis & littore rubro*
*Ægyptum, vireſque Orientis, & ultima secum*
*Bactra vehit.* Enéid. VIII. 686.

43 C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile :

*Incedunt victo longo ordine gentes,*
*Quàm variæ linguis, habitu tam vestis & armis.*
*Hic Nomadum genus, & discinctos Mulciber Afros,*
*Hic Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos*
*Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis :*
*Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis.*
*Indomitique Dahæ, & pontem indignatus Araxes,*
Enéid. VIII. 722. & suiv.

Paisible Souverain des mers & de la terre,
Auguste ferme enfin le Temple de la guerre.
Il est fermé ce Temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, & déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances & d'épées.
Aux champs deshonorés par de si longs combats
La main du Laboureur rend leurs premiers appas.
Le Marchand loin du port, autrefois son asyle,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les Poëtes surpris d'un spectacle si beau
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le temps heureux prédit par ses Oracles.

---

55 Cette paix générale de la terre sous Auguste est décrite par Virgile :

*Claudentur belli portæ : Furor impius intùs,*
*Sæva sedens super arma, & centum vinctus ahenis*
*Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.*
Enéid. I. 298.

Elle est encore décrite par Horace :

*Tutus bos etenim rura perambulat :*
*Nutrit rura Ceres, almaque faustitas :*
*Pacatum volitant per mare navitæ . . .*

Et par Velleius Paterculus, *Finita bella civilia, sepulta externa, reversa pax, sopitus ubique armorum furor... Rediit cultus agris, sacris honos, securitas hominibus . . . . &c.*

*Un Siécle*, disent-ils, *recommence son cours*,
*Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.*
*Déja descend du Ciel une Race nouvelle;*
*La Terre va reprendre une face plus belle;*
*Tout y deviendra pur, & ses premiers forfaits,*
*S'il en reste, seront effacés pour jamais.*

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux?
C'est de-là qu'on attend ce Roi victorieux,

---

69 Je ne prétens pas attribuer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile; mais il n'est pas non plus vraisemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Drusus, le Poëte ait pris un ton si élevé. *Le fils de Pollion*, dit Prideaux, *qui mourut neuf jours après sa naissance n'est pas le sujet de la prophétie; mais ce que la voix publique divulguoit alors fut en moins de quarante ans accompli parfaitement dans la naissance de Jesus-Christ.* Virgile dans cette Eglogue, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguste, entre dans l'enthousiasme, & se rappelle les prédictions des Sibylles: *Cumæi carminis* Ces prédictions d'*un maître qui viendroit de l'Orient renouveller toutes choses*, sont rapportées dans Suétone & dans Tacite. Josephe les appliqua à Vespasien. Voici ce que dit Suétone: *Percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio, esse in fatis ut Judæâ profecti rerum potirentur.* Tacite y est conforme: *Pluribus persuasio inerat, antiquis Sacerdotum libris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potiren-*

Qui sortant des climats où le jour prend naissance ;
Doit soumettre la Terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des Prophétes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le siécle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
» Il est venu ce temps, l'espoir de nos ayeux,
» Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
» *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
» La Justice & la Paix s'embrassent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un Royaume jaloux
» N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre :
» Sous un joug étranger nous avons succombé,
» *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.*
» Mais notre opprobre même assure notre gloire :
» Des promesses du Ciel rappellons la mémoire.

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme ( si ce nom lui peut être donné )

---

81 Les Juifs étoient si persuadés que le temps du Messie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Messie. Ainsi en même-temps qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs Prophétes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui, suivant leurs Sybilles, doit arriver sur la terre ; & dans cette attente générale Jesus-Christ paroît.

87 *Conflabunt gladios suos in vomeres, & lanceas suas in falces.* Is. 11. ℣. 14.

97 Les miracles de Jesus-Christ sont avoués par

Qui sortant tout-à-coup d'une retraite obscure,
En Maître, & comme Dieu, commande à la Nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du Soleil qui les frappe éblouis & charmés.
D'un mot il fait tomber la barriere invincible,
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;
Et la Langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La Mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se releve, & sa sœur pâlit en l'embrassant.

---

Celse, & par Julien l'Apostat, qui s'écrie : *Qu'a-t-il fait de considérable sur la terre ? A moins qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les maladies, &c.* Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille ?

100 Non-seulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ses serviteurs. Il envoye ses Apôtres prêcher, en leur disant : *Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts.* C'est un Maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

113 Spinosa, au rapport de Baylè à son article, disoit que s'il eût pû se persuader la résurrection de Lazare, il eût déchiré son systême, & se seroit fait Chrétien. Spinosa croyoit donc qu'il étoit le maître

Il ne repouſſe point les fleuves vers leur ſource :
Il ne dérange pas les aſtres dans leur courſe.
On lui demande en vain des ſignes dans les Cieux.
Vient-il pour contenter les eſprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opere,
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchanter les yeux par ces merveilles;
Il parle : ſes diſcours raviſſent les oreilles.
Par lui ſont annoncés de terribles arrêts :
Par lui ſont révélés de ſublimes ſecrets.

---

de changer ſon cœur ? La réſurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jeſus-Chriſt, & hâta ſa mort. Les Juifs virent & ne crurent point, & Jeſus-Chriſt en dit la raiſon : *Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S. Jean X.

115 J'ai dit au troiſieme Chant, que Dieu avoit, en faveur des Juifs, renverſé l'ordre des élémens. La mer entr'ouverte, le ſoleil arrêté, ſont des miracles qui paroiſſent plus éclatans que ceux de Jeſus-Chriſt. Quand on lui demande des ſignes dans le Ciel, il n'en fait point. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténébres couvriront la terre ; mais pendant ſa vie, *pertranſiit benefaciendo*. Il récompenſe la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui, en feront de plus grands.

125 Soit que Jeſus-Chriſt opere des miracles, ſoit qu'il donne à ſes Apôtres le pouvoir d'en faire, ſoit qu'il leur ordonne d'aller prêcher ſa doctrine dans tout le monde, ſoit qu'il la prêche lui-même, ſoit

Lui seul n'est point ému des secrets qu'il revele :
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;

---

enfin qu'il annonce l'avenir, jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il semble même qu'il ne songe pas à émouvoir les autres pour les persuader. Il prophétise comme il parle, sans changer de ton, ni de style. Les Prophétes annonçoient l'avenir en style poétique : ils employoient les plus grandes figures : saisis par l'Esprit Divin, dominés par une puissance supérieure à eux, & agités par une impulsion étrangere, souvent les instrumens de Musique contribuoient à les soutenir dans cet état violent. Ceux qui pour les imiter se sont vantés chez les Payens d'être Prophétes, entroient en fureur, quand ils annonçoient leurs Oracles. Lorsque la Sibylle peinte par Virgile va prophétiser, elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin, *Tantò magis ille fatigat os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthousiasme des Prophétes ; ils disent qu'une puissance supérieure à eux leur donne la loi ; quel que soit le sujet dont ils vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un Dieu les inspire. Jesus-Christ ne peut être saisi par l'enthousiasme ; nulle impulsion étrangere ne peut l'agiter ; l'Esprit Divin ne s'empare point de lui, il y réside toujours ; il prédit sans s'émouvoir les événemens futurs, & quels événemens ! Les Prophétes annonçoient la chûte d'un Prince, le châtiment d'un peuple, la ruine d'une ville. Jesus-Christ annonce la ruine de l'Univers, la chûte des astres, le partage des hommes, le châtiment éternel de ceux qui seront à la gauche, la récompense éternelle de ceux qui seront à la droite. *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà ce qu'il prédit sans changer ni de ton ni de style. Ce n'est pas non plus un Prophéte qui annonce l'ave-

Il étonne le monde, & n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est envain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un Disciple qui vient se jetter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grace un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensévelir son pere.
*Dès ce moment sui-moi*, lui répond-il alors,
*Et laisse aux morts le soin d'ensévelir leurs morts.*
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel Législateur quel sera le destin ?
Jadis de la Vertu Platon prévit la fin.

---

nir par inspiration : c'est le Maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'il doit faire : c'est Dieu qui parle en Dieu.

135 La preuve est dans le sixieme Chapitre de Saint Jean. Quand il assure qu'il faut manger sa chair & boire son sang, plusieurs de ses Disciples le quittent en murmurant, & en disant : *Durus est hic sermo.* Il se retire alors vers ses Apôtres ; *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous aussi me quitter ?* Que le Déiste explique cette indifférence d'un fondateur de Religion, pour s'attirer des sectateurs.

Que

Que son Héros, dit-il, attende avec courage,
Tout ce que des méchans lui prépare la rage.
S'il se montre à la Terre, à la Terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la Croix attaché :*
Paix secrette du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'Oracle est accompli. Le Juste est immolé.
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'Univers est rempli de leur voix.
« Repentez-vous, pleurez, & montez à sa croix.

---

150 Fameux passage de Platon appliqué à Jesus-Christ par Grotius & M. de Meaux. Cicéron & Séneque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots, *Extendenda per patibulum manus*, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec dans Platon désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu : *ἀνασχινδυλευθήσεται.*

155 Les grands événemens arrivés dans la Judée, furent bientôt connus à Rome. Auguste, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au-dessous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le sien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que son fils. Tibere, au rapport de Tertullien, proposa au Sénat de recevoir Jesus-Christ au nombre des Dieux. Calcidius, Philosophe Platonicien, parle d'une étoile, *qui annonça*, dit-il, *non des malheurs, mais la naissance d'un Dieu.* Phlegon, cité par Eusebe, Origene & S. Jérôme, parle d'une éclipse, la plus grande qu'on eût jamais vue, & qui couvrit la terre de ténébres. *Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis*, disoit Tertullien aux Romains.

» Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
» Vous avez fait mourir le Maître de la Vie.
» Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,
» Est l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
» Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere,
» Couché dans un tombeau dormoit dans la poussiere;
» Mais la mort est vaincue, & l'Enfer dépouillé.
» La Nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
» Il vit, nos yeux l'ont vû. Croyez. Parole étrange!
Ils commandent de croire: on les croit, & tout change.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse,

---

167 Non-contens d'attester cette vérité, ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jesus-Christ pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vû ressuscité. Cette belle réflexion est de Saint Jean Chrysostôme.

171 Ces foiblesses confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foster contre Tindal, dont le livre a été réfuté par plusieurs Savans & par M. l'Evêque de Londres, qui au commencement de ses Lettres Pastorales, se plaint de ce que son *Diocèse est le théâtre des attentats contre la Religion, d'où ils se répandent par-tout.*

172 Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs: qu'au Jardin des Oliviers ils ne pûrent veiller une heure avec leur Maître accablé de tristesse, & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en

J'apprens auſſi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, & ſa timidité.
A l'aſpect de la mort il s'attriſte, il friſſonne :
Languiſſant, proſterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit préſenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Eſt-il donc d'un Héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa juſqu'au moindre murmure.

---

péril ? Pourquoi nous apprendre que Saint Pierre le renia trois fois ?

175 M. Paſcal eſt peut-être le premier qui ait relevé cette admirable ſimplicité des Evangéliſtes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jeſus-Chriſt, de ſes bourreaux, ni de ſes Juges. Ils rapportent les faits, ſans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître, quand il reçoit un ſoufflet, ni ſa conſtance dans le ſupplice dont ils ne diſent que ce mot, *& ils le crucifierent*. Le triomphe de ſon Aſcenſion ſemble devoir finir cette Hiſtoire d'une maniere éclatante. Deux Evangéliſtes n'en parlent pas : les deux autres diſent ſeulement, *& il fut enlevé dans les Cieux*. Ce caractere de ſimplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur eſt commun avec aucun Ecrivain, & leur eſt commun à tous quatre, quoiqu'ils ayent écrit en différens lieux & en différens temps.

180 L'intrépidité de Socrate devant ſes Juges eſt ſoutenue par ſa fierté. Il oſe leur dire que rien ne l'empêchera d'inſtruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de ſa miſſion & de ce génie, qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut ſon apologie par ſe déclarer digne ...re nourri aux dépens de la République ; & par ſa dicſſe il révolte les Juges qui le condamnent à

L'Imposture, féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.

Leurs Ecrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice.
Trop simples en effet, & séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur Maître est disparu,
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'Histoire, qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!

---

mort. Jesus-Christ qui garde le silence devant ses Juges & jusqu'à la mort, n'est pas venu donner l'exemple de la constance humaine, mais de la profonde obéissance. Nous lisons dans Platon les magnifiques discours de Socrate devant ses Juges & devant ses amis le jour de sa mort: Jesus-Christ dans les mêmes circonstances, *Tanquam agnus coram tondente se obmutuit:* & ce silence est bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

191 Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jesus-Christ, dont les miracles sont attestés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le silence quand les Evangiles parurent? Une histoire qui deshonore une nation, & n'est point contredite par elle; une histoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la scellent de leur sang, est une histoire véritable. Si aux quatre Evangélistes on ajoûte les quatre Apôtres dont nous avons les Epîtres, on trouve huit Ecrivains, historiens contemporains & témoins oculaires. Nulle histoire n'est attestée comme celle de Jesus-Christ.

Combien de ces témoins, déja tout pleins de foi,
Juifs circoncis du cœur, ont reconnu pour Roi
De la Jérusalem éternelle, invisible
Celui qui dans la leur, traité de Roi risible,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau!
Vrais enfans d'Abraham, hâtez donc votre fuite,
Titus accourt. Sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô Peuple ami des Cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succéde tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appésantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa Loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangere, & la guerre intestine,

---

206 Leur célébre ambassade à Caligula en est la preuve. Ils oserent résister à un Prince si terrible, qui vouloit faire mettre sa statue dans le sanctuaire de leur Temple. Ce peuple autrefois si enclin à l'idolâtrie étoit alors très-zélé pour sa loi, comme il l'est encore aujourd'hui.

207 Le passage de Tacite est remarquable : *Visæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & subito igne nubium collucere templum : expansæ repentè delubri fores, & audita major humanâ vox, excedere Deos : simul ingens motus excedentium.* Il se trouva treize cent mille personnes dans Jérusalem quand Titus l'assiégea, & jamais siége ne fut plus affreux pour les assiégés. L'Histoire n'en montre point d'exemple, & nous avons le détail de cette terrible punition, écrit par un

Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je ? L'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succéde le premier.

De ces nouveaux enfans que la mere est féconde !
Ils ne font que de naître, & remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déja de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :

---

avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ses Prophétes & son Fils : ce peuple, d'où sont sortis les Apôtres, dispersé jusqu'aujourd'hui, se présente à nous en tous lieux pour nous rappeller ces paroles de Saint Paul : *Noli altum sapere, sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. XI.

231 Ce n'est point ici un de ces dénombremens que grossit une imagination poétique. On le trouvera bien plus considérable dans le traité de Grotius *de vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis*.

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

*Incedunt victæ longo ordine gentes,*
*Quàm variæ linguis, habitu tam vestis, &c.*

Tertullien, au second siécle, soutenoit que l'Empire de Jesus-Christ étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre & celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origène & Arnobe disent que le

Et réunis entr'eux pour la premiere fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des loix.
A l'Auteur du Soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Lybiens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille, & sort de sa mollesse.

---

Christianisme est répandu par-tout où le Soleil porte sa lumiere.

242 M. l'Abbé Desfontaines remarque sur ce vers, que les Polonois qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixieme siécle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait réçu l'Evangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-temps après Jesus-Christ, il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siécle; & je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ses paroles: *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Insularum nobis ignotarum, in quibus Christo nomen regnat.*

244 Les Epîtres de Saint Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephésiens & aux Galates, prouvent les nombreuses sociétés des Chrétiens qui étoient déja dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut aussi étonnant par sa rapidité, que par son étendue. *Je ne veux point*, dit M. de Voltaire dans son Histoire universelle, *percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.* Il est vrai que nous ne savons presque rien de certain des Apôtres depuis qu'ils se furent dis-

Athène ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'est plus enfin l'autel d'un Maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druides,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux ;
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente Cité, la gloire de ces bords,

---

persés, mais si nous ignorons le détail des actions des Conquérans de Jesus-Christ, nous n'ignorons pas leurs conquêtes, quand nous voyons en si peu de temps des Eglises établies par-tout. Le berceau de l'Eglise a long-temps nagé dans le sang. C'est pour cela que les premiers Chrétiens écrivoient peu, d'autant plus qu'ils étoient persuadés que la fin du monde suivroit de près celle de Jérusalem.

245 *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, dit Saint Paul dans l'Aréopage, à l'occasion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athène, sur lequel étoit cette inscription, *ignoto Deo*. Pausanias, Philostrate, Lucien ont parlé de cet autel.

252 Les Druides, qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines. *Hominum fibris consulere Deos fas habebant*. Tac. ann. 14.

257 Saint Pothin & Saint Irenée, successeurs des

Où la Saône enchantée à pas lents se promene,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la Foi naissante.
Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage & de l'Ibere;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que séparant du reste des humains,
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur Aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la Foi victorieuse.
Au grand Nom qui du Monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La Croix a tout conquis, & l'Eglise s'écrie :

---

disciples des Apôtres, fonderent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, & les deux rivieres teintes de sang.

271 Ils ne pénétrerent pas fort avant dans la Germanie; ils connurent peu les peuples du Nord. A peine savoient-ils du temps d'Agricola que l'Angleterre étoit une Isle.

273 Ce n'étoit pas Jesus-Christ lui-même qui devoit convertir les Gentils; il n'étoit venu que pour les brebis d'Israel. Mais son nom publié par ses Apôtres, a converti les nations, comme Isaïe l'avoit prédit, ch. LXVI. *Mittam ex eis ad gentes*, &c.

275 La Loi, les Prophétes, tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jesus-Christ, qu'ils attendoient. Ils

*Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie !*

Sur les rives du Tibre éclate ſa ſplendeur ;
Là, de ſon regne ſaint s'éleve la grandeur ;
Et dans Rome eſt fondé ſon Trône inébranlable,
A tout ambitieux Trône peu deſirable.
Sur ſes degrés ſanglans je ne vois que des morts :
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces temps où la Foi conduiſoit aux ſupplices,
D'un troupeau condamné glorieuſes prémices,
Les Paſteurs eſpéroient des ſupplices plus grands.
Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel ſpectacle en effet à mes yeux ſe préſente !
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente !
De bitumes couverts, ils ſervent de flambeaux :
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux :
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échaffauts dreſſés !
Combien de bourreaux las, de glaives émouſſés !

---

l'ont vu, entendu & rejetté. Rien n'avoit diſpoſé les Gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moyſe, ni des Prophétes, qui n'attendoient pas Jeſus-Chriſt, qui ne l'ont ni vu ni entendu, & cependant ont embraſſé ſa Religion, prêchée par ſes Apôtres. Ce qui avoit été prédit, a été accompli.

276 *Quis genuit mihi iſtos... & iſti ubi erant ?* Iſ. XLIX.

289 Ce ſupplice, qu'on faiſoit ſouffrir aux Chrétiens, eſt rapporté par Tacite : *Pereuntibus addita*

Injuste contre eux seuls, le plus juste des Princes,
Par ce sang odieux contente ses Provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices:
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices:
Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux dons:
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie?
D'éterniser son nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bucher Peregrin las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.

---

*ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur.*

299 M. de Voltaire a opposé l'exemple des Fanatiques à cette pensée de M. Pascal, *je crois des témoins qui se font égorger.* La comparaison ne peut être juste. Des Fanatiques soutiennent non un fait, mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des témoins déposent d'un fait qu'ils ont vû. Or on ne soutient pas un fait par entêtement ou par imagination: ainsi la pensée de M. Pascal est exactement vraie.

306 Peregrin, Philosophe Cynique, qui après avoir été quelque temps Chrétien, se brûla par vanité aux jeux Olympiques. De même que Calanus, Philosophe Brachmane, s'étoit brûlé du temps d'Alexandre. Ces Philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

Mais cet immense amas de femmes & d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'Histoire ?

Plaignez, me dira-t-on, leur triste aveuglement.
L'erreur a ses martyrs : le Bonze follement
Ose offrir à son Dieu, stérile sacrifice,
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
Victime d'un usage antique & rigoureux,
La veuve, sans frémir, s'élance dans les feux,

---

309 D. Ruinard a savamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum*, & M. de Voltaire paroît penser comme lui dans son Histoire universelle, lorsqu'il avance que les Césars n'ont point été persécuteurs. *L'Eglise de Rome*, dit-il, *resta tranquille au milieu d'un Sénat & d'un Peuple qui avoit sept-cent Temples.* Il est vrai que les Romains recevoient tous les Dieux des Nations, mais non pas Jesus-Christ dont le culte exclut celui de tous les autres Dieux. Néron qui le premier leva le glaive de l'empire contre les Chrétiens, les accusa de l'incendie de Rome, dont lui-même étoit l'auteur. Depuis ce temps, les Chrétiens, que les Payens confondoient avec ces infames Gnostiques, devinrent comme le dit Tacite, *odium generis humani.* Un Empereur associé à Diocletien, lás de tant de morts, rendit un Edit de paix, pour ordonner qu'on se contentera désormais de mutiler les Chrétiens, de leur arracher les yeux, de leur couper les mains, les pieds, le nez, les oreilles, les jarrets. Qu'on juge par cette paix, quelle fut la guerre.

317 Bernier, très-fidele voyageur, assure avoir

Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.
Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! Loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le Ciel les favorise,
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet Esprit & de haine & d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie.
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit, il s'enfuit consterné ;
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire, & sans peine & sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,

---

été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies.

324 Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels, & de leur pouvoir sur les démons. Ils ne sont point dans l'erreur, puisqu'ils chassent le Prince du mensonge. A l'égard des dons surnaturels, comme de parler diverses langues, de les interpréter, de prophétiser, &c. ils étoient si communs & si publics, que Saint Paul, 2. Corinth. XII. en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise si ces faits n'avoient pas été certains ? Un homme peut se vanter à faux d'avoir le don des miracles ; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don, s'ils ne l'ont pas.

329 A la vue même des Payens, comme leur dit Tertullien, *De corporibus nostro imperio excedunt inviti, & dolentes, & vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa Raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Grece la premiere
A sû du moins ouvrir la route à la lumiere.
On la cherche : Platon par ses fameux écrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des Ecoles célébres,
De l'enfance du Monde écartent les ténébres.
Le grâve Philosophe est par-tout révéré :
Souvent même à la Cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, & sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse & Porphyre,
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus sérieux,

---

335 Le goût de la Philosophie s'étoit répandu partout : le Platonisme étoit le systême dominant. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils ayent persuadé des hommes simples & grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion Chrétienne, en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siécles des Cypriens, des Tertulliens, des Origenes, des Arnobes & des Lactances : dans les deux siécles suivans, des Athanases, des Basiles, des Grégoires de Nazianze, des Chrysostômes, des Eusebes, des Jérômes, des Ambroises, des Cyrilles, enfin un Augustin, l'un de ces rares & vastes génies qui font l'admiration de tous les siécles.

Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et ſur ſes fondemens renverſer notre Hiſtoire.
Qui ne ſait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le Ciel prendre ſon origine.
Ainſi que dans leurs mœurs, tout eſt pur dans leurs loix.
C'eſt par eux qu'on apprend à reſpecter les Rois;
Et que même aux Nérons on doit l'obéiſſance.
« *De Dieu*, nous diſent-ils, *deſcend toute puiſſance*,
» Le Prince eſt ſon image, & maître des humains,
» Tient du Maître des Cieux le glaive dans ſes mains.
» Sujets, obéiſſez; le murmure eſt un crime.
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts.
Les Chrétiens ſont toujours fideles aux Céſars.

Ont-ils donc par foibleſſe une ame ſi ſoumiſe?
Leur pouvoir éclatant redouble ma ſurpriſe.
La Nature obéit, & tremble devant eux.
Quel ſpectacle étonnant de miracles nombreux!

---

349 Il eſt aiſé de railler ce qui, ſelon Saint Paul, eſt folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux eſprits, qui croient porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbelle, ſine ictu*, faſſent réfléxion qu'il eſt glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus ſolidement. Celſe, Porphyre & Julien l'Apoſtat, malgré leur haine contre elle, malgré leur eſprit & leur ſavoir, n'ont pû l'attaquer avec de meilleures armes.

Les Temples sont déserts, & le Prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vuide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes loix.
Enfin, comme Apollon, tous les Dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des Martyrs fertiles en miracles,
Les Peuples & les Rois cherchent de vrais Oracles.

---

la sédition qu'exciterent contre eux les Orfevres, qui gagnoient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephese.

394 Il est certain que tous les Oracles cesserent quelque-temps après Jesus-Christ, & Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que Jesus-Christ les a fait taire en naissant, puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup? Pour accorder les deux sentimens, je crois qu'on peut dire que Jesus-Christ en effet fit taire les Démons, mais que les Prêtres suppléerent à ce silence par leurs fourberies, & que se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert, les Oracles cesserent entierement.

396 Après quelque temps de cette paix, la Religion essuya une persécution plus dangereuse que celles des Empereurs Payens. Julien qui se vantoit de la connoître, & qui disoit: *J'ai vû, j'ai examiné, j'ai condamné:* prit contre elle, à dessein, une voie contraire à la violence. Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme, afin de la rendre méprisable en y fomentant les disputes. Il ôta aux Chrétiens les biens de l'Eglise, disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider & d'exercer les charges, disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures, & de fuir les honneurs. Il leur défendit d'en-

On implore un Mortel qu'on avoit maſſacré,
Et l'on briſe le Dieu qu'on avoit adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppoſe,
Et de ſon Jupiter veut défendre la cauſe.
Mais contre elle il eſt temps de venger les Chrétiens :
Du ſang de tes enfans, grand Dieu, tu te ſouviens :
Tant de cris qu'éleva ſa fureur idolâtre,
Ont aſſez retenti dans ſon amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ſes arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs ſont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chûte éternelle,
Ainſi que Babylone & ta ville infidéle.

Oui, c'eſt ce même Dieu qui fait à ſes deſſeins
Ramener tous les pas des aveugles humains.

---

ſeigner les Belles-Lettres, diſant que des Chrétiens ne doivent pas lire les Auteurs profanes. Enfin il écrivit contre eux ce livre, tant eſtimé par Libanius, dans lequel en ſoutenant qu'on n'eût jamais ſongé à croire Jeſus-Chriſt un Dieu, *ſi le bon homme Jean* ne s'étoit aviſé de le dire, il avoue les miracles de Jeſus-Chriſt. La Religion a triomphé de cette perſécution; & ce que Saint Jean a écrit, a été cru.

399 Ce n'eſt point l'autorité des Empereurs qui a fait tomber le Paganiſme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome ſoutint long-temps ſes Dieux : mais la chûte de Rome entraîna celle du Paganiſme.

408 La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus ſur la terre aucun reſte de Babylone, & l'on ignore où a été ſa place. On trouve les reſtes de Jéruſalem, mais nulle trace de ſon Temple. Rome tant de fois ravagée ſubſiſte avec gloire.

Sous d'orgueilleux Vainqueurs quand les villes ſuccombent,
Quand l'affreux contre-coup des Empires qui tombent
Dans le Monde ébranlé jette au loin la terreur ;
Que ſont tous ces Héros qu'admire notre erreur ?
Les miniſtres d'un Dieu qui punit des coupables,
Inſtrumens de colere, & verges mépriſables.
Que prétend Attila ? Que demande Alaric ?
Où s'emporte Odoacre ? Où vole Genſeric ?
Ils ſont, ſans le ſavoir, armés pour la querelle
D'un Maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur :
Rome antique eſt livrée au Barbare en fureur :
De ſa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'auguſtes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Céſars,
Souverains ſans armée, & conquérans ſans guerre,
A leur triple Couronne ont aſſervi la Terre.

---

417 Alaric Roi des Gots ſaccagea Rome en 410. Attila Roi des Huns, ſurnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 pluſieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome ; mais les prieres du Pape Saint Léon l'arrêterent. Genſeric Roi des Vandales la prit en 455, & la livra au pillage. Odoacre Roi des Hérules acheva en 476 de détruire l'Empire Romain en Italie,

428 Ce n'eſt pas cette triple couronne qu'ils ont voulu prendre, lorſque l'Amérique n'étoit pas encore connue, que les Empereurs & les Rois ont reſpecté, mais le ſiége ſur lequel ils ſont aſſis, & qu'ils euſſent

Le fer n'eſt pas l'appui de leurs vaſtes Etats.
Leur Trône n'eſt jamais entouré de ſoldats.
Terrible par ſes clés, & ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un Palais paiſible,
Par l'anneau d'un pêcheur autoriſant ſes loix,
Au rang de ſes enfans un Prêtre met nos Rois.
Ils en ont le reſpect, & l'humble caractere.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere !

D'une Religion ſi prompte en ſes progrès
Si j'oſois juſqu'à nous compter tous les ſuccès,
Peindre les Souverains humiliant leur tête,
Et la ſuivre par-tout de conquête en conquête :
Quel champ je m'ouvrirois ! quel récit glorieux !
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux ?
L'arbre couvre la terre, & ſes branches s'étendent
Par-tout où du Soleil les rayons ſe répandent.
De l'Aurore au Couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de ſa Croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le ſuivre

---

reſpecté bien davantage, s'ils y euſſent toujours trouvé des Saints.

433 Il n'eſt pas étonnant que ce morceau ait déplu au Traducteur Allemand de ce Poëme, puiſqu'il eſt Proteſtant ; mais il s'eſt fort trompé lorſque par l'*anneau d'un pêcheur* il a entendu *peccatoris* au lieu de *piſcatoris*.

Des rives du Jourdain, au sommet du Thabor ?
Non, maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moyse avec Elie.
Tout Prophéte l'annonce, & la Loi le publie.
Ses Apôtres enfin sont sortis du sommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produits leur reveil !
C'est en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage.
Ils sont tous égorgés ; voilà leur témoignage.
Je le vois : c'est lui-même, & je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre,
Me répéte la voix que le Ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ses rayons.
Oui, *c'est ce fils si cher :* écoutons, & croyons.

---

449 Je parle suivant l'opinion commune. Les Evangélistes ne nomment pas la montagne.

453 *Petrus verò & qui cum illo erant, gravati erant somno, & evigilantes viderunt majestatem ejus.* Luc. IX. Jusqu'à la mort de Jesus-Christ, son Eglise représentée par les Apôtres, est comme endormie. Les Apôtres, après la résurrection de Jesus-Christ, connurent toute la majesté de leur Maître ; & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de martyrs, dont la voix est conforme à celle qu'on entendit sur le Thabor, *ipsum audite.* Mais pourquoi les Apôtres, après avoir vû la Transfiguration, & tant de miracles, ont-ils eu si long-temps une foi languissante ? Dieu l'a permis pour assurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le soyons pas.

Le grand événement décrit dans ce Chant est la Terre devenue Chrétienne, événement incompré-

« Le

» Le joug qu'il nous impose, est, dit-on, trop pénible ;
» Ses dogmes sont obscurs ; sa morale est terrible :
» Nos esprits & nos cœurs sont en captivité.
D'une nouvelle ardeur justement transporté,

---

hensible quand on y fait attention. Parce que nous regardons aujourd'hui la Religion Payenne comme un amas d'extravagances, nous nous imaginons qu'elle étoit facile à détruire. Il n'est pas facile d'arracher un Peuple à ses Idoles, que soutiennent des Prêtres, qu'anime l'intérêt. Ceux des Payens qui dans le cœur se mocquoient des erreurs du Peuple, étoient Philosophes, & faisoient de la Raison leur Divinité. Il n'étoit pas facile de les arracher à cette Idole. Et comment un Empereur Romain, qui comme Souverain Pontife, réunissoit en lui le Sacerdoce & l'Empire, a-t-il pu reconnoître dans ceux des Chrétiens qui se disoient Evêques, une autorité supérieure à la sienne ? Pourquoi Constantin n'a-t-il pas songé à donner à la ville qu'il aimoit tant, la primauté du Siége dans l'Eglise, sous prétexte que Rome étoit encore toute payenne ? Mais un miracle bien plus étonnant, est la conversion de ces milliers de Juifs, qui formerent tout-à-coup l'Eglise de Jérusalem. Ce n'étoient pas des Idoles qu'ils quittoient, mais une Loi que le vrai Dieu leur avoit donnée, des sacrifices qu'il avoit demandés, un Temple où il avoit voulu être adoré. Il falloit que de très-charnels qu'ils étoient ils devinssent tout-à-coup tout spirituels ; qu'ils reconnussent que toutes leurs cérémonies n'avoient été que des ombres ; qu'ils regardassent comme leur Dieu un homme qu'ils avoient crucifié avec des scélérats ; & comme leurs freres ces Gentils qu'ils avoient toujours méprisés. Cependant Saint Pierre par un premier discours convertit trois mille Juifs, & par un

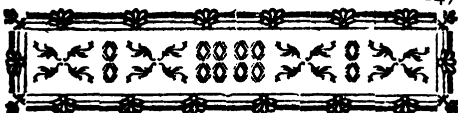
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.
Il n'est pas temps encor que ma course finisse :
Poursuivons le Déiste en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand, & plus digne des Vers ?

---

autre cinq mille, tandis que Saint Paul, qui dans l'Aréopage parle avec tant d'éloquence à la Raison humaine, ne changea que deux ou trois Auditeurs. Il ne parloit pas cependant des humiliations de Jesus-Christ dans l'Aréopage, mais d'un Dieu créateur du Ciel & de la Terre, & d'un premier homme dont tous les autres sont sortis, d'un Dieu qui les jugera tous, le jour qu'il ressuscitera les morts. Ces Grecs si savans & si spirituels ne peuvent comprendre ces vérités, tandis qu'en écoutant Saint Pierre, tant de Juifs, comme je l'ai dit, changés tout-à-coup,

*Reconnoissent pour Roi*
*De la Jerusalem, éternelle, invisible,*
*Celui qui dans la leur, traité de Roi risible,*
*D'épines couronné par la main d'un bourreau,*
*Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau.*





# LA RELIGION, POËME.

## CHANT CINQUIEME.

LE Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumiere,
Avant que les mortels sortis de la poussiere,
Aux rayons du Soleil eussent ouvert les yeux;
Avant la Terre, avant la naissance des Cieux,
Eternelle Puissance, & Sagesse suprême,
Le Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'Homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, & je crois.
Foible & fiere Raison, dépouille ton audace,
Le vent souffle: qui peut en découvrir la trace?

1 *Dieu ne produit nécessairement que son égal: il n'a créé tout le reste que par sa bonté. S'il n'avoit rien créé, l'être manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien ne lui manqueroit, parce qu'il est* celui qui est. *Monsieur Bossuet.*

10 *Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis; sed nescis unde veniat, aut quò vadat.* Joan. III.

Etonnés de ſon bruit, nous ſentons ſon pouvoir :
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici-bas que mon ame reſſente,
La Foi, fille du Ciel, devant moi ſe préſente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé ;
Et m'éclairant du feu dont ſon cœur eſt brûlé,
» Vien, dit-elle, ſui-moi. L'éclat que je fais luire,
» Quand tu baiſſes les yeux, ſuffit pour te conduire.
» Eſt-ce le temps de voir, que le temps de la nuit ?
» En attendant le jour, docile à qui t'inſtruit,
» Tu dois à chaque pas, plus adorer qu'entendre,
» Plus croire que ſavoir, & plus aimer qu'apprendre.

Faut-il, dit le Déiſte, enchaîner la Raiſon ?
N'eſt-elle pas du Ciel le plus précieux don ?
Et pouvons-nous penſer qu'en nous l'Être ſuprême
Veuille étouffer un feu, qu'il alluma lui-même ?

Il l'alluma ſans doute, & cet heureux préſent
Par ſon premier éclat guidoit l'homme innocent.

---

23 Ceux qui oppoſent aux Myſtères la répugnance de la Raiſon, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de ſa démonſtration, & non du conſentement de notre Raiſon. Or toute vérité révélée, eſt démontrée ; ſa révélation eſt ſa démonſtration : & toute vérité qui a une démonſtration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'eſt le principe que Locke établit dans ſa troiſieme Réplique à Stillinfleet. *La fidélité de Dieu eſt une démonſtration à tout ce qu'il révéle, & le manquement d'une autre démonſtration,* ( ſavoir celle que la Raiſon y pourroit ajouter ) *ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée,*

Aujourd'hui preſque éteinte, une flamme ſi belle
Ne prête qu'un jour ſombre à l'ame criminelle :
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'oſent trouver obſcur,
Quand par bonté pour eux un Dieu ſe manifeſte !
Il leur en dit aſſez : qu'ils ignorent le reſte.
Juſques au temps preſcrit le grand Livre eſt ſcellé.

Pour nous confondre, hélas ! que n'a-t-il pas voilé :
Pourrons-nous pénétrer ſes myſtères ſublimes,
Quand ſes moindres ſecrets ſont pour nous des abîmes ?
La Nature à nos yeux ſans ceſſe vient s'offrir :
Le Livre à tout moment ſemble prêt à s'ouvrir.

---

30 Nous ne pouvons avoir que trois guides, les Sens, la Raiſon, la Révélation. Les ſens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles, & encore avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la Raiſon, qui ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le ſeul fondement d'une Religion, comme les Déiſtes le prétendent. La diverſité des ſyſtêmes de Métaphyſique, prouve l'incertitude de la Raiſon. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui ſont, comme dit Virgile, *clauſæ tenebris, & carcere cæco.*

35 *Clauſi ſunt, ſignatique ſermones uſque ad præfinitum tempus.* Dan. XII.

40 Salomon qui avoit reçu des connoiſſances ſi admirables, & qui avoit tant écrit ſur les animaux & ſur les plantes, fait cet aveu : *Intellexi quòd omnium operum Dei, nullam poſſit homo invenire rationem eorum quæ fiunt ſub ſole, & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat.* Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Salomon diſoit alors.

Que de ſiécles perdus ſans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire ?
Et lorſque nos beſoins, le temps & le hazard
Nous contraignent enfin d'y jetter un regard,
Inſtruits de quelques faits, en ſavons-nous les cauſes ?
Attentif au ſpectacle, en vain tu te propoſes,
Philoſophe orgueilleux, d'en ſuivre le deſſein.
En vain tu veux chercher la Nature en ſon ſein :
Là, tu trouves écrit : *Arrête, téméraire,*
*Nul de vous n'entrera juſqu'en mon Sanctuaire.*
Oui, même en ces objets ſi préſens à nos yeux
Tout devient inviſible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuſe,
Borne auſſi des humains la vue ambitieuſe.

---

Combien de ſecrets ſont encore cachés dans la majeſté de la nature ! ſuivant l'expreſſion de Pline : *Omnia in majeſtate Naturæ abdita.* Devons-nous donc être étonnés ſi les ſecrets divins ſont cachés pour nous dans la majeſté de la Religion ?

45 Les faits mêmes ne ſont pas toujours certains, lorſque pour être découverts, ils demandent du temps, de la patience, & de la ſagacité. Les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux.

50 Les ſubſtances mêlangées auxquelles nous donnons le nom de *monſtrueuſes*, ne produiſent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, & dont la Phyſique n'explique point la cauſe. Pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de poſtérité ? Dieu ne le veut pas. Les ſubſtances mêlangées n'exiſtoient pas, quand Dieu bénit toutes ſes créatures, & leur ordonna de multiplier.

Pour sonder la Nature ils font de vains efforts:
Il en verront les jeux, & jamais les ressorts.
Par-tout elle nous crie : *Adorez votre Maître :*
*Contemplez, admirez, jouissez sans connaître.*
D'une attentive étude embrassant le parti,
Du sein de l'ignorance un mortel est parti.
A-t-il tout parcouru ? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor son savoir le ramene.
Tu rougis, fier mortel: prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :
Faisons de ton esprit l'humiliante histoire.

L'intérêt nous donna nos premieres leçons :
L'amour de nos troupeaux, le soin de nos moissons
Nous firent d'un temps cher devenir œconomes,
Et la nécessité nous rendit Astronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux & nos jours,
Que sur ces corps brillans, si réglés dans leur cours ?
Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage,
Les observa long-temps sous un ciel sans nuage.
Pour mieux les contempler sous différens cantons
Il les partage entr'eux, & leur cherche des noms.

---

56 Nous nous vantons dans notre siécle d'avoir découvert l'Electricité, quand pourrons-nous l'expliquer?

67 L'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. *Comme leur Ciel étoit pur & sans nuage*, dit M. Bossuet, *ils furent les premiers à observer les astres; & pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par les déborde-*

Caffini, Galilée, excufez vos ancêtres :
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le Ciel que chiens, beliers, taureaux ;
Vous y faurez un jour porter des noms plus beaux.
Saturne & Jupiter vanteront leur cortege.
Mais de l'antiquité, quel eft le privilege !
Les noms qu'auront forgés ces groffiers Laboureurs,
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît fous la Balance !
De fon cruel voifin déteftons la puiffance.
Horace frémira, s'il fait que le hafard
En naiffant l'a frappé de ce trifte regard.
Sur la voûte des Cieux notre hiftoire eft écrite.
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite :

---

*mens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage.*

81 Les Satellites de Jupiter furent appellés les *Médicis* par Galilée, qui vivoit fous les Médicis ; & M. Caffini appella *Bourbons*, les Satellites de Saturne qu'il découvrit fous Louis XIV.

85 Un Hiftorien a prétendu que cette raifon avoit fait donner le furnom de *Jufte* à Louis XIII. Nous avons vû M. le Comte de Boulainvilliers ne pas regarder l'Aftrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de fcience & d'efprit.

87 *Seu Libra, feu me Scorpius afpicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence fi grande entre deux conftellations fi voifines ? la différence des noms. Les Laboureurs de l'Egypte ignoroient la conféquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres, qu'ils donnerent fans raifon.

90 Cardan fameux Médecin & Aftrologue, fut un

Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé,
Rappelle par ses cris le Soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la Nature
Par son étincelante & longue chevelure ?

---

de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de Jesus-Christ. Il avoit prédit une vie longue & brillante à son fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans eut la tête coupée à Milan pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Méteorologie. On prétend que Cardan qui avoit prédit le temps de sa mort, se laissa mourir de faim, quand le temps prédit arriva.

92 Astrologue qui eut accès auprès de ces deux Ministres, & une pension du second.

95 Cette folie de vouloir délivrer le Soleil par de grands cris & des bruits de chaudron, se pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le Soleil fut attristé de la mort de César, *caput obscurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet astre nous avertit des grands évènemens : *Ille etiam cæcos instare tumultus sæpe monet.* Comme nos Astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le Soleil a beaucoup perdu de son crédit : mais quel crédit ne conserve pas encore la Lune !

97 Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de Cométes qu'à la mort de César, *nec diri toties arsere Cometæ.* N'étoit-il pas un homme assez important, pour en mériter ? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se mocquoit d'une pareille crainte, un Prince répon-

Qu'un ſi grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te cauſer de terreur :
D'un important courroux ces députés ſiniſtres,
Si ce n'eſt pour des Rois, partent pour des Miniſtres.
Le Ciel a du loiſir, ou nous fait trop d'honneur :
Le ſeul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes Aſtres, ô Ciel, n'éteins pas la lumiere :
Verrons-nous ſans pâlir tomber notre ſaliere ?

---

dit fort ſérieuſement aux railleurs : *Il eſt aiſé pour vous de rire des Cométes, vous n'êtes pas Princes.* Les Cométes n'ont encore été fatales qu'aux Philoſophes, par les folies qu'elles leur ont fait débiter. Whiſton prétend que ce fut une Cométe, qui approchant la terre de trop près, cauſa le Déluge univerſel, & que l'embraſement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque abſurdes qu'elles ſoient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la révélation.

104 Funeſte préſage pour Didon, comme le croit Virgile.

*Solaque culminibus ferali carmine bubo*
*Sæpe queri, & longas in fletum ducere voces.*

106 Cette ſuperſtition qui paſſa des Grecs aux Romains, a paſſé des Romains juſqu'à nous. Ma note ſeroit longue, ſi à ce préſage j'ajoutois tous ceux qu'il a plû aux hommes d'appeller funeſtes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuemens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rouſſe, & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parræ*, *&c.* Le ſpectateur Anglois dit qu'il a vû un clou rouillé, une épingle crochue, faire pâlir des guerriers qui avoient pluſieurs fois affronté le canon, & qu'un hibou pendant la nuit cauſe ſouvent plus d'allarmes

Rassurez-nous, devins, charmes, enchantemens,
Amulettes, anneaux, baguettes, talismans,
Et tant d'autres secours qu'embrasse une ignorance,
Si folle dans sa crainte, & dans son espérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux essain
Dans l'Egypte produit, s'échappa de son sein,

---

qu'une troupe de voleurs. Dans tous les temps, dans tous les pays, la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre.

*Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*
*Nocturnos lemures, &c.* Hor.

108 Depuis que Dieu s'est retiré de l'homme pécheur, il ne lui a parlé que rarement, & toujours pour le rappeller à lui, & le rendre meilleur; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment satisfaire notre curiosité sur ses frivoles questions. De-là tous ces moyens ridicules, que nous avons inventés pour l'interroger; les Oracles de l'antiquité dont j'ai parlé au troisieme Chant, les entrailles des victimes, le vol des oiseaux, les chênes de Dodone, &c. De-là les talismans, les amulettes, les anneaux, les bulles, &c. De-là le crédit dans lequel se sont maintenus depuis si long-temps tous ceux qui se vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette: de-là tous les mystères des Cabalistes. J'ai vû des gens persuadés de l'existence d'un peuple élémentaire, & de substances aëriennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimères, les a avancées sérieusement, il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'est la réfléxion que fait Pline sur une autre espece d'imposteurs. *Hæc serio quemquam dixisse summa hominum contemptio est.*

111 L'Egypte fut la mere des sciences & des erreurs.

L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grece.
Un peuple qu'endormoient dans une longue yvresse
La musique, les vers, les danses & les jeux,
D'Apelle, de Scopas, & d'Homere amoureux,
Consacrant aux beaux arts, ses yeux & ses oreilles,
Du Ciel & de la Terre oublia les merveilles.
Leurs Sages rarement en parurent frappés;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son Héros, au lieu de la Nature
Lucrece leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, & non de discourir,
L'art des enfans de Mars, fut l'art de conquérir.

---

Les unes & les autres passerent d'abord en Grece. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos Savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la Physique chez les Grecs. Si l'on juge de la Physique des Grecs par le traité de Plutarque *des opinions des Philosophes*; quel amas d'extravagances! Anaximenès disoit que les étoiles étoient fichées dans le cristal du Ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le Ciel étoit de pierre, & le Soleil une pierre de feu aussi grande que le Péloponese. Quand des Philosophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'est pas savante. Les Sages de la Grece occupés de la morale, négligerent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le Soleil devoit être plus grand que le Péloponese, & entrevit la rondeur de la terre.

121 La Physique de Lucrece, la même que celle d'Epicure, est un amas d'erreurs grossieres. Plusieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand Poëte dans ses Georgiques, mais souvent mauvais Physicien.

124 Virgile abandonne aux autres nations la gloire

L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
Le Soleil, disoient-ils, va se coucher dans l'onde ;
La voûte dont le cercle a pour base la mer,
Sous son dôme brillant couvre la terre & l'air,
Et le vieux Océan, pere de la Nature,
Etend autour de nous son humide ceinture.
Tels étoient leurs progrès, lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Foible par sa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que sur la Terre encor Rome étendoit sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son Empire accablé,
Malgré son double appui se sentit ébranlé ;

---

de tous les arts, même celle de l'Eloquence, *orabunt causas meliùs*.

126 Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit les astres s'alloient rafraîchir dans la mer ; que le Ciel nous couvroit comme une voûte, & que l'Océan environnoit la terre. Cosme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de son temps, que le Soleil se couchoit derriere une montagne. De-là l'inégalité des jours suivant qu'il se couchoit au haut ou au bas de la montagne.

131 Séneque prévoyant que les siécles futurs feroient plusieurs découvertes, disoit que de son temps, on n'étoit que dans le vestibule de la Nature. Nous avons avancé dans ce vestibule ; mais nous y restons toujours, & nous pouvons dire comme Séneque, Quest. nat. 7. *Natura sacra sua non simul tradit : initiatos nos esse credimus, in vestibulo ejus hæremus.*

136 L'Empire d'Orient & d'Occident.

Et lorſque par les mains du conquérant Hérule
Le Trône des Céſars tomba ſous Auguſtule,
Sa chûte fit trembler celui des Conſtantins.
Le fameux Impoſteur ſuivi des Sarraſins,
Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que ſous un autre nom rendit plus redoutable.
Le peuple que l'Euxin vomit de ſes marais,
Du jour que le ſecond de ſes fiers Mahomets,
La gloire du Croiſſant, & la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byſance & Trébiſonde.

Jour cruel! jour fatal! où ſur tant de tréſors,
Antiques monumens reſpectés juſqu'alors,
Par la deſtruction ſignalant ſa puiſſance,
Le Barbare étendit ſa ſtupide vengeance.

Que nos plus beaux Palais de cendres ſoient couverts:
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets ſi chers,

---

141 L'Empire des Califes dont Mahomet jetta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarraſins.

151 Quand Mahomet II ſe rendit maître de Conſtantinople, les Palais des Empereurs, les Statues, les Tableaux, & des Bibliotheques plus précieuſes encore que tant de rares monumens de l'Antiquité, furent brûlées par un peuple ennemi des Arts & des Sciences. Les Muſulmans avoient déja en 641 chauffé les bains d'Alexandrie, avec les livres de cette fameuſe Bibliotheque. Le Calife conſulté ſur ce qu'on devoit faire des livres, *répondit : S'ils ſont contraires à l'Alcoran, il faut les brûler ; s'ils n'y ſont pas contraires, il fau*

Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable ?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.
Que crains-tu ? Son Empire est par-tout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir le Maître des ténébres,
Forme dans ses écrits tous ces Docteurs célébres,
Qui le dilemme en main prétendent de l'*Abstrait*
*Catégoriquement diviser le Concret.*
Quand viendra ton vengeur, ô Raison qu'on outrage !

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la Nature entiere étoit sans spectateurs.

---

*les brûler encore, parce que l'Alcoran suffit.* Que de trésors nous a enlevés cette décision !

157 Aristote, dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits, qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit qu'Aristote est inconnu même aux Philosophes. *Aristoteles ipsis Philosophis ignotus.* Le Pere Rapin qui en a fait un pompeux éloge dans ses réfléxions sur la Philosophie, avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, & pour donner de l'exercice aux siécles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

158 Les anciens Philosophes avoient négligé la nature : ceux qui les suivirent la négligerent encor plus. Pendant plusieurs siécles, on n'entendit parler que des inutiles subtilités des Scolastiques. La fameuse guerre entre les Nominaux & les Réalistes, où l'on vit d'un côté le Docteur subtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un Edit de Louis XI.

L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle!
Qu'au-delà de ce monde il eſt un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que ſoit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchiſſons-nous l'abîme!
Si long-temps ſur ſa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'inſecte a-t-il rampé ſi loin?

Un aimant ( le hazard dans l'air le fit ſuſpendre )
En regardant le pôle, aux yeux qu'il dut ſurprendre,

---

166 Les Anciens ayant toujours cru la terre une ſuperficie plate, ne pouvoient ſoupçonner un autre hémiſphère ſous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Iſle Atlantique dont il parle, & ſur laquelle les Savans diſputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Séneque le tragique annonce avec un ton de Prophéte, qu'un jour on découvrira un nouveau monde; mais que ce jour eſt très - éloigné. *Venient annis ſecula ſeris quibus Oceanus vincula rerum laxet, & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne ſongeoit point quand Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit dans le temps qu'il croyoit aller à la Chine.

173 On ſavoit ſeulement que l'aiman attiroit le fer; & juſqu'au douzieme ſiécle on a ignoré qu'étant ſuſpendu, il tourne toujours le même côté vers le même pôle du monde. J'ai obſervé dans le troiſieme Chant, que les Arts les plus utiles ont dû leur naiſſance au haſard. Nos plus belles découvertes dans la Phyſique ont eu le même ſort. Où l'eſprit humain

Révéla cet amour qu'on ne soupçonnoit pas :
Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas.
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde.
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes,
( Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes ! )
Donnent enfin naissance aux desirs curieux,
Et la terre ramene à l'étude des Cieux.

Foibles amas de sable, ouvrages de la cendre,
Deux verres, ( le hazard vient encore nous l'apprendre )

---

trouve de quoi s'élever, il trouve aussi de quoi s'humilier ; parce que tout lui rappelle sa foiblesse & sa grandeur. Il semble même que pour mieux humilier ceux qui cultivent les Sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes ayent été faites par hasard, & par ceux qui devoient moins les faire. La boussole n'a point été trouvée par un Marin, ni le télescope par un Astronome, ni le microscope par un Physicien, ni l'Imprimerie par un homme de Lettres, ni la poudre à canon par un Militaire.

176 Cette propriété de l'aiman découverte nous procura la boussole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre : on étudia la nature, & l'Astronomie. Mais les Yncas qui étoient depuis six cens ans les Rois du Pérou, lorsque les Espagnols y arriverent conduits par Pisaro, eurent bien sujet de détester la boussole & les Espagnols.

186 Le télescope trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-sep-

L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés
Font crier en Zélande, ô surprise, ô merveille !
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il brise les cristaux, les cercles & les Cieux,
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le Soleil à son tour,
Centre de l'Univers, Roi tranquille du jour,
Va voir tourner le Ciel, & la Terre elle-même.
En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphême,
Et six ans de prison forcent au repentir,
D'un systême effrayant l'infortuné martyr ;
La Terre nuit & jour à sa marche fidelle,
Emporte Galilée, & son Juge avec elle.

D'un monde encor nouveau, que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs !

---

tieme siécle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'Astronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainsi dire, un Ciel tout nouveau.

196 Puisqu'en Poésie on appelle souvent l'*Univers* la terre seule ; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planettes.

199 Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournoit & que le Soleil étoit immoblile, fut mis dans les prisons de l'Inquisition, & fut obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un systême qui parut d'abord une hérésie.

203 Le microscope a fait connoître aux observateurs, & sur-tout à l'illustre M. Réaumur, un nom-

Pourquoi sans spectateur tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?
Sans un verre nos yeux ne le connoîtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas,
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages :
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ses secrets jaloux,
Pour regarder si haut, quels yeux espérons-nous ?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté jusqu'alors inconnue,
A plus d'une merveille eut su nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du soin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des questions si folles,
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le Héros de Stagyre allumoit la fureur.
Du vuide la Nature avoit encor horreur.

---

bre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir sans ce secours. Nous pouvons encore dire comme Séneque : combien d'animaux que nous ne connoissons que depuis un temps, & combien d'autres qui ne seront connus que dans les siécles futurs ! *Quàm multa animalia hoc primum cognovimus seculo ? & quidem multa venientis ævi populus, ignota nobis sciet. Multa seculis futuris reservantur.* Quæst. nat. 7.

212 « Nous ne savons pas ce qui est à nos pieds, » *disoit Démocrite, au rapport de Cicéron ;* & nous » voulons parcourir les Cieux : » *Quod est ante pedes nemo videt, & cœli scrutamur plagas.*

219 Aristote dont le regne a été si long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

220 Aristote l'avoit dit, & Galilée lui-même le

Rassurons-nous pourtant. Le jour commence à naître;
Nous allons tous penser, Descartes va paroître.

Il vit toujours caché : mais ses brillans travaux
Forment ses sectateurs, ainsi que ses rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes & leur gloire,
Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.

---

croyoit. Les Fontainiers du Grand-Duc s'étant apperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-dessus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raison de ce fait, que le hasard apprenoit. Il répondit gravement, que la nature n'avoit horreur du vuide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que jusqu'à vingt-sept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il valoit mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Aristote. Ainsi jusqu'à ce hasard arrivé au temps de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cause de ce fait, savoir, la pesanteur de l'air, n'a été connue que long-temps après, & la cause de cette pesanteur est toujours inconnue. Nous savons quelques faits, jamais les causes primitives.

223 Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suede, où il est mort, que de contradictions il essuya ! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la Raison ! Lorsque ses os furent rapportés de Suede à Paris en 1667, le P. l'Allemand qui avoit préparé une Oraison funébre pour le Service qui devoit se faire à Sainte Genevieve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.
Nous courons ; mais ſans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumiere,
Londres de ſon Newton ne ſeroit pas ſi fiere.

Par eux l'eſprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Inſtruit de ſa grandeur la reconnoît en eux.
Mais ſitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'eſprit humain par eux apprend ſon impuiſſance.
Deſcartes le premier me conduit au conſeil
Où du monde naiſſant Dieu regle l'appareil.
Là, d'un cubique amas, berceau de la Nature,
Sortent trois élémens de diverſe figure :
Là, ces angles qu'entre eux briſe leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la premiere fois fait tourner la matiere,
Se changent en ſubtile & brillante pouſſiere.

---

228 Nous ſerions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécaniſme de la nature. On ne le connoît que par les expériences ; & ſi nous ſommes attachés avec raiſon à la Phyſique expérimentale, nous en avons l'obligation à Deſcartes.

235 Il n'a donné lui-même ſon ſyſtême du monde, que comme une hypothèſe.

238 Cet amas de parties cubiques que Dieu, ſuivant Deſcartes, fit tourner ſur leur centre, d'où ſortit la matiere globuleuſe, & la matiere ſtriée, & dont les angles en ſe briſant, formerent la matiere ſubtile, qui, pouſſée au centre, compoſa le corps du Soleil.

Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui tantôt en fureur, & tantôt endormie,
A fait treve avec nous le jour de son sommeil;
Mais au jour de colere, exacte à son réveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux petille.
Tous nos esprits subtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur course: en désordre comme eux
L'ame même s'oublie, & dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déja leve sa foudre.
Que d'allarmes, quels maux appaise un peu de poudre!

De systêmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.

---

saigné dans une pleurésie, suivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'osa prononcer: & le procès resta indécis. Quelle guerre n'a point causé parmi nous l'Antimoine? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le Quinquina qui guérissoit si promptement la fievre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'opposoient à un reméde si contraire aux maux dont *l'art fait son domaine*, dit la Fontaine dans son Poëme du Quinquina. L'animosité de Moliere contre les Médecins vint de l'entêtement que plusieurs conservoient alors pour les anciennes erreurs. On sait le sujet de l'Arrêt burlesque de Boileau. La plaisanterie du Poëte sauva l'honneur de plus d'un Philosophe, & de plus d'un Magistrat.

280 Après nous être moqués des anciens Philosophes, nous semblons y revenir: par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappellons les qualités occultes, les atômes indivisibles, le vuide, &c. Nous circulons de systêmes en systêmes, & nous revenons

Avouez-

Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas ! tout est mystère en vous-même, à vous-même.
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre ame esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable !
De la Religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la Nature !
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeller
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler ?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance ?
La peste la ravage, & d'affreux tremblemens
Précédent la fureur de ses embrasemens.

---

toujours au même point, qui est l'ignorance.

295 L'origine du mal physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans son Traité *d'où viennent les maux, puisque Dieu est l'auteur des biens*, dit que la peste, les incendies, &c. ne sont point dans l'intention de Dieu, mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage, parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit, cujus causâ necesse est corrumpi partes*. Ce principe, devenu aujourd'hui si commun, & qui est aussi celui de Pope, borne d'une étrange façon la puissance divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une foible idée ; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande, qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matiere pensante. Dans

Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux, son Roi la deshonore.
L'Être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes Etats aveugle, & sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un Roi qui commande à des Sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son Etat, tu le sais, attend le même sort :
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps : mais sauras-tu m'apprendre

---

quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion !

302. Cette guerre continuelle qui fait dire à Xenophon qu'il trouve en lui deux ames, & à Saint Paul qu'il trouve en lui deux loix, comment l'expliquer si l'on ne remonte à l'origine de l'homme ? Pope qui dans son Poëme n'y remonte pas, fait donc une fausse apologie des passions, comme je le fais voir dans mon Epître à M Rousseau.

305 L'attente d'un embrasement général est très-ancienne, & commune à presque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, disoit Séneque, *cùm Deo visum ordiri meliora, vetera finiri.* Puisque rien n'est éternel, dit Lucrece,

*Fateare necesse est*
*Exitium quoque terrarum, cælique futurum.*

La terre, suivant sa conjecture, ayant par la suite des temps perdu toute son humidité, deviendra combustible par l'action du soleil sur elle.

*Cùm sol & vapor omnis,*
*Omnibus epotis humoribus, exuperarint.* L. 7.

Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?
Que n'avoit-il du moins rendu le Tout-parfait ?
S'il ne l'a pû ce Dieu, qu'a-t il donc d'admirable ?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable ?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétens tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi j'attens qu'un jour Dieu lui-même l'enleve :
Il suffit qu'un instant la Foi me le souleve.
J'en vois assez, & vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur & la Raison.

Oui, le Tout doit répondre à la gloire du Maître :
L'Univers est son temple, & l'homme en est le prêtre :
Le temple inanimé, sans le prêtre est muet.
Cet immense Univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de la reconnoissance.
Ce tribut dura peu : l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offensé ;

---

D'autres Philosophes conjecturent que les planetes trouvant une résistance continuelle à traverser l'Ether, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, & cet affoiblissement insensible, multiplié par la suite des siécles, sera cause que la terre & les autres planetes se précipiteront enfin sur le soleil. Ne demandons point aux Philosophes si leurs conjectures sont vraisemblables ou non : demandons-leur seulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit, & qu'il finiroit par le feu ? La Physique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du sixieme Chant, quelle a pû être l'origine de cette ancienne tradition.

318. Montagne veut se moquer de ce privilege que

La Nature perdit toute son harmonie ;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme & de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance & la mort.
*Mais ces fils n'étoient pas ; une race future...*
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre Justice à mesurer les coups ?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous ?

---

l'homme s'attribue, d'être le seul dans l'Univers, qui en puisse connoître la beauté, & en rendre graces à l'Architecte. *Qui lui a scellé ce privilege*, dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il est le seul Être pensant : voilà son privilege, & les lettres de sa charge.

328 *L'homme livré à la concupiscence*, dit M. Bossuet dans ses Elevations, *la transmet à sa postérité : sitôt que tout naît dans la concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? Il est enfant d'Adam : voilà son crime.*

331 Nous ne devons pas juger de la justice Divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal : la Divine est une justice de l'infini au fini, du Créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres, & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de noblesse non-seulement le criminel, mais toute sa postérité ? Ces loix ne nous paroissent pas injustes. Le Traducteur Allemand de ce Poëme rapporte ici un passage très-remarquable de la Bulle d'or, sur un criminel de léze-Majesté. *Bien qu'il fût juste de punir ses fils du même supplice, par une bonté particuliere nous leur conservons la vie ; mais nous voulons qu'ils soient frustrés des biens paternels, & qu'ils n'en puissent*

La Terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un Ciel pur, sembloit nous respecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ses victimes,
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.

---

*espérer de leurs parens & amis, afin qu'ils languissent dans une nécessité continuelle, qu'ils trouvent leur soulagement dans la mort, & leur supplice dans la vie. Nous voulons que ceux qui oseront intercéder pour eux soient notés d'une infamie perpetuelle.* Dieu a permis à son fils d'intercéder pour nous. Ce qui est dit dans la Bulle d'Or, qu'il seroit *juste de punir les fils du même supplice*, est reconnu également juste par Cicéron. *Ep. 12. à Brutus.* J'avoue, dit-il, qu'il est dur de punir les enfans du crime de leurs peres, mais les loix l'ont sagement établi, afin que l'amour des peres pour leurs enfans, les rende plus attachés à la patrie. Ainsi c'est Lepide qui a été cruel envers ses enfans, & non celui qui a jugé Lepide en ennemi. *Nec vero me fugit quam sit acerbum, parentum scelera filiorum pænis lui; sed hoc præclare legibus comparatum est, ut caritas liberorum amiciores parentes, reipublicæ redderet. Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem judicat.* Nous devons dire, suivant ce beau mot de Cicéron, que c'est Adam qui a été cruel envers nous, & non pas Dieu, & en conclurre l'obligation que nous avons à Jesus-Christ, qui non-seulement a intercédé pour nous, mais à satisfait.

333 Milton qui ne croyoit pas qu'actuellement *Tout est bien*, nous dépeint aussi-tôt après la désobéissance d'Adam, le péché & la mort sortant de l'enfer où ils avoient été enfermés jusqu'alors, & bâtissant

Une seconde fois frappant notre séjour,
Le Ciel défigura l'objet de notre amour.

---

un pont de communication avec notre monde : ils affermissent avec des clous & des chaînes de diamant, l'arcade de ce point. En même-temps les Anges par l'ordre de Dieu, dérangent la situation de la terre, du soleil, des astres, &c. Nous allons voir des Savans soutenir que ce dérangement que Milton décrit poétiquement, arriva en effet après le Déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poétiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal Physique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà son premier supplice.

339 Voilà le second supplice de la terre, le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétri sa beauté, altéré la pureté de l'air, & n'ait été cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la terre ? Y avoit-il un équinoxe perpétuel avant le déluge ? & le Printemps dont les Poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Brunet l'a prétendu ? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la Nature, & dans la Révision de l'Histoire du Ciel, pour appuyer cette conjecture ; mais je me borne à dire que par ses sables, ses crevasses, ses exhalaisons funestes, la terre nous présente en mille endroits, les marques du grand coup dont elle a été frappée ; que la nature souffre & gémit, comme le dit Saint Paul, Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens. .. Omnis creatura ingemiscit & parturit....* L'origine du mal physique, ainsi que

La Terre par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, & par-tout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle en ténébreux nuages,
De funestes vapeurs, meres de tant d'orages.
Les saisons en désordre & les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance,
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, & soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du Ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, & sera pour ses Saints

---

celle du mal moral, est donc la même, c'est-à-dire, le péché du premier homme.

343 Je viens de parler de nos loix qui dégradent la postérité d'un criminel. Nous en avons aussi qui dégradent sa terre, en ordonnant que la haute futaye sera coupée jusqu'à une certaine hauteur, & les fossés du château comblés; afin que ces châteaux soient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu qui avoit donné à l'homme l'empire de la terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorsque l'homme par sa désobéissance se rendit indigne de le posséder?

356 La Jérusalem céleste *non eget sole, neque luna: m claritas Dei illuminabit eam*, & *lucerna ejus est gnus*. Apoc. 21.

Cette unique clarté ſi long-temps attendue.
Pour eux-mêmes ſévere, ici-bas à leur vue
Il ſe montre, il ſe cache ; & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi ſe plaindre ? Il peut nous ravir ſa lumiere :
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, eſt bientôt pénétré de ſes traits ;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainſi de nos malheurs j'explique le myſtère.
Dans un Maître irrité, j'admire un tendre pere :
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Châtimens & bienfaits, ténébres & clartés.

Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable,
Elle me tend, hélas ! un piége inévitable.

---

359. Puiſque c'eſt la foi qui nous ſauve, nous devons marcher dans l'obſcurité. Si les dons du Saint-Eſprit euſſent toujours été viſibles dans l'Egliſe comme dans ſa naiſſance, ſi les miracles y euſſent été auſſi fréquens, ſi chaque Pape eut été un Saint Pierre, & chaque Evêque un Saint Paul, la préſence de Jeſus-Chriſt dans ſon Egliſe eut été ſi ſenſible, que notre foi n'auroit eu aucun mérite.

369 Cette penſée de la Bruyere eſt fameuſe : *Si ma Religion étoit fauſſe, voilà le piége le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, &c.* Cette penſée eſt imitée de ces belles paroles de Richard de Saint Victor : *Domine, ſi error eſt, quem credimus, à te decepti ſumus ; quoniam iis ſignis prædita eſt Religio, quæ non niſi à te eſſe potuerunt.*

Quel ordre ! quel éclat ! & quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout-à-coup éclaircies !
Historiens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raisonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde, se suit; & la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous fait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-même d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser ?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance,
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance ?

---

385 Je ne parle pas des conversions faites par violence, de tant de Saxons que Charlemagne fit Chrétiens, de tant de Maures baptisés par Ximenès, & des conversions faites dans l'Amérique. On ne peut nier qu'il n'y en ait eu un très-grand nombre faites dans les Indes par nos Missionnaires par voie de persuasion. Il n'est pas nécessaire que la Religion Chrétienne soit par-tout la Religion regnante, mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

386 Plusieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Missionnaires. Ceux qu'en 597 Saint Gregoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur

De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos Prêtres de leur zéle ont allumé les flâmes;
Ils ont couru par-tout pour conquérir des ames;
Des esclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs:
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs!

Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,

---

répondit: *Voilà de belles promesses, mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru jusqu'à présent. Cependant puisque votre zéle pour notre bonheur vous a fait venir de si loin, je vous recevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer à votre Religion ceux que vous pourrez persuader.* M. Fleury, L. 36. Les Empereurs de la Chine reçurent de même nos premiers Missionnaires, & si les Jésuites n'eussent jamais songé qu'à faire des Chrétiens, ils en eussent fait beaucoup.

393 Cette pensée est encore dans la Bruyere. *Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois, a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux Talapoins, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, à nous-mêmes; avec quelles risées, quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules, & ils supportent nos Religieux & nos Prêtres... Qui fait cela en eux & en nous? ne seroit-ce pas la force de la vérité?*

D'éloquens Talapoins, munis d'un long ſermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, Prédicateurs au bon ſens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches auſtères,
De par le grand Prophéte en termes foudroyans,
Vinſſent nous propoſer d'être de vrais Croyans;
Quelle moiſſon de cœurs feroient de tels Apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le ſein de la Virginité,
Un Dieu pauvre, ſouffrant, mort, & reſſuſcité,
Ne commande par eux que pleurs & pénitence.
Eſt-ce de leurs diſcours la brillante éloquence,
Qui peut à ſa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'Orateur que la Crêche & la Croix!

---

395 Prêtres des Siamois dont le Dieu, qu'ils nomment *Sommonokodon*, eut une grande guerre à ſoutenir contre ſon frere Theratat, & parvint à la divinité par ſes grandes actions.

404 L'Hiſtoire Eccl. Fleury, L. 41, rapporte que le Roi des Friſons prêt à recevoir le Baptême, entrant déja dans les Fonts, demanda s'il trouveroit dans le Paradis les Rois ſes ayeux? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en enfer, le Roi ſortit des Fonts, en diſant: *Je ne quitterai point la compagnie des Princes mes ayeux, pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point; je ne puis croire ces nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion, nous ne comprenons point aſſez la répugnance que doivent trouver à s'y ſoumettre, ceux qui en entendent parler pour la premiere fois.

407 Nom qu'on donne aux Temples des Indiens,

Celui qui l'a prédit, opere ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son Oracle.
Sa Loi sainte sera publiée en tous lieux :
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la Raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumiere, à la sienne contraire.
Mais son flambeau s'unit au flambeau de la Foi,
Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair ; je l'adore, & m'écrie,
Trois fois Saint est le Dieu qui m'a donné la vie.

---

& aux idoles adorées dans ces Temples. Le peuple de la Chine a aussi ses pagodes.

410 Il n'est pas nécessaire que toute terre ait été convertie ; il suffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit est accompli.

415 *La raison*, dit Loke, *est la révélation naturelle, & la révélation est la raison augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons savoir pour le bien présent de nos corps, & le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pousser plus loin notre curiosité, & exercer sur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxieme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne sont que systêmes qui se détruisent tour à tour. Les Philosophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre principe génératif ; ensuite par les atômes, les quatre élémens, le sec & l'humide. Nos modernes

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :
En toi seul est la vie, & sans toi tout est mort,
O Sagesse, ô Pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image.
Quand sous nos traits cachés, tu parus ici-bas,
Les ténébres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que ta Religion est par-tout répandue ;
De superbes esprits, yvres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre ;
Les ténébres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier Être :
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître ?

---

ont eu recours, tantôt aux trois élémens sortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & passives, & capables de penser. Quelle contrariété dans l'esprit humain, qui sans preuves croit ces choses inintelligibles, & résiste à une Religion prouvée par une nuée de témoins ? Les plus incrédules à la parole de Dieu, sont souvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

434 On ne peut connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappellés. Un sujet disgracié & exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grace & son rappel ? Le Déiste qui ne croit ni disgrace ni

Ouvre leurs cœurs, mes Vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane,
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta Loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?

---

rappel, veut établir sa Religion sur la Raison seule, sans révélation. La différence des Religions qui sont sur la terre, le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avoit établi une, elle seroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroissent si différentes, se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reste encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre humain sans révélation: que nous offrira la terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, seront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, respecte les Prophétes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde sa Religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahométan respecte les Prophétes des Juifs, & le Messie des Chrétiens auquel il fait succéder un Prophéte imaginaire. Sa Religion qui n'est ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mêlange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & se croit, comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiste: voilà tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée sur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainsi le

L'Impiété s'armoit d'une fureur nouvelle :
L'Arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle ;
Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir :
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;
Et mon zéle peut-être irrite ta colere,
Quand je crains pour ta gloire & celle de ton Pere.
O crainte, que la Foi doit chasser de mon cœur !
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du Prince des Enfers que la rage frémisse ;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

---

Déiste qui ne reconnoît ni disgrace ni rappel, qui croit seul suivre la raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la Raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

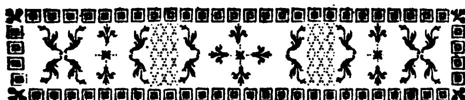
442 Personne n'ignore la punition terrible d'Osa, qui, voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la soutenir.

452 La fureur avec laquelle elle est attaquée depuis quelque-temps, est cause que la main invisible qui la soutient ne doit plus être invisible pour nous. L'Evêque de Londres, comme je l'ai rapporté dans le troisieme Chant, se plaignoit autrefois de ce que son Diocèse étoit *le théâtre des attentats contre la Religion*. Ce théâtre a changé de place ; & la France qui dans le siécle précédent voyoit la Religion défendue par ses grands hommes, ( elle en avoit alors en tout genre ) se voit aujourd'hui inondée d'ouvrages, dont l'objet est de renverser toute Religion, qui ne sont pas à la vérité composés par ces grands hommes, mais auxquels un certain attrait qui les fait lire, ne manque

jamais. Le Livre de l'*Education* qui a paru au mois de Juin 1762, & qui fut aussi-tôt condamné à être brûlé à Paris & à Geneve patrie de l'Auteur, & en même-temps traduit à Londres, est un des plus capable de séduire, à cause que les personnes simples se laisseront enchanter par l'éloge qu'elles y trouveront de Jesus-Christ & de l'Evangile. *Se peut-il*, s'écrie cet impie, *qu'un Livre à la fois si simple & si sublime soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même! L'Evangile qui parle à mon cœur, a des caracteres de vérité si frappans, si parfaitement admirables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.* Qui ne croiroit en ce moment voir l'Auteur aux pieds de Jesus-Christ, lui disant comme l'aveugle né, *credo Domine;* cependant c'est en ce moment qu'il déclare qu'il ne peut se résoudre à le croire, & qu'il reste dans un doute *respectueux*. Reconnoissons l'artifice du démon; quand il voit que les ouvrages de nos Matérialistes ne font pas assez de conquêtes, parce qu'on ne persuade pas aisément aux hommes qu'ils ne sont que matiere, il suscite un nouveau Philosophe: par lui il prouve la distinction des deux substances, il annonce des peines & des récompenses dans une autre vie, il loue la vertu, il loue l'Evangile, il loue & admire Jesus-Christ, & son poison le plus subtil est renfermé dans ses louanges. Malgré tous les systêmes auxquels il a recours

*L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.*





# LA RELIGION, POËME.

## CHANT SIXIEME.

NON des Myſtères ſaints l'auguſte obſcurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne diſpute point contre un Maître ſuprême.
Qui m'inſtruira de Dieu, ſi ce n'eſt Dieu lui-même?
Dans un ſombre nuage il veut s'envelopper:
Mais il eſt un rayon qu'il en laiſſe échapper.
Que me faut-il de plus? Je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, & je crois. Aux pieds de ſon Auteur
Ma Raiſon peut ſans honte abaiſſer ſa hauteur.

Mais pourquoi non content de ce grand ſacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe?

*Jeſus-Chriſt*, dit M. Boſſuet, *nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propoſe la modération des deſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, renoncer à*

Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur
( Sacrifice sanglant ! guerre longue & cruelle ! )
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis je un objet si grand pour tant de jalousie ?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à si bas prix sortir de son devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons nous qu'en effet il s'irrite si fort ?
Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort ?
Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.
Mais enfin la Nature est aussi son ouvrage :

---

*tout plaisir, vivre dans le corps comme si l'on étoit sans corps, quitter tout, vivre de peu, presque de rien, & attendre ce peu de la Providence.* Hist. univ.

22 *Il y a des gens*, dit M. Pascal, *qui se damnent si sottement.* Celui que je fais parler ici, est persuadé que les plaisirs imaginaires que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement : il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas : mais comme la nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la nature. Ainsi quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirrhonien, il a de la peine à être Chrétien sincerement.

26 Allusion aux paroles de Jonathas : *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior.*

Et lorſqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O Nature, tes dons ne ſont-ils pas les ſiens ?
Ce n'eſt pas qu'attendant de toi les biens ſolides,
Chez tes amis fameux je choiſiſſe mes guides.
L'arbitre renommé du plaiſir élégant
M'étaleroit en vain tout ſon luxe ſavant ;
L'art de ſe rendre heureux ne s'apprend point d'un maître,
Habile ſeulement à ne ſe point connaître,
Qui mettant de ſang froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'avanture, & mourir au haſard.
Ce Rimeur enjoué m'inſpire la triſteſſe.
Et que m'importe à moi ſa goutte & ſa vieilleſſe ?
L'ennui de ſes malheurs dicta ſes vers badins.
Il m'y dépeint ſa joie, & j'y lis ſes chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée ;
Et ſuivant mollement ſa Muſe négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas ;
Il m'en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas.

---

33 Saint-Evremont fameux par l'eſprit & par ſa volupté, fut appellé le Pétrone de ſon ſiécle. Dans ſon Diſcours ſur les plaiſirs, il ſe vante de ne point ſe connoître. *Je ne veux avoir ſur rien un commerce trop long & trop ſérieux avec moi-même . . Puiſque la prudence a eu ſi peu de part aux actions de ma vie, il me fâcheroit qu'elle ſe mêlât d'en régler la fin.*

39 L'Abbé de Chaulieu, dans les Poéſies qu'on a imprimées ſous ſon nom, revient à tout moment, à ſon âge, à ſa goutte, & à ſon mépris pour la mort. *Plura de extremis loqui, pars ignaviæ eſt.* Tacite.

Illuſtres pareſſeux dont Pétrone eſt le maître,
O vous, mortels contens, puiſque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas ! dans ce temps même à vos cœurs favorable,
Regne affreux de Venus, quand l'homme déplorable
Conſacra ſes plaiſirs ſous des noms empruntés,
Et de ſes paſſions fit ſes Divinités ;
Le ſage dut toujours, honteux de ſa foibleſſe,
Encenſer à regret les Dieux de la moleſſe.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, ſous leur joug qui ſe laiſſe enchaîner.
Mais contre un ennemi qui ſouvent eſt aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable,
Un ſeul moment de paix me rend-il criminel ?
Et le Dieu des Chrétiens n'eſt-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, & maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ?
Dans ſa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux, ceux qui verſent des larmes ?

---

*66* Les Philoſophes Payens avoient raiſonné de pluſieurs façons différentes ſur le ſouverain bien. Jeſus-Chriſt commença ſon ſermon ſur la montagne, par décider cette grande queſtion : *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ſouffrent, &c.* Et le premier à qui il aſſure, ſuivant la réflexion de M. Boſſuet, une place dans ſon Paradis, eſt un compagnon de ſa croix, mourant ſur elle à côté de lui.

Ainsi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chassons l'impiété de son dernier asyle.

A la Religion si j'ose résister,
C'est la Raison du moins que je dois écouter.
A la divine Loi quand je crains de souscrire,
Celle de la Nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, & qu'entre ces deux loix,
Mon intérêt soit juge, & décide mon choix.

---

60 *Les hommes*, dit Abadie, *sont incrédules, parce qu'ils veulent l'être ; & ils veulent l'être, parce que c'est l'intérêt de leurs passions.* Ce n'est point ordinairement l'incrédulité qui fait les voluptueux, c'est la volupté qui fait presque tous les incrédules.

77 *Ratio est vera lex*, disent les Spinosistes dans le *Pantheisticon* imprimé en Angleterre, Livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, est cependant très-sévere, puisqu'elle ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle demande dans son Traité sur la Comete, si une société d'Athées se feroit des principes de morale & de probité. Ce Livre en est la preuve ; mais qui pratiqueroit sincerement cette morale, se lasseroit bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme est aisément Chrétien.

Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles,
La Raiſon ne preſcrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laiſſons déclamer Séneque & Cicéron.
Ces faſtueux Cenſeurs de l'humaine foibleſſe,
Inſpirés par l'orgueil plus que par la ſageſſe,
Peut-être en leurs Ecrits remplis d'auſtérité
Ont ſuivi la Raiſon moins que leur vanité.
Faiſons parler ici des Docteurs moins rigides :
Que les Poëtes ſeuls ſoient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive allarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tout tant que nous ſommes,
Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter par-tout l'homme eſt environné.
» Rendons tout à celui qui nous a tout donné.

---

85 Dans la ſcience de la Nature, les anciens Philoſophes n'ont débité que des erreurs. Dans la ſcience de la morale, ils ont débité les plus grandes vérités ; parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel ſévere Caſuiſte que Cicéron dans ſes Offices ! Mais ces vérités ſe trouvent même chez les Poëtes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale, & les grands principes ſur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes, & envers nous-mêmes.

97. *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium ; huc refer exitum.* Hor.

» Jettons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
» Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
» Notre encens pourroit-il par sa stérile odeur,
» D'un Être souverain contenter la grandeur ?
» D'un méchant qui le prie, il rejette l'offrande.
» Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
» A l'un de ses côtés la Justice debout,
» Jette sur nous sans cesse un coup-d'œil qui voit tout,
» Et le glaive à la main demandant ses victimes
» Présente devant lui la liste de nos crimes.
» Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
» Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.

» Quand pour moi si souvent j'implore la Clémence,
» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
» Et j'abandonne au Ciel le soin de me venger.
» Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?

---

100 *Carior est illis homo quàm sibi.* Juven.

103 *Compositum jus, fasque animi, sanctosque recessus mentis, &c.* Perse.

105 Cette image de la Justice divine, est dans Hésiode, & celle de la clémence est dans Stace. *Theb.* 12.

114 La vengeance, dit Juvenal, est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguique voluptas, ultio.*

» Je donne à ses défauts des noms officieux.
» Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
» Il m'excuse à son tour, & de mon indulgence
» Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
» Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
» Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.

» Le pauvre, & l'étranger, le Ciel me les envoie,
» Et mes mains avec eux partagent avec joie
» Des biens qui pour moi seul n'étoient pas destinés.
» Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
» D'une ame généreuse, ô volupté suprême !
» Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
» L'amour de ses pareils sera toujours en lui
» Des humaines vertus l'inébranlable appui.
» Voudroit-il, allarmant ma tendresse jalouse,
» Me faire soupçonner la foi de mon épouse ?

---

117 *At pater ut nati, sic nos debemus amici, &c.* Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.

122 *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* Ter.

123 *Les Pauvres & les Etrangers*, dit Homere dans l'Odyssée, *nous viennent de la part des Dieux.*

126 Fameuse Epigramme de Martial : *Solas, quas dederis, semper habebis opes.*

128 *Rien*, dit Cicéron, *n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien* Ceux qui, *sui memores alios fecere merendo*, sont placés par Virgile dans les champs Elisées.

132 *Hoc fonte derivata clades, &c.* Horace attribue à l'adultere tous les malheurs qui affligent les

» O crime,

» O crime, qui des loix crains par-tout la rigueur,
» A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
» Qui nourrit en secret un desir téméraire,
» Même dans un corps pur porte une ame adultère.
» La Pudeur est le don le plus rare des Cieux,
» Fleur brillante, l'amour des Hommes & des Dieux,
» Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
» Tendre fleur que flétrit une indiscrette haleine.
» L'amour, le tendre amour, flatte en vain mes desirs.
» L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.

» Des passions sur moi je réprime l'empire.
» Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
» Libre d'ambition, de soins débarrassé,
» Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé;

---

Romains. Tacite en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultere étoit rare, & sévérement puni, ce qui lui fait dire ce beau mot: Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'est pas appellée la mode du siécle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi, seculum vocatur.*

135 C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle: *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit.* Et ailleurs: *Omnibus exclusis intus adulter erit.*

137 Cette sentence est dans Euripide.

140 *Ut flos in septis secretus nascitur hortis; sic Virgo dum intacta manet.* Catulle.

141 Catulle dit à l'Hymen: *Nil potest sine te, Venus fama quod bona comprobet, commodi capere, &c.*

144 *Nil admirari propè res est una, &c.* Hor.

145 *Quod sis esse velis, nihilque malis.* Mart.

» Et pauvre sans regret, ou riche sans attache,
» L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
» Je ne vais point, des Grands esclaves fastueux,
» Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
» Faux honneurs! vains travaux! vrais enfans que vous êtes,
» Que de vuide, ô mortels, dans tout ce que vous faites!
» Dégoûté justement de tout ce que je voi,
» Je me hâte de vivre, & de vivre avec moi.
» Je demande, & saisis avec un cœur avide,
» Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide,
» Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
» Momens que nous perdons, & qui nous sont comptés.
» L'estime des mortels flatte peu mon envie.
» J'évite leurs regards, & leur cache ma vie.
» Que mes jours pleins de calme & de sérénité,
» Coulent dans le silence & dans l'obscurité:
» Ce jour même des miens est le dernier peut-être:

---

147 C'est le sage dont parle Virgile: *Nec ille aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

149 *Dulcis inexpertis cultura potentis amici: expertus metuet, &c.* Hor.

152 *O curas hominum, ô quantum est in rebus inane!* Pers.

154 *Sed neuter sibi vivit heu! bonosque soles effugere atque abire sentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

160 *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

163 *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. Grata superveniet, &c.* Hor.

» Trop connu de la terre, on meurt sans se connoître.
» Je l'attens cette mort sans crainte ni desir :
» Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
» L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
» Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.
» Demeurons dans le poste où le Ciel nous a mis.
» Et s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
» Partons. Heureux alors qui tournant en arriere
» Un regard, sur les pas de toute sa carriere
» Sur tant de jours passés, qu'il se rend tous présens,
» Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous » innocens !
» Quel doux contentement goûte une ame ravie !
» Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie.

---

164 *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Séneq. Trag.

168 C'est Martial qui l'a dit :

*Rebus in angustis facile est contemnere vitam.*
*Fortius ille facit, qui miser esse potest.*

Platon & Cicéron, en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste, sans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison. Il n'est pas étonnant que les Payens ayent condamné ce que rien ne peut justifier.

176 Belle Epigramme de Martial sur un vieillard qui ne se répent d'aucun jour de sa vie. *Prateritosque dies, & totos respicit annos*, ce qui fait dire à Martial,

*Ampliat ætatis spatium sibi vir bonus, hoc est*
*Vivere bis, vitâ posse priore frui.*

Des mains de Solon même un Temple fut construit.
De tes Loix, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent les complices?
Toute lumiere alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces Jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.

---

prend de l'eau de son bain, & en arrose ceux qui l'environnent, en disant: *Jovi liberatori?*

212 Les Prédicateurs de la Raison humaine, les Platoniciens, les Stoïciens, ont précédé les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé; les seconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que Platon avoit en idée, & que le Sage des Stoïciens. Tous les efforts de la Raison pour réformer les hommes, ont servi de triomphe à la Grace.

215 Les Jeux de Flore se représentoient avec des licences très-scandaleuses. Caton qui y assistoit, s'appercevant que par respect pour sa présence, le peuple n'osoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires, se retira pour laisser toute liberté: ce qui a fait dire à Martial: *Puisque tu savois ce qui se passoit à ces Jeux, pourquoi, sévère Caton, y venois-tu? Tu n'y venois donc que pour en sortir.*

*Nosses jocosæ dulce cùm sacrum Floræ,*
*Festosque lusus, & licentiam vulgi,*
*Cur in theatrum, Cato severe, venisti?*
*An ideò tantùm veneras, ut exires?*

La réfléxion de Martial est juste; mais elle ne va

De l'humaine Vertu reconnoissant l'écueil.
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la Religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles:
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vuide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si-tôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.

---

pas assez loin. Caton est condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'assister. Caton n'est pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que sa présence contient le peuple. Son indigne complaisance est la preuve de sa vanité.

222 Les hommes sont faits pour vivre en société: c'est ce que prouvent leurs besoins mutuels, & le don de la parole, qui suppose des auditeurs. Ils sont d'abord unis en société par les liens naturels: la Religion qui perfectionne la nature, les réunit par des liens plus étroits, par le précepte de l'amour, les prieres, les Sacremens, & les Pasteurs. Les Chrétiens ne font qu'une famille, sous un chef qui est le centre de l'unité. La Raison seule ne peut donc, comme les Déistes le prétendent, être le seul fondement d'une Religion, puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la société. L'autorité des loix soutient les Etats.

L'homme s'aimoit; Dieu vient, il nous dit : *Aimez-moi,*
*Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma Loi.*
Nouveau commandement. Le Maître qui le donne,
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussi-tôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.
Il s'abbaisse : du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la Charité,
Quand ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime,
Il se réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'Amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.

---

231 Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la loi naturelle, & renouvellé par le Décalogue, est appellé nouveau dans la loi nouvelle, parce que Jesus-Christ qui en est venu donner l'exemple, l'a gravé dans les cœurs par sa grace, & en nous le faisant pratiquer nous a renouvellés nous-mêmes. *Ideo novum dicitur ; quia innovat.* S. Aug.

242 Rien n'est difficile à l'amour, dit S. Augustin. *Ubi amatur, non laboratur : aut si laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les Payens même, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuse lettre de Pline à Trajan, leur rend un témoignage non suspect. Lucien qui n'épargne personne, a raillé les Chrétiens ; mais ses railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans

Et qu'eſt-ce que l'amour trouveroit de pénible ?
Les ſupplices, la mort, n'ont rien qui ſoit terrible :
D'innombrables Martyrs ſe hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de ſang : amoureux de ſouffrir
Les Saints s'arment contre eux de rigueurs ſalutaires.
Les déſerts ſont peuplés d'exilés volontaires,

---

la mort de Peregrinus, avec quel zéle les premiers Chrétiens ſe ſoutenoient les uns les autres. *Car*, dit-il, *leur Légiſlateur leur a fait accroire qu'ils ſont tous freres ; deſorte qu'ils croient que tout eſt commun ; ils mépriſent tout, & la mort même, ſur l'eſpérance de l'immortalité.*

247 Dans les trois premiers ſiécles de l'Egliſe, on ne voit que ſupplices : dans le ſiécle ſuivant, on ne voit qu'auſtérités. Aux victimes des tyrans ſuccédent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'Anachoretes ou de Cénobites dans l'Orient ! L'Egypte en eſt remplie ; toute la Thébaïde n'eſt qu'un Monaſtere. Cette Egypte autrefois le théâtre d'une ſageſſe orgueilleuſe, où les Savans de la Grece alloient chercher des lumieres, eſt peuplée d'hommes qui ne veulent que ſe cacher & s'anéantir, & qui ayant la ſeule ſcience néceſſaire, renoncent à toute autre ſcience. C'eſt parmi ces hommes ſi ſimples, que va paſſer quarante ans le célébre Arſene, tandis que les deux Princes, dont il a été le Gouverneur & le Précepteur, ſont les maîtres du monde ; & lorſqu'on lui demande pourquoi dans ce déſert il va conſulter ſi ſouvent un vieux Solitaire fort ignorant : *Je ſuis habile*, répond Arſene, *dans les Lettres Grecques & Romaines, mais je ne ſuis pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

248 Après le ſpectacle des Martyrs, la Religion

Qui toujours innocens ſe puniſſent toujours.
A la virginité l'on conſacre ſes jours ;
Le corps n'a plus d'empire, & l'ame toute pure
Impoſe pour jamais ſilence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaiſirs une innocente paix,
Et leur chaîne eſt pour eux auſſi ſainte que chere.
Le Pauvre & l'Orphelin dans le Riche ont un pere.
Au plus juſte courroux qui peut s'abandonner,
Quand le Prince lui-même apprend à pardonner ?
Théodoſe eſt en pleurs, Ambroiſe en eſt la cauſe :
J'admire également Ambroiſe & Théodoſe.

---

offre celui des Solitaires. Il ſemble que Dieu ait voulu les oppoſer à ces Philoſophes qui avoient prêché à leurs Diſciples la retraite & le ſilence ; mais ces Diſciples de Jeſus-Chriſt loin de chercher la ſcience dans leur retraite, ſouvent ne ſavoient pas lire ; ils ne cherchoient que les auſtérités, la priere & l'oubli du monde.

249 *Le miracle des miracles*, dit M. Boſſuet, *c'eſt qu'avec la foi, les vertus les plus éminentes & les pratiques les plus pénibles ſe ſont répandues par toute la terre. . . . Les innocens même ont puni en eux avec une rigueur incroyable, cette pente prodigieuſe que nous avons au péché. Les déſerts ont été peuplés, & il y a eu tant de Solitaires, que des Solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des ſolitudes plus profondes.*

259 Saint Ambroiſe lui impoſa la pénitence publique, à cauſe du meurtre de Theſſalonique. Théodoſe s'y ſoumit, & n'ayant pas la permiſſion d'entrer

A ces traits éclatans reconnoiſſons les fruits,
Que fertile en héros l'amour ſeul a produits.
Un culte ſans amour n'eſt qu'un ſtérile hommage :
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage.
Ses temples ſont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous ?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir ?
Le terme de l'amour eſt de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimere myſtique.
Comment faut-il aimer ? La Nature l'explique.
De toute autre leçon mépriſant la langueur
Ecoutons ſeulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu, n'eſt pas ce qui m'enchante,
» Et jamais des tréſors la ſoif ne me tourmente.

---

dans le Sanctuaire, reſta proſterné devant la porte de l'Egliſe, dépouillé de ſes ornemens impériaux, arroſant le pavé de ſes larmes, & demandant miſéricorde. Que doit-on plus admirer, ou de l'humilité de l'Empereur, ou de la fermeté de l'Evêque ?

270 C'eſt Saint Bernard qui parle ainſi : *Modus amandi Deum, eſt amare ſine modo.*

271 Ces termes de *pur amour*, *amour déſintéreſſé*, *déluge & bouillonnement d'amour*, *union*, *liquefaction*, *rien de l'ame abîmée dans le tout de Dieu*, *parfaite nudité*, & tant d'autres qu'ont inventé certains Myſtiques.

» Ma seule ambition est d'être tout à toi :
» Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi,
» Je ne soupire point après la Renommée.
» Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
» Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
» C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
» Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
» Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens :
» Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.
» Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre,
» Qu'aux malheurs les plus grands, il doivent tous s'attendre,
» O menace, mon Dieu, qui ne peut m'allarmer !
» Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.
» Que ta Croix dans mes mains soit à ma derniere heure,
» Et que les yeux sur toi, je t'embrasse & je meure.
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour :

---

291 Un homme plein de ces sentimens est toujours heureux : ainsi la Religion seule procure cette paix de l'ame, à laquelle les Athées croyent pouvoir parvenir par la Raison. L'Auteur du *Pantheisticon* parle ainsi à celui qu'il veux rendre heureux par son systême. *Sortem tuam, quæcumque sit, æquo animo feres : stultam ambitionem & rodentem invidiam procul fuga-*

A peine il jette encor de languissantes flâmes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siécles, jours naissans,
Temps heureux de l'Eglise, ô jours si florissans?
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables,
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un trésor & qu'un cœur entre vous;
Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne prescrit qu'amour & que pardon.
Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom!

---

*bis : perituros contemnes honores, ipse brevi periturus : jucundam deges vitam, nihil admirans aut horrescens : vitam hilarè, mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes; mais la Raison seule les fera-t-elle pratiquer? écartera-t-elle de nous l'ennui inséparable de tous les plaisirs & de toutes les conditions, tourment dont les Voluptueux & les Grands sont les premiers martyrs? Pourra-t-elle nous faire surmonter l'horreur de la nature au moment de la mort? C'est ce moment que souhaite le vrai Chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie, sont des biens que Dieu lui envoye : les biens qui ne lui arrivent pas, sont des maux que Dieu lui épargne : tout est faveur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux sur la terre celui qui ne veut que souffrir & mourir?

306 M. Flechier, dans la vie de Théodose, en louant la bonté de ce Prince, qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques, ne voulant point de con-

N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflame?
Imprimoient-ils aussi ton image en leur ame
Tous ces Héros croisés, qui d'infidelles mains
Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux saints?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidéle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zéle;

---

versions forcées, ajoûte ces paroles: *Cette douceur fit souvent de la peine aux Catholiques, qui par un zéle précipité vouloient toujours qu'on exterminât leurs adversaires.* Cet esprit de violence qui est dans le parti même de la vérité, que devient-il dans le parti de l'erreur? Jesus-Christ en quittant ses Disciples leur disoit, qu'il leur laissoit la paix; cependant depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Eglise, que voit-on dans l'Histoire Ecclésiastique? Avec quelques exemples de grandes vertus, un spectacle continuel des plus terribles passions. Quelles guerres plus furieuses que celle où l'on veut, comme dit Boileau, *dans un sein hérétique, enfoncer un poignard catholique!* Et sans parler des guerres sanglantes, quelle suite de querelles entre les Chrétiens! On voit Prêtres contre Prêtres, Moines contre Moines, Evêques contre Evêques, Conciles contre Conciles: on s'accuse les uns les autres devant les Empereurs: on se déchire: on s'anathématise: de toute maniere s'accomplit la prophétie sur Jesus-Christ: *Positus est in ruinam & resurrectionem, &c.* Ce signe tant contredit, sera jusqu'à la fin du monde cause de perte ou de salut, ruine, ou résurrection.

309 Les Croisades furent appellées des guerres saintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des lieux saints. C'est à cause de ce zéle, que Godefroy

Mais déteſtons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre,
Qu'en ſoutenant un dogme, il faut pour le défendre,
Armés du fer, ſaiſis d'un ſaint emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument ?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre,
Et ſi je ne ſentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'héréſie épouſant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même Mere
Suivez un étendart au nôtre ſi contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu ? C'eſt vous qui nous avez quittés.

---

de Bouillon eſt le héros du Taſſe, qui chante, dit-il, des armes pieuſes.

*Canto l'armi pietoſe, el Capitano*
*Ch'el gran Sepolcro liberò di Chriſto.*

313 Julien l'Apoſtat diſoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calviniſtes en France ?

326 *Il y a toujours*, dit M. Boſſuet, *ce fait malheureux contre les Hérétiques. Ils ſe ſont ſéparés du grand corps de l'Egliſe. Mais pour nous quelle conſolation de pouvoir depuis notre Souverain Pontife remonter ſans interruption juſqu'à Saint Pierre, éta-*

Vos peres ont été les freres de nos peres,
Vous le savez : pourquoi n'êtes-vous plus nos freres?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?
Accourez, accourez ; nos bras vous sont ouverts.
De coupables ayeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés ; vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Pere commun tout sera pardonné.
Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour :
Contre toute espérance, espérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor :
L'arbre long-temps seché, doit refleurir encor.
Ils sont prédits les jours, où par des pleurs sinceres
L'enfant effacera l'opprobre de ses peres.

Tremblons à notre tour ; ils sont aussi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis :

---

*bli par Jesus-Christ ; d'où en reprenant les Pontifes de la Loi, on va jusqu'à Aaron & Moyse ; de-là jusqu'aux Patriarches & jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux !*

338 Leur retour nous est annoncé par Saint Paul, Rom. XI. comme M. Bossuet l'a si bien développé.

Ce temps fatal approche. O liens salutaires,
Vous captivez encor quelques ames vulgaires :
Mais un sublime esprit vous brave hautement ;
Et se vante aujourd'hui de penser librement.
Il doute, il en fait gloire, & sans inquiétude
Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude.

---

352 On rapporte qu'une Dame de Londres, après avoir lû un Ouvrage de Sherlock sur l'Immortalité de l'Ame, se pendit dans sa chambre, & écrivit auparavant sur sa cheminée ce vers :

*Sherlock, je doute encore, & je vais m'éclaircir.*

La Duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver sur son Mausolée à Westminster.

*Pro Rege sæpè, pro Republica semper,*
*Dubius sed non improbus vixi.*
*Incertus morior, non perturbatus.*

Quand on a vécu dans le doute, & qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on se vanter de mourir sans inquiétude ? Si quelques personnes d'esprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement suivi. Dans une note du quatrieme Chant, j'ai nommé les grands hommes qui avoient illustré les premiers siécles de l'Eglise. On feroit une liste nombreuse de ceux qui dans ces derniers siécles ont édifié par une foi sincere. Je ne parle pas seulement de ces hommes rares, comme les Bossuets, & quelques autres, qui ont été attachés à l'Eglise par leur état & leurs travaux, ni de ces

Tout étoit adoré dans le siécle Payen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
355 Il faut qu'en tous ses points l'Oracle s'accomplisse :
Il faut que par degrés la Foi tombe & périsse,

---

Savans fameux, comme les Mabillons, les Renaudots, les Nicoles, &c. Combien de génies illustres dans les Lettres, & même dans les sciences profondes, la Métaphysique, la Médecine, l'Astronomie, la Géométrie, ( quoique Bayle à l'article de M. Pascal, trouve la chose bien rare, ) ont été remplis d'une piété humble! Le recueil des éloges des illustres Membres de l'Académie des Sciences, nous en fait connoître plusieurs. Les deux plus grands Philosophes de l'Angleterre, Locke & Newton, ont montré par leurs écrits leur soumission à la Révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Pascal, dont la vie, *qui est plus propre*, disoit Bayle, *à désarmer les impies que cent volumes de sermons*, confirme ce qui a été dit de la Religion, qu'elle fait croire de grandes choses aux esprits les plus simples, & en fait pratiquer de petites aux esprits les plus sublimes.

356 Un Géométre Anglois persuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques dans son Livre intitulé : *Philosophiæ Christianæ principia Mathematica*. Sur ce principe très-faux, qu'un fait diminue par degrés de certitude, à mesure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en Jesus-Christ, qui doit toujours aller en diminuant, seroit tout-à-fait éteinte, & a cru trouver par ce calcul, que le Jugement dernier arriveroit environ dans mille cinq cens ans. Cette parole de Jesus-Christ, *Non est vestrûm nosse tempora*, dérange tous ces calculs de Géométrie.

Jufqu'au terrible jour tant de fois annoncé :
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé :
Jour de miféricorde, ainfi que de vengeance.

Déja je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déja j'entens des mers mugir les flots troublés :
Déja je vois pâlir les aftres ébranlés :
Le feu vengeur s'allume, & le fon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs fombres retraites.
Ce jour eft le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,

---

358 J'ai dit au cinquieme Chant, que l'attente de l'embrafement général du monde eft prefque auffi ancienne que le monde. Les Philofophes & les Poëtes Payens l'annoncent, Properce, Lucrece, Ovide,

*Una dies dabit exitio, multofque per annos*
*Suftentata ruet moles, & machina mundi.*

Propert.

*Effe quoque in fatis reminifcitur affore tempus*
*Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli*
*Ardeat, & mundi moles operofa laboret.*

Ovid.

L'attente d'un pareil événement, que la Phyfique n'a pû annoncer, doit néceffairement prendre fa fource dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Jofephe Il rapporte L. I. que les enfans d'Adam ayant été inftruits que la terre devoit fouffrir deux déluges, un d'eau, & l'au-

Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De sa Religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'éleve dans les airs,
Le grand rideau se tire, & ce Dieu vient en Maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix.
Et sortant de la poudre une seconde fois,

---

tre de feu, pour conserver cette tradition, la graverent sur deux colomnes, dans l'espérance que si l'une périssoit dans le premier déluge, l'autre pourroit subsister. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoissance, ils l'ont répandue, & elle s'est perpétuée. Quoiqu'il en soit, il est bien étonnant de lire dans Séneque ces mots, *cùm Deo visum ordiri meliora, vetera finiri*; & de lire aussi dans Isaïe, *Antiqua ne intueamini, ecce ego facio nova.*

378 Loin que la Raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image, dans une brillante résurrection des plus vils insectes, dont j'ai parlé au premier Chant: prodige que la Physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage si admirable; celui qui a pu l'unir avec l'ame, a pu rendre cette union éternelle;

Le genre humain tremblant, ſans appui, ſans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repouſſer.
Il n'eſt plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſéveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris & de rugiſſemens.
Dans ce ſéjour affreux quels ſeront vos tourmens,
Infidéles Chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
( Hélas ! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons )
Y ſont précipités ainſi que les Catons ?
Lorſque le Bonze étale en vain ſa pénitence ;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre ſoi bizarrement cruel
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel ?

---

& s'il veut la rompre pour un temps, il peut la rétablir enſuite. La raiſon nous dit qu'aucune ſubſtance n'eſt anéantie. Dieu peut ſans doute ſéparer celles qu'il a unies, & réunir celles qu'il a ſéparées. La raiſon nous perſuade qu'il le peut, & la Religion nous aſſure qu'il le veut. La ſociété entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la ſociété ſeroit rompue pour un temps : mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vû dans le cours de cet ouvrage, l'accompliſſement de la plus grande partie des choſes prédites. Soyons donc perſuadés que tout le reſte de ce qui a été prédit, ſera également accompli.

391 Perſonne n'ignore les auſtérités preſque in-

De sa chûte surpris le Musulman regrette
Le Paradis charmant promis par son Prophete,
Et loin des voluptés qu'attendoit son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul, ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes Vers!

---

croyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines, pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples. Ils sont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt & de la vanité.

396 La Religion Chrétienne qui ordonne une vie pénitente sur la terre, promet un Paradis tout spirituel: la Mahométane au contraire permet une vie sensuelle sur la terre, & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis est si grossiere, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'osent le croire véritable; mais la multitude n'en doute pas. Plusieurs sont assez simples pour conserver un toupet de cheveux sur leur tête, afin qu'au dernier jour Mahomet les enleve plus aisément. Il doit les sauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs seront d'abord punis: mais par mon intercession, ils seront enfin reçus dans le Paradis, n'étant pas possible que les vrais Croyans restent pour toujours dans les flammes éternelles avec les infideles.*

406 Une Religion qui commence & finit avec le

D'une Muse toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras fais vivre la mémoire.

---

monde, & rappelle toute l'histoire à la sienne, son Empire ayant été établi par les révolutions des autres Empires ; une Religion qui rappelle tous les peuples, même les Mahométans par leur propre Religion, à cette révélation, donnée au premier de tous les peuples, subsistant toujours pour l'attester toujours ; une Religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la raison, de l'histoire & de la nature, développe l'origine des désordres du monde & de nos malheurs, & qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumiere si éclatant, porte avec elle le caractere de la Divinité. Dieu ne se montre à l'homme pécheur que sous un voile ; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un dessein toujours suivi, le font particuliérement reconnoître. Ces deux ouvrages sont la Nature & la Religion. Les Déistes qui ne s'arrêtent qu'au premier, sont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Etre suprème, le Créateur du monde ; & comme ils ignorent ce qu'ils en doivent espérer & craindre, ils l'adorent sans le connoître, ou plutôt ils n'adorent rien, & l'on peut dire d'eux plus justement, qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs : *Nil præter nubes, & cœli numen adorant*. Ceux qui connoissent un Créateur dans son ouvrage de puissance, qui est la Nature, & un Réparateur dans son ouvrage de justice & d'amour, qui est la Religion, sont les seuls qui connoissent & adorent l'Etre suprême, de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui est Esprit & Vérité.

LA BÉNÉDICTION que Dieu a répandue sur cet Ouvrage, dans un siécle où l'impiété triomphe, m'avoir engagé à y donner une nouvelle attention, pen-

La sienne.... Qu'ai-je dit ? où vai-je m'égarer ?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?

---

dant qu'on travailloit à cette édition, la derniere qui sera faite, selon les apparences, du vivant de l'Auteur. J'ai dans mes Vers & dans mes Notes fait quelques additions ; & j'en aurois peut-être fait d'autres, si je n'avois pas été arraché à ce travail, par une de ces afflictions dans lesquelles on ne peut être consolé que par la Religion. Heureux alors, non pas celui qui en parle en Vers, mais celui dont le cœur en est rempli ! Un Fils m'étoit cher, non parce qu'il étoit unique, mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé de se procurer de quoi vivre, il s'étoit déterminé par un choix sagement médité, au Commerce maritime ; où les richesses qu'on peut gagner, ne sont point, comme il me le disoit, celles *de l'iniquité*. L'espérance qu'il feroit une fortune honnête, & en honnête-homme, m'avoit adouci la douleur de sa séparation, lorsqu'il partit pour Cadix ; où à peine arrivé, il vient de m'être enlevé par cet affreux tremblement de terre, dont on parlera long-temps ; & les circonstances qui l'ont fait périr sont si cruelles, qu'elles contribuent à le faire regretter de tout le monde, dans sa Patrie & en Espagne, où il s'étoit déja fait estimer. Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté. Oui, Dieu me l'a ôté, & même par un de ces coups imprévus, qui rendent la mort terrible à tout âge, & sur-tout dans l'âge des passions. Cependant la vertu de mon Fils, la bonté de son cœur, la droiture de ses sentimens, la sagesse de ses mœurs, tout me fait espérer que Dieu l'a pris dans sa miséricorde ; & que c'est moi qu'il a frappé par ce grand coup, afin que me trouvant seul, je ne sois plus qu'à lui, & que je passe le reste de mes jours à implorer

Soit

Sois de tous mes desirs la regle & l'interprète,
Et que ta seule gloire occupe ton Poëte.

---

pour moi cette miséricorde, que ne mérite point une vie si peu conforme aux grandes vérités, que dès ma jeunesse j'ai eu la hardiesse d'annoncer dans ma Poésie. Puisse l'affliction dans laquelle je passerai le reste de cette vie, m'être utile pour l'autre! Puisse cette Religion que j'ai chantée, arrêter les larmes que la Nature veut à tout moment me faire verser sur mon Fils, & m'en fournir d'autres pour pleurer sur moi-même!

Les Libraires ayant souhaité faire encore cette édition sous mes yeux, j'ai laissé subsister ce que dans la derniere, la douleur me dicta dans ces premiers momens, qui durent encore.

FIN.

# *AVIS DES LIBRAIRES*

## Sur les Piéces ſuivantes.

*LE Poëme de la Religion que M. Hardion avoit envoyé à feu Monſieur Rouſſeau pour en examiner la verſification, ayant donné lieu à la Réponſe ſuivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, auſſi-bien qu'à l'Epître X que M. Rouſſeau rendit publique quelque-temps après ; nous avons cru néceſſaire d'imprimer ici ces deux Piéces. Elles font honneur à un Ouvrage que M. Rouſſeau paroît avoir examiné avec tant d'attention, & elles n'en font pas moins à la mémoire de ce célébre Poëte, par les ſentimens de Religion dont elles ſont remplies.*

# JUGEMENT
## *DE M. ROUSSEAU*
## SUR
## *LE POËME DE LA RELIGION.*

QUELQUE recommandable que ſoit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de ſon Sujet, on peut dire qu'il n'eſt pas moins admirable par la maniere dont il eſt traité; ſoit qu'on y conſidere l'aſſemblage, le choix & la force des preuves; ſoit qu'on y regarde l'œconomie, & la judicieuſe diſtribution de ces mêmes preuves, qui ſe donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, compoſent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il eſt impoſſible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puiſſe réſiſter. C'eſt ce qui doit rendre cet Ouvrage auſſi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais quelque ſolide qu'il ſoit, cette ſolidité même auroit pû lui nuire dans l'eſprit de la plûpart des Lecteurs, à qui l'utile ne ſauroit plaire, s'il n'eſt pas accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux ſacrifier l'utilité à leur plaiſir, que leur plaiſir à l'utilité. C'eſt à quoi

l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a ſemées dans tout ſon Ouvrage, & par la magnificence du ſtyle dont il s'eſt ſervi pour les exprimer. Enſorte que ſi jamais la Poéſie a mérité d'être appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulierement d'être appellée le langage de Dieu; qui ſemble y parler lui même par l'organe de celui qu'il a chargé de ſa cauſe. C'eſt un témoignage que je dois à ma propre conſcience, & à l'impreſſion que la lecture de ce Poëme a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit. J'en ai ſuivi la conduite avec une grande attention

On ne ſauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'exiſtence de Dieu. C'eſt ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la Phyſique peut fournir à la Poéſie, & la Métaphyſique à la Raiſon, ſe trouve décrit & développé de la maniere la plus noble & la plus diſtincte. Ces preuves amenent naturellement la diſtinction des deux Subſtances, leur union pendant la vie, & leur ſéparation à la mort; d'où s'enſuit la preuve de l'immortalité de l'ame. Les diverſes opinions & les contrariétés des Philoſophes ſur ce ſujet, conduiſent à la néceſſité d'une Révélation. Le troiſieme Chant pourſuit la propoſition avancée à la fin du précédent, en faiſant voir par l'hiſtoire du monde, & des Juifs en particulier, que ce n'eſt que dans leurs Livres que la Révélation ſe trouve; d'où réſulte, par des conſéquences indiſputables, l'authenticité & la vérité d'une

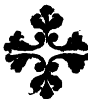
Religion annoncée par les Prophétes, confirmée par les miracles, & avouée par Mahomet lui-même, son plus grand ennemi.

Le quatrieme Chant est parfaitement lié au troisieme, par l'exposition admirable de la naissance de la Religion Chrétienne, des miracles de son Auteur, de l'accomplissement des Prophéties, de la propagation si rapide de l'Evangile, & de son établissement au milieu des persécutions & des supplices. On y voit les Nations soumises, la Raison humaine confondue, la folie de la Croix triomphante de la sagesse du monde, & enfin Rome, le centre du Paganisme, punie comme Jérusalem l'avoit été, mais relevée pour devenir jusqu'à la fin des siécles, le centre de la Religion Chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur rassure l'esprit & le cœur de l'homme; l'un contre l'obscurité des mystères, l'autre contre la sévérité de la morale. Il fait voir dans le cinquieme Chant, jusqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés auxquelles le Déiste ne peut répondre ; au lieu que le Chrétien y trouve la réponse dans la Révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé, est le parallele également docte, solide & ingénieux, de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganisme, avec celle des Chrétiens.

Cette pensée, que la Religion n'exige de nous, que ce que la droite Raison nous ordonne, & que l'Evangile, s'il est permis de parler ainsi, ne rend pas le chemin plus étroit

que la ſimple Philoſophie, & les devoirs preſcrits à l'honnête-homme, eſt admirablement exprimée, & il falloit qu'elle le fût; mais il falloit auſſi montrer l'avantage que la morale du Chriſtianiſme a ſur toute autre morale. Cet avantage conſiſte dans le précepte de la Charité, le plus doux de tous les préceptes, tous les autres ne s'adreſſant qu'à la Raiſon, mais celui-ci s'adreſſant au cœur, qui eſt ce que Dieu demande particulierement; & comme cette vertu eſt le couronnement de toutes les vertus Chrétiennes, l'Auteur ne pouvoit mieux couronner ſon Ouvrage, qu'en nous en faiſant ſentir le prix & la néceſſité: & c'eſt ce qu'il a exécuté d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui ait choiſi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

*A Bruxelles, le 30 Août 1737.*



# *EPITRE*
## DE
# M. ROUSSEAU,
## A
# *M. RACINE.*

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuſcrit, & qui a donné lieu à l'Epître ſuivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poéſie, auſſi-bien que de piété, également admirable par la ſolidité des preuves qui y ſont alléguées, & par l'abondance & riche variété des peintures dont ils les a ornées. En ſorte que ſi jamais la Poéſie a pu être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de ſa cauſe. C'eſt ce qui m'a engagé à ſolliciter ici l'Auteur, ſi digne du nom qu'il porte, de donner inceſſamment ſon Ouvrage au Public; auquel il ne ſauroit être trop-tôt préſenté, pour le raſſurer contre le progrès de l'impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vue que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne le ſyſtême affreux du Spinoſiſme & du Matérialiſme.



# EPITRE.

DE nos erreurs, tu le ſais, cher Racine,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit, facile à s'égarer ;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire, ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte Voûte,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route ;
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas ;
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interpréte.
Et c'eſt pourquoi tes divins Précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine, & pour n'en point douter
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur ;

Et plein du feu de ton illustre Pere,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Ester va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'Auteur de la Grace,
Versant sur toi sa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force & ton courage,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil,
Et grave en lui les derniers caracteres,
Qui de ma foi consacrent les mysteres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puissans
A son empire asservissent mes sens!
Et quelle voix céleste & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma Raison même
N'écoute plus que l'Oracle suprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que sublimes,
Se sont ouvert tous les divins abîmes
Où sa grandeur se plaît à se voiler,
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que sais-tu s'il ne te fit point naître

Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillards affreux?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Dônné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels, juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux?
Où nous voyons enfin, l'oſé-je dire?
La Vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal?
Car ce n'eſt plus le temps où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi;
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert:
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts

Ces légions, ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades;
Juſques au ſein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, ſans ſcrupule & ſans honte,
De ſes arrêts lui faire rendre compte;
Et déja même, arbitres de ſa Loi,
Tiennent en main pour écraſer la Foi,
De leur Raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes?
Votre Raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité;
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas:
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu ſur ce qu'il lui révéle?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers:
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes:
Interrogez vos mœurs, vos paſſions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour la ſageſſe
Avons-nous vu briller votre jeuneſſe?

Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés,
Dompter l'orgueil, la colere, l'envie,
La volupté des repentirs suivie?
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix,
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens appaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez: je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée.
Une Jeunesse en proie aux vains desirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essain de Beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel-air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans;

Compter pour rien toutes vos injustices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge
Jusqu'au plus fort de vos dérèglemens,
Vous exposoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulevement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre: & son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De-là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre ame & ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.

De-là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le haſard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles :
Et déſormais aux troubles inacceſſibles
Vos jours ſerains, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu. De ſi belles lumieres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupieres ;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis ſi zélés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits :
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antithèſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens, fierement énoncés,

Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? ces tendres nourriçons
Déja du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes :
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux proſélytes :
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiere éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'êtres divers émanés de ſon ſein :
Que ces grands mots, d'Ame, d'Intelligence,
D'Eſprit céleſte, & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
Et qu'en un mot notre penſée altiere
N'eſt rien au fond que la ſeule matiere
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir :
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtraindre,
Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre école,

Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.
Car de vouloir combattre les myſteres
Où notre foi puiſe ſes caracteres,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyphes ?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles ;
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Epouvantail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & sûr
Nous guideroit dans ce dédale obſcur ?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute,
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous ;
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſere abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,

Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſûres,
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs écrits conſacrent la ſplendeur ?
Faites comme eux : commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource :
C'eſt la Vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes :
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes ;
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en regle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos penchans indociles :
Par écarter ces recherches futiles,

Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorses perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit.
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zéle & la priere
Auront pour vous franchi cette barriere,
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir jusqu'à nos volontés ?
Tyranniser des passions si belles ?
Répudier des amis si fidelles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment :
C'est condamner son ame à la torture ;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez ; mais malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briser la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;

Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-tems les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens;
Je l'avoûrai : quelques rayons de flâme
Que par avance eût verſé dans mon ame
La vérité qui brille en tes Ecrits;
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ſa puiſſance & ſa force;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

*A Bruxelles, le premier Septembre* 1737.



# AVERTISSEMENT
## *Sur l'Epître suivante.*

LEs Amateurs de la Poésie parurent contens de l'Epître de feu M. Rousseau ; ils retrouverent tout le feu de sa jeunesse dans plusieurs endroits, & sur-tout dans la peinture qu'il y fait des Esprits-forts.

Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendarts,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'Esprits subtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades, &c.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conservent un véritable amour pour la Religion ; ils virent avec joie un Poëte tel que celui-ci, en prendre la défense, & se faire gloire non-seulement de sa soumission, mais de l'aveu de son changement.

Dieu brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil.
Je vois, j'entens, je crois, &c.

C'est le même aveu qu'il répéte à la fin.

Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous commençant sa carriere,
Ferma long-temps les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentimens si louables m'engagerent à faire voir dans ma Réponse, que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il soit aujourd'hui, ne doit point surprendre, puisque les grands hommes sont ceux à qui l'humilité coûte le moins, & que les Poëtes du siécle précédent, le siécle des grands hommes, ont non-seulement respecté toujours la Religion dans leurs Ecrits, mais ont prouvé par leurs mœurs, la sincérité de leur respect pour elle. Je remonte ensuite à la source de ce libertinage d'esprit, qui fait tant de progrès: je la trouve dans les Ecrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-savans; & dans cette nouvelle Métaphysique, dont les étranges partisans, tantôt à l'exemple de Locke, n'osent décider si la matiere ne peut penser, & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre, & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il doit l'être, quoique rien n'en prouve mieux le désordre & la misere qu'une pareille Philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope, le plus célébre Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui, je ne prétens pas attaquer ici ses véritables sentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétens attaquer que ceux qui sont devenus si communs parmi nous depuis la lecture de son *Essai sur l'homme*, dont les principes n'étant pas assez développés pour nous, sont cause que plusieurs personnes croyent y trouver un systême, qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.



EPITRE



# EPITRE

## A M. ROUSSEAU.

*Cette Epître est la Réponse à celle qu'il m'a adressée, & dans laquelle il attaque les Esprits-forts.*

De son zéle contre eux, qu'ils seront étonnés
Ces Esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, CHER ROUSSEAU, les confondre !
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
Envain dans la révolte ils étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'étoit point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :

Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa Loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers Vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la Religion,
Et sa gloire & la tienne, & leur confusion!

Elle n'est en effet que honte & que foiblesse,
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un Grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue, & sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, & de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité,
Exemple peu commun dans le siécle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siécle des Grands hommes?

Eh! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos ayeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejettant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous regner que la Raison.

Que béni soit le Ciel, qui sur notre horison
Fit lever tout à-coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos peres.
Goûtons notre avantage, & plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! & quel temps fut le leur!

J'y vois dans son midi le Soleil de la France.

Oui, ce même Soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Saci, Nicole, Arnaud, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses Peres encor l'Eglise vous avoue;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres Docteurs,
Conservant au milieu de vos graces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves Ecrits d'un saint zéle enflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume & la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'Impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans,
Agréables Auteurs de nos amusemens.

Que de héros? Je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platons, tonner les Demosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté,
Et loin de la tribune au théâtre emporté
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.

---

39. Que de grands hommes en tous les genres rassemble le siécle de Louis XIV! On peut bien dire que notre soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant, il eût encore été si pâle. Qu'étoit notre Poësie avant Corneille, & qu'étoit Corneille lui-même dans ses premieres piéces?

De tous les côtés alors les chefs-d'œuvres naissoient :
Les Juges éclairés qui leur applaudissoient,
Assuroient d'une longue & brillante fortune
Phédre, le Misanthrope, Armide, Rodogune.
O Peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont pesans à porter par vos foibles enfans !
A la Religion soyons du moins fidéles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modéles.
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos ?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t-on vû dans leurs Vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ?
Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables ;
Et peint la piété sous des traits véritables ;
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret

64 Les trois pieces que plusieurs personnes regardent comme les chefs-d'œuvres de la Tragédie & de la Comédie. On regarde aussi Armide comme le triomphe de notre spectacle Lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

72 Epître très-impie d'un Auteur qui n'est que trop connu. On ne peut accuser aucun Poëte fameux du siécle précédent d'avoir fait des vers contre la Religion.

73 Puisque Moliere, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible ; & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, Act. 1. Sce. 5. de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectoit l'original.

La Fontaine en gémit : à ſes remords rebelle
Sa main ſert malgré lui ſa plume criminelle :
Vrai dans tous ſes écrits, vrai dans tous ſes diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la juſtice ;
Et l'Auteur de Joconde eſt armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami conſtant, le ſage Deſpreaux,
Lança ſes premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguſte & d'Emilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime & ſes tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.

---

79 Lorſqu'il s'écrie : *O combien l'homme eſt inconſtant, divers, foible, leger ! &c.* Jamais on ne vit des mœurs plus ſimples, ni un cœur plus ſincére. On lit le détail de ſa converſion, dont le P. Pouget fut le miniſtre, dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vû le cilice qu'on trouva ſur lui après ſa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute ſa vie, il n'avoit jamais ſongé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

85 M. Broſſette dans les notes ſur la Satyre premiere, dit que Boileau dans les derniers vers déſigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

88 Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puiſqu'il dit au Pape dans ſon Epître Dédicatoire : *La traduction que j'ai choiſie, par la ſimplicité de ſon ſtyle ferme la porte aux plus beaux ornemens de la Poëſie, & bien loin d'augmenter ma réputation, ſemble ſacrifier à la gloire du Souverain Auteur, tout ce que j'en ai pû acquérir en ce genre d'écrire.*

90 *Poſtquam profana tragœdiarum argumenta trac-*

Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vû sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraine un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !

O France, riche alors en ames si parfaites,
Oui la Religion captivoit tes Poëtes.
Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi,
L'austere probité fut leur premiere loi.
Dans leurs Ecrits charmans, Auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensoit en eux les talens & les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muses,
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux Citoyens, amis tendres, leur zéle
Fit regner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincere en étoit le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête-homme est Chrétien !

Ranimez un moment votre illustre poussiere,
O Morts : si vous daignez revoir notre lumiere,

---

*tasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est.* Ces paroles de son épitaphe faite par Boileau, font connoître les sentimens des deux Poëtes.

Sortez de vos tombeaux, & considerez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoissez-vous?
Vos fils... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés ? Trop d'amour pour la
gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroissez sans art : vos enfans plus habiles
Chercherent des beautés moins simples, moins faciles.
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle espera, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vûe.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom & sa puissance,
Compagne du Déisme & de la Tolérance,

Par l'orgueil soutenue & par la volupté,
Sur un Trône éclatant monta l'Impiété.

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatiguable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abbattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, & partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir ! cœur cruel ! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier Conquérant, ravageur de systêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidelle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,
Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussiere,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumiere.
Combien de Raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe & critique Recueil !

---

166 Bayle, qui de Protestant se fit Catholique, & retourna ensuite à la Religion Protestante, non-seulement a su par sa maniere de raisonner, éblouir les

L'ardeur de diſputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque legère écorce ;
Mais l'étude eſt pénible & le fruit en eſt lent.
Que Bayle fut commode au Lecteur indolent !
Tout s'y trouve : ſcience, hiſtoire, longs paſſages,
Grave Métaphyſique, & galans badinages.
Bientôt à décider ſon diſciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'Imprimeur la gémiſſante preſſe
Vit ſortir de ſon ſein, las d'enfanter ſans ceſſe,
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès
Changea les Ignorans en Savans par extraits.

Dès long-tems la Tamiſe, au trouble accoûtumée,
Fut par un nouveau trouble elle-même allarmée.

---

eſprits ſuperficiels ; mais il a ſu paroître rempli d'une vaſte érudition, à ceux qui n'approfondiſſent point. Lorſque ſon Dictionnaire parut, M. l'Abbé Renaudot chargé d'en faire ſon rapport à M. le Chancelier, en donna ſon Jugement par un écrit, dans lequel il avança ſans crainte, que Bayle n'avoit lu les Anciens, que dans les citations des Modernes ; & que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faiſoit plus de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût picquer un homme qui ſe donnoit pour ſavant critique, Bayle dans une réponſe à ce Jugement, s'efforce de ſe juſtifier ſur les impiétés & les obſcénités ; mais à l'article de la ſcience, il paroît baiſſer pavillon devant M. l'Abbé Renaudot ; il avoue qu'il ne fournit aux vrais Savans que *des compilations indigeſtes, & aſſez crues*. Ce ſont ſes termes. Ce Dictionnaire où l'on trouve tant d'articles inutiles, & où l'on ne trouve pas tant d'articles importans, peut bien être appellé un *recueil informe*.

L'Ame dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, & jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilege on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicanneurs.
L'Ame dans ce procès ne craint point qu'on décide :
Son droit n'est point douteux, mais son Juge est timide.
Locke pese, examine ; & pour trop balancer
Trouve la cause obscure, & n'ose prononcer.
Cruelle modestie ! ô fatale lumiere !
O mer, entre elle & nous oppose ta barriere.
Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer.
Elle étoit étrangere, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
Eprise du plus grand de nos Méditatifs,
Londres applaudissoit à ces Spéculatifs,

---

189 Non-seulement Locke a nié les idées innées, & a soutenu que toutes venoient des sens : non-seulement il a soutenu que l'ame ne pensoit pas toujours, & que la pensée étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à la matiere ; mais sur la question, si la matiere peut penser ou non, il est resté indécis, par respect, a-t-il dit, pour la puissance de Dieu. *Que savons-nous*, selon lui, *si Dieu ne peut pas la rendre pensante? Par conséquent sommes-nous capables de connoître si un être purement matériel pense ou non ?* Qu'une telle modestie peut mener loin !

197 La Métaphysique du P. Mallebranche a été long-temps très en regne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un Livre de M. Voltaire, qui a

Qui dans le ſein de l'Etre en qui tout eſt viſible,
Contemploient l'étendue, immenſe, intelligible,
Archétype, en qui ſeul je vois, ſans le ſavoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La Raiſon change auſſi de méthode.
Ecrits, habillemens, ſyſtêmes, tout eſt mode.
L'homme dans tous les temps déplora ſes malheurs.
Rouſſeau, tu l'appellois *un miroir de douleurs*.
Et quand pour ſon portrait tu peignis la ſouffrance,
Il n'y trouva que trop ſa triſte reſſemblance.
Il ſe trompoit lui-même, & ſon peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

---

fait beaucoup de bruit, les raiſonnemens du P. Mallebranche ſont appellés des *illuſions ſublimes*. La mode change.

209 J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxiéme & Chant cinquiéme, des malheurs de l'homme, dont le péché originel eſt la cauſe. Je ne ſoupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette ſource du déſordre; mais comme ſes principes ne la ſuppoſent pas, on pourroit croire que ſuivant ſon ſyſtême, l'homme innocent ſeroit tel qu'il eſt aujourd'hui, ſujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des paſſions. « Certainement, *diſoit Saint Auguſtin aux Pélagiens qui ſoutenoient cette erreur*, ſi un Peintre s'aviſoit de faire » un pareil tableau du Paradis terreſtre, quand même » il y mettroit une inſcription, qui de nous croiroit » voir un Paradis? Qui croiroit même que le Peintre » s'eſt trompé? nous dirions tous qu'il a voulu ſe » mocquer. » *Certè ſi talis Paradiſus pingeretur, nullus diceret eſſe paradiſum, nec ſi ſuprà legiſſet hoc nomen inſcriptum. Nec diceret erraſſe pictorem, ſed planè agnoſceret irriſorem.* Op. imp. l. 3.

» Eh ! pourquoi, nous dit-il, rêveurs, atrabilaires,
» Vous plaire à vous ſorger des maux imaginaires ?
» La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous ?
» Pourquoi ſoupçonner Dieu d'un bizarre courroux ;
» Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere,
» Où ſon amour éclate, y chercher ſa colere ?
» Heureux membres d'un Tout ſagement ordonné,
» Au bonheur général chaque être eſt deſtiné.
» Il n'eſt point de déſordre: & des mains de ſon Maître
» L'homme eſt ſorti parfait autant qu'il le doit être.
» Tout conſpire pour lui, juſqu'aux ſéditions
» Qu'élevent ſi ſouvent de folles paſſions.
» Reconnoiſſez, Ingrats, que leurs ſecrets ravages
» Vous emportent au bien par d'utiles orages.
» Tels, en ſe diſputant le Royaume des airs,
» Par leurs affreux combats les vents ſervent les mers.

Philoſophes profonds, vos chimères ſont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?
Eh quoi ! lorſque la paix dans le mien veut entrer,
Il ſe plaint, & c'eſt lui que j'entens ſoupirer.

---

222 Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il eſt vrai qu'elles ſont utiles, néceſſaires & louables ſuivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'eſt-il pas bien malheureux d'avoir à ſoutenir contre lui-même une guerre continuelle ? Et doit-on s'étonner que la morale Chrétienne nous ordonne toujours de réſiſter à nos paſſions, puiſque la morale Payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout ſage doit, comme dit Horace, *reſponſare cupidinibus*.

Qu'il se taise à l'instant ; votre honneur le demande ;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi serois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant,
J'appelle en vain la joie : il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage :
Je le sais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savans navigateurs, si c'est-là votre port,
L'asyle est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrece, s'il veut à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux Traducteur,
Qui d'un Maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien, tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.

---

242 Pline le Naturaliste, qui seroit bien mieux surnommé le Misanthrope, dit que le pouvoir de se donner la mort, est le plus grand présent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis* ; & il s'étonne qu'on ait donné l'épithete de *funestes* aux plantes qui empoisonnent ; » parce » que, dit-il, notre condition est telle, que pour les » plus heureux même, la mort est un port. « *Quoniam ea vitæ conditio est, ut mori plerumque etiam optimi portus sit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'esprit d'irreligion, qui étoit celui de Pline ! Lucréce, le prédicateur de l'Impiété, se tua à quarante-quatre ans, & Creech fameux en Angleterre par sa traduction de Lucrece, se pendit à quarante ans.

Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos Sermons, Apôtres du bonheur;
Et quand l'Impiété qui vante ſon breuvage,
Cher & dernier eſpoir des cœurs qu'elle encourage,
Diſtilleroit pour moi tout le ſuc des pavots,
Je laiſſe ſon nectar à ſes triſtes Héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons diſſiper ces vapeurs meurtrieres,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Paſcals, Miſanthropes cruels,
Qui ne parlant jamais que de crime & de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur ſort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment ſévéres,
L'orgueil, & le menſonge, enchanteurs néceſſaires.
» Oui, pour attacher l'homme à ſa condition,
» Sans ceſſe à ſes côtés marche l'Opinion.

---

258 Ce reproche de ſévérité & de miſanthropie qu'on a fait particulierement à M. Paſcal, & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains, eſt ſi injuſte, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des Eſprits forts contre M. Paſcal? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie ſi ſupérieur?

265 Ceci eſt encore tiré *de l'Eſſai ſur l'homme.* Qui auroit cru que nous euſſions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur conſiſtoit à ignorer nos malheurs, le déſordre en ſeroit encore plus grand, & nous n'en ſerions que plus à plaindre, ſuivant cette belle parole de ſaint Auguſtin: *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum?*

» Dont l'art inépuisable en utiles merveilles,
» Sait flatter le Savant dans ses pénibles veilles,
» Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
» Faire danser l'aveugle & chanter le boiteux.
» Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
» Que souleve & grossit, complaisant charitable,
» L'Orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
» Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi ! vous que la Raison éclaire de si près,
Vous pour qui la Nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses !
De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goute d'eau,
Que leur soufle pénétre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vuide ouvrage du vent, que le vent va briser ?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvû qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même !
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vûe ;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flateur,
Me jetter dans le sein de mon Consolateur.

Oui l'homme eſt malheureux ; dès long-temps tu l'éprouves :
Et ſon Conſolateur, cher Rouſſeau, tu le trouves.
C'eſt celui qu'imploroit d'une mourante voix
Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lyre autrefois
Par des ſons ſi touchans accompagnoit les larmes.
C'eſt celui qui ſouvent prend contre nous les armes,
Et qui par ſes rigueurs préparant ſes bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ſes ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces Vers qui les ont terraſſés :
Puiſſent-ils par lui-même être récompenſés !
Que pour premier bienfait ſa clémence attendrie,
Au gré de mes deſirs te rende à ta Patrie.
D'un mortel courageux la Patrie eſt par-tout ;
Mais ton courage enfin n'eſt-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui ſoupirent ſans ceſſe,
Doivent de tes marais t'augmenter la triſteſſe !
Qui t'y retient encore, ô cher Infortuné ?
Revien, c'eſt trop ſouffrir : quel courroux obſtiné,
Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre ;
Et ſous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre !

---

298. Le Cantique d'Ezéchias, dont M. Rouſſeau a fait une belle traduction.

308 Lorſque j'achevai cette Epître, le bruit couroit que M. Rouſſeau étoit près de revenir dans ſa patrie ; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne ſe montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la premiere & la derniere fois.

# LETTRE DE M. RACINE A M.....

QUOIQUE j'aie été attaqué, MONSIEUR, dans quelques Journaux imprimés dans votre Ville, & dans le Supplément au Dictionnaire de Bayle à l'article *Rousseau*, par ceux qui prétendent qu'il a joué le rôle d'hypocrite jusqu'au lit de la mort; je ne me repens point d'avoir pris sa défense dans les deux Lettres qui précédent le Recueil des siennes, & dans celle que les Mémoires de Trévoux, Janvier 1757, 11 vol. ont rapportée : Les ennemis qui persécutent la mémoire de ce Poëte infortuné, m'ont accusé de prendre son parti, à cause des éloges qu'il fit du Poëme de la Religion. J'ai pû, je l'avoue, être flatté d'avoir son suffrage, lorsque ce Poëme parut, mais depuis le temps qu'il est entre les mains du Public, ce suffrage m'est indifférent, & je n'ai eu d'autre intérêt en défendant sa mémoire, que celui de la vérité. Du reste je ne répondrai point à ceux qui m'ont attaqué à son sujet. Je ne veux point de querelles littéraires, elles ne font jamais honneur. D'ailleurs je suis dans cet âge qui 'a mis dans cette disposition que Caton, suivant que Ciceron le fait parler dans son Traité de la vieillesse, appelloit *satietas vitæ*, disposition qui nous fait desirer selon lui, *ad*

*meliora profitisci*; quand on a ce desir, fondé sur des motifs que Caton ne pouvoit avoir, on n'offense personne, quand on est offensé, on pardonne, & regardant comme bien frivoles, tant de choses qu'on avoit autrefois regardées comme importantes, on ne songe plus qu'à celles qui le sont véritablement. Ce sont les seules qui m'occupent maintenant, *Vellem ab initio.*

Je suis, Monsieur, &c.

Ce 1 Avril 1757.





# LETTRE
## *De Monſieur le Chevalier DE RAMSAY à Monſieur RACINE.*

QUELQUE charmé que je ſois MONSIEUR, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un étranger d'en faire l'éloge, & vous feriez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal deſſein de cette Lettre eſt de rendre juſtice à mon ami & à mon compatriote M. Pope. Il eſt très-bon Catholique, & a toujours conſervé la Religion de ſes ancêtres dans un Pays où il auroit pû trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ſes mœurs, la nobleſſe de ſes ſentimens, & ſon attachement à tous les grands principes du Chriſtianiſme, le rendent auſſi reſpectable, que la ſupériorité de ſes lumieres, la beauté de ſon génie, & l'univerſalité de ſes talens le rendent admirable.

Il a été accuſé en France de vouloir établir la fatalité monſtrueuſe de Spinoſa, & de nier la dégradation de la nature humaine. Je le crois exempt de l'une & de l'autre de ces deux funeſtes erreurs, qui renverſent toute Morale & toute Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. Voici comme j'entens les principes de ſon *Eſſai ſur l'homme;* & je penſe qu'il ne me deſavouera pas.

Il eſt bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme ſoit ſon état primitif & conforme à l'ordre.

Son dessein est de montrer que *depuis la nature degradée*, tout est proportionné avec poids, mesure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui souffre, qui mérite de souffrir, & qui ne peut être rétabli que par les souffrances : Que les maux physiques sont destinés à guérir le mal moral : Que les passions & les crimes des hommes les plus méchans sont bornés, dirigés, & reglés de façon par une Sagesse souveraine, qu'elle tire l'ordre de la confusion, la lumiere des ténébres, & des biens innombrables des maux passagers de cette vie : Que cette Providence conduit tout à ses fins, sans jamais blesser la liberté des Etres intelligens, & sans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée ; & que tout est reglé dans l'ordre physique, tandis que tout est libre dans l'ordre moral : Que ces deux ordres sont enchaînés sans fatalité, & sans cette nécessité qui nous rend *vertueux sans mérite, & vicieux sans crime* : Que nous ne voyons présentement qu'une roue détachée de la vaste machine, qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immense qui sera dévoilé quelque jour. Alors Dieu justifiera pleinement toutes les démarches incompréhensibles de sa sagesse & de sa bonté, & s'absoudra, comme dit Milton, du jugement téméraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la justesse de votre esprit, & de la justice de votre cœur, en avertissant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables sentimens de M. Pope, mais les fausses conséquences qu'on a tirées en ce pays-ci de son

Ouvrage, en confondant l'ordre passager de la nature dégradée, avec l'ordre éternel, immuable & nécessaire, auquel l'homme est destiné.

Je connois les coupables Auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope. Spinosistes, & incrédules eux-mêmes, ils ont cru qu'il leur ressembloit, persuadés qu'on ne peut avoir de l'esprit sans penser comme eux.

Notre Homere Anglois, bien éloigné de l'erreur Pélagienne, dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi, est persuadé que non-seulement l'homme est déchu & dépouillé, mais mortellement blessé; non-seulement blessé, mais encore mort; non-seulement mort, mais de plus enseveli dans le péché: de sorte que sans une force surnaturelle, sans la *δυναμις θεια*, reconnue des Payens même, il ne peut rien produire de lui-même qui soit conforme à l'ordre éternel, à l'amour du *Souverain Beau* pour lui-même, & de tous les Etres subalternes pour lui. Je me flatte qu'il justifiera un jour ses vrais sentimens, & qu'il imitera votre exemple, en nous donnant un Poëme sur la Religion, fort supérieur *au Paradis perdu*, dont les images souvent rampantes, sont peu dignes de la majesté du sujet; dont le plan philosophique *

* On ne comprend pas ce que veut dire ici le Chevalier de Ramsay. Il n'y a dans ce Poëme, ni plan philosophique, ni ordonnance symmétrique; & l'amour de Dieu pour les hommes est bien mieux prouvé par Milton que par Pope.

n'égale pas le génie sublime du Poëte, ni l'ordonnance symmétrique, l'esprit créateur de Milton.

Milton écrivit son Poëme pour confondre l'incrédulité de son siécle ; mais Calviniste outré, il dégrada son Ouvrage par les injures puériles & insensées qu'il vomit contre l'Eglise Romaine, aussi bien que par le plan borné & rétreci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour universel de Dieu pour ses créatures.

M. Le Chevalier Newton, grand Géométre & nullement Métaphysicien, étoit persuadé de la vérité de la Religion ; mais il voulut rafiner sur d'anciennes erreurs Orientales, & renouvella l'Arianisme par l'organe de son fameux disciple & interpréte M. Clarke, qui m'avoua quelque temps avant que de mourir, après plusieurs conférences que j'avois eues avec lui, combien il se repentoit d'avoir fait imprimer son Ouvrage : je fus témoin il y a douze ans à Londres, des derniers sentimens de ce modeste & vertueux Docteur.

M. Locke, génie superficiel, qui a écrit les Elémens de la Philosophie, plutôt que ses principes approfondis, étoit, je crois un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philosophe, & que les décisions de l'Eglise ne lui servent pas de boussole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeunesse dans une incrédulité séduisante, mais également éloignée des horreurs du Spinosisme impie, & des excès du Déisme, qui ne cherche à secouer le joug de la révélation,

que pour contenter les passions. Je fus ramené par le grand & sublime Fenelon, Archevêque de Cambray, qui me fit comprendre non-seulement la beauté de la morale Chrétienne, mais qui me démontra que quoique nos Mystères soient incompréhensibles, ils ne sont pourtant pas impossibles; qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain, & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. Ensorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rousseau :

*Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne*
*N'écoute plus que la voix souveraine,*
*. . . . . qui commençant sa carriere*
*Ferma long-temps les yeux à la lumiere.*

Je suis, MONSIEUR, avec, &c.

*Le Chevalier de* RAMSAY.

*A Pontoise le* 28 *Avril* 1742.



# REPONSE

## *De Monsieur RACINE.*

IL est vrai, MONSIEUR, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais si votre nom & vos Ouvrages m'étoient inconnus, je serois étranger dans la République des Lettres. La maniere dont vous expliquez le systême de M. Pope est si lumineuse & si conforme à la Religion, que je vous demande la permission de rendre votre Lettre publique. Elle servira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle aussi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penser bien différemment.

Ce que vous m'écrivez sur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité est plus fort sur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géométres eux-mêmes, malgré cette science qui doit rendre l'esprit si juste, s'écartent souvent dans les vérités les plus importantes, lorsqu'ils ne veulent suivre que leurs lumieres; parce qu'en pareille matiere, la grande justesse d'esprit est la soumission à l'autorité.

Je suis, MONSIEUR, &c.

*A Soissons, le 15 Mai 1742.*

*SECONDE*

# SECONDE LETTRE

## *De Monſieur le Chevalier* de RAMSAY à Monſieur RACINE.*

JE ſuis content, MONSIEUR, & bien perſuadé que vous ſerez auſſi content que moi, en recevant la Lettre que M. Pope m'a adreſſée pour vous être remiſe.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témérairement lorſque dans la premiere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai ſoutenu hardiment la pureté des ſentimens de mon illuſtre compatriote. Mais ce n'étoit pas aſſez qu'il fût juſtifié par moi : on eût pû croire que l'amitié ſeule m'avoit fait parler. Le voici qui ſe juſtifie lui-même. Sa Lettre, en vous prouvant ſon zéle pour la Religion, & ſa ſoumiſſion à l'autorité de l'Egliſe, fermera la bouche à ſes accuſateurs. Il y joint un Livre fait pour ſa défenſe par un célébre Docteur de l'Egliſe Anglicane nommé Warburton. En diſtribuant lui-même cet Ouvrage à ſes amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos ſoupçons contre lui étoient pardonnables. Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ſes ennemis, il en a de pluſieurs eſpèces. Son rare talent lui fait des envieux. *Urit enim fulgore ſuo*, &c. Les liaiſons intimes qu'il a eues avec pluſieurs grands Seigneurs oppoſés, ou accrédités à la Cour, lui en

ont fait d'autres. Du reste on a des preuves certaines de sa probité & de sa vertu incorruptible.

J'ai ouï dire qu'il a été successivement, & quelquefois en même temps, ami & confident intime de plusieurs Ministres. Il auroit pû faire une fortune immense en profitant de la disgrace des uns, pour faire sa cour aux autres : mais son cœur est incapable de ces bassesses.

On m'assure aussi qu'une Princesse, admiratrice de ses Ouvrages, voulut dans le temps qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poëte, non pas à abandonner la Religion de ses peres, mais à dissimuler : elle vouloit lui procurer des places considérables, en lui promettant qu'il seroit dispensé des sermens accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. Un pareil sacrifice n'est pas celui d'un Incrédule ni d'un Déiste.

Ne croyez pas que les sentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainsi en faveur de M. Pope, ni que j'aie envie de lui offrir un encens adulateur. Je ne songe qu'à rendre hommage à la Justice & à la Vérité.

Je suis, &c.

*Ce 10 Septembre 1742.*

## AVIS.

DANS les précédentes Editions, nous n'avions imprimé que la traduction de la Lettre de M. Pope à M. Racine. Quelques perſonnes nous ayant paru curieuſes de ſavoir en quels termes ce Poëte, ſi célébre chez les Anglois, a fait la déclaration de ſes ſentimens, nous joignons ici copie de l'Original à la Traduction. M. Racine a dépoſé l'Original à la Bibliothéque du Roi, entre les mains de M. Capperonnier.

# LETTER
## Of M. POPE, to M. RACINE.

SIR,

*Nothing had delayed my acknouw ledgement for your most obliging letter, but the expectation of that agreable present with you. have honourd me, the Book it self. The only allay to the pleasure it gave me in reading it, was to find that you imputed to me Principles j never was guilty of. But then again, your declaration at the end of it that you did not understant the Original, that you could not be certain whether it really contained those principles or not, and thad you had done this only because Others had tought they found them there : this, Sir, j must look upon as a agreat & extraordinary proof of your candor, your temper, your charity.*

*But j assure you, Sir, a total ignorance of our language has not been so fatal to me, as an imperfect knowledge of it. And all the beauties of Monf. de Resnel versification have given less advantage to my Essay, than his continued mestakes of my Doctrine & Reasoning have injured id. You vill see them sufficiently exposed in the work j send you, ( vritten by the Learned Author of the Divines Legation of Moses, ) and j flatter my self that the Chevalier Ramsay, who has*

# LETTRE

## *De M. POPE à M. RACINE.*

J'AUROIS eu l'honneur, MONSIEUR, de répondre plutôt à votre Lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme sur la Religion. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans mêlange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre Avertissement où vous déclarez que n'entendant pas l'original Anglois vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes, mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, MONSIEUR, que votre entiere ignorance de notre Langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêché de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la versification de M. l'Abbé du Resnel, ont été moins honorables à mon Poëme, que ses méprises continuelles sur mes raisonnemens & sur ma Doctrine, ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces méprises relevées &

*so warm a zeal for truth, will take the trouble of explaining it to your full satisfaction : after which, j may trust to your own justice.*

*Upon the whole, j have the pleasure to answer you in the manner you most desire, a sincere avow that all my Opinions are intirely different from those of Spinosa, or even of Leibnitz; but on the contrary conformable to those of Monf. Pascal & Monf. Fenelon : the latter of vhom j would most readily imitate, in submitting all my opinions to the decision of the Church.*

*J have the honour to be, with just regard,*

*SIR,*

*Your most humble &*
*most obedient servant.*
*A. POPE.*

London
Sept. 1. 1742.

réfutées dans l'Ouvrage Anglois que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet Ouvrage est un Commentaire critique & Philosophique par le savant Auteur *de la divine Légation de Moyse*. Je me flatte que le Chevalier de Ramsay, rempli comme il l'est d'un zéle ardent pour la vérité, voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre justice, & je me flatte que tous vos soupçons seront dissipés.

En attendant ces éclaircissemens, je ne saurois me refuser le plaisir de répondre nettement à ce que vous desirez de savoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-sincerement, que mes sentimens sont diamétralement opposés à ceux de Spinosa & même à ceux de Leibnitz, puisqu'ils sont parfaitement conformes à ceux de M. Pascal & de M. l'Archevêque de Fenelon, & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier, en soumettant toujours toutes mes opinions particulieres aux décisions de l'Eglise.

Je suis, &c.

*A Londres, le* 1
*Septembre* 1742.

# REPONSE
## *De M. RACINE à M. POPE.*

QUELLE plus grande preuve de votre Religion, MONSIEUR, que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous justifiez devant un homme qui doit se justifier lui-même de vous avoir attaqué témérairement ! Vous me pardonnez ma faute, sans m'en faire le moindre reproche, & plus vous m'épargnez, moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui, MONSIEUR, j'avoue qu'un zéle trop précipité m'a séduit. J'avois entendu plusieurs fois opposer à des Vérités que vous respectez autant que je les respecte, des principes qu'on disoit être les vôtres, ou du moins des conséquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il est vrai que dans l'Avertissement qui précéde mon Epître, je fis un aveu que m'inspira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la persuasion où j'ai toujours été, que les plus grands Hommes sont ceux qui sont les plus dociles à la Révélation. J'avois peine à comprendre que vous fussiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que de méprisables, & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur, vous fussiez capable de prêter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique votre Lettre qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puiſqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous ſoupçonner, je me vois obligé de la rendre publique. L'offenſe l'a été, la réparation doit l'être. C'eſt ce que je dois & à vous, & à moi, parce que je le dois à la juſtice.

Quelque Apologie de vos ſentimens que puiſſe contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh ! quelle plus forte Apologie, que cette diſpoſition où vous êtes de ſoumettre toujours vos opinions particulieres à l'autorité de l'Egliſe ! Ce reſpect que vous conſervez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pû l'affoiblir en vous, eſt une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans ſon ſein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en Vers des vérités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modèle, & n'oublier jamais que le plus grand Poëte de l'Angleterre eſt un des plus humbles Enfans de l'Egliſe.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

*A Paris, ce 25*
*Octobre 1742.*

# AVERTISSEMENT.

*JE n'ai pas dû répondre autrement à un homme aussi célébre qui m'envoyoit sa Profession de Foi ; j'ai dû la croire sincere, par conséquent interpréter favorablement son systême dans son* Essai sur l'Homme, *& croire qu'il avoit raison de se plaindre de ses Traducteurs. Après avoir lû ce Poëme dans l'Anglois, loin d'en être le défenseur, je reconnois qu'il ne peut être justifié que par des explications très-forcées, & que le systême qu'il présente d'abord est celui du Déisme. Il promet en commençant de justifier les voies de Dieu, Milton promet la même chose dans l'Exorde de son* Paradis perdu. *Quelle différence entre ces deux défenseurs de la Providence! Milton qui suit la Révélation, développe d'une maniere admirable la suite des desseins de Dieu sur les hommes. Pope, qui ne suit que la Raison, laisse dans une entiere ignorance sur ces desseins, dont il ne parle pas. Le seul mot qui ait rapport à la Religion dans son Poëme est celui-ci :* Laissez les faux zélés disputer sur la Foi; celui qui vit bien, ne peut être que dans une bonne voie. *Il fait une description d'un âge d'or, qui n'est ni celui des Poëtes, ni l'état d'innocence dans le Paradis terrestre. Il ne parle jamais de*

*la chûte de l'homme, ni de son Réparateur. Je suis très-éloigné de le soupçonner, après la Lettre qu'il m'a écrite, d'avoir voulu prêcher le Déisme ; mais je suis obligé d'avouer, qu'on croit le trouver au milieu de tous ses raisonnemens abstraits, & même il s'y présente si naturellement, qu'on y peut attribuer la fortune rapide, que ce Poëme fit peu après sa naissance, parmi nous, lorsqu'il y parut en differentes traductions, tant en Prose qu'en Vers.*

*Ce ne fut que long-temps après sa naissance que le Poëme de la Religion parut à Londres traduit en vers Anglois. Je ne parlerai ni de cette traduction, ni de celle en Vers Allemands, ni de deux autres en Vers Italiens, parce qu'elles sont imprimées, mais je ne dois pas laisser perdre le souvenir d'une traduction en Vers Latins, non imprimée, la mort du Traducteur ne lui ayant pas permis de la retoucher, parce que ce Traducteur fut un phénomene littéraire dont il fut parlé dans les Mercures de France de 1748, où l'on inséra quelques morceaux de sa traduction.*

*M. le Chancelier Daguesseau ayant entendu dire qu'un Ouvrier en Etamine de la Ville du Mans, avoit traduit en Vers Latins les six Chants du Poëme de la Religion, & ayant peine à le croire, écrivit pour être assuré de ce fait, au Lieutenant Général de cette Ville, qui fut lui-même très-surpris d'entendre parler*

*d'un Poëte de sa Ville, qu'on n'y connoissoit pas. Il le fit chercher, il le découvrit, & confirma la vérité de cette nouvelle à M. le Chancelier, qui instruit du triste état de ce Poëte, lui fit toucher une gratification.*

*Le Sieur Etienne Bréard, c'est son nom, très-reconnoissant de la libéralité de M. le Chancelier, lui fit un remerciment en Vers, dans lesquels il avoue être du nombre de ces Artisans qu'il appelle,* Pannorum artifices leviorum, *& il m'envoya sa traduction, qui n'étoit point encore sortie de ses mains, avec ce congé poétique :*

Quid dubitas, liber, è manibus prodire ? Dolorum
Filius es, genuit te in fletibus ægra Senectus . . .
Propera, & genitus pro Religionis amore
Patris in extremis, ieris quocumque, memento.

*C'étoit en effet,* Patris in extremis *qu'il m'adressoit sa traduction, il mourut peu de mois après. L'indifférence qu'il eut toute sa vie pour être connu, mérite qu'il le soit après sa mort, ce qui m'engage à rapporter la Lettre qu'il m'écrivit ; la simplicité de son style prouve la simplicité de ses mœurs, & de sa foi.*



# LETTRE

## *du Sieur* ETIENNE BREARD *à Monsieur* RACINE.

SI la traduction que j'ai faite, Monsieur, de vos sublimes Chants sur la Religion, est reçue favorablement, c'est à l'Auteur de la Religion que j'en dois rendre graces; sans son secours aurois-je pu réussir lorsque j'étois dans l'indigence, & dans la vieillesse, & lorsque, sur-tout, une paralysie, m'avoit jetté dans un état digne de compassion? Ce malheur cependant m'a été utile, puisque me faisant quitter la profession mécanique que j'exerçois, il m'a rappellé aux études de mes premieres années.

Mon Pere, Fabriquant en Etamines au Mans, me mit au College des PP. de l'Oratoire de cette Ville, où je fus assez bon écolier. Je remportois souvent des prix. Après ma Philosophie je fis ma Théologie, & à 22 ans j'allai à la Trappe, où je portai quatre mois l'habit de Novice. Je quittai un lieu si saint, mais trop austere pour moi; & le Pere des Novices me dit, en me donnant le baiser de paix: *Puisque vous nous quittez, n'abandonnez pas du moins les sentimens de Religion que nous vous avons inspirés.* Je sortis en pleurant, & je retournai au Mans, où je

fus quelque temps Maître d'Ecole. J'avois l'ambition d'être Prêtre, mais ne pouvant espérer d'avoir un titre, je pris le parti de revenir à la profession paternelle; c'est celle que nous nommons *Serger*, dans laquelle comme fils d'Ouvrier, je fus reçu à moins de frais. J'ai depuis l'âge de 24 ans exercé cette profession, & je n'y ai jamais, graces à Dieu, perdu de vue les sentimens qu'on m'avoit inspirés à la Trappe.

A 64 ans, étant attaqué d'une paralysie, qui ne me laissoit que quelques intervalles pour m'appliquer, je me rappellai mes anciennes études, & je fis quelques vers Latins, que j'allai montrer à l'Abbaye de Saint Vincent, où je me fis porter pour rendre mes devoirs à D. Rivet, & D. Dodart. Ces bons Religieux, fameux dans les Lettres, me félicitant de ces vers qu'ils n'attendoient pas d'un homme de mon âge & de ma profession, me donnerent le Poëme de la Religion, m'exhortant à le traduire. Je tremblai à cette proposition. Cependant j'entrepris ce travail, & avec le secours de cette Grace que vous avez chanté, je l'ai achevé. Vous l'avez sû, & c'est vous sans doute qui en avez parlé à M. le Chancelier, dont l'insigne bonté a su me trouver dans mon humble obscurité, & qui par l'organe du premier & du plus illustre Magistrat de notre Ville, m'a fait assurer de sa protection, & m'en a fait ressentir les effets. C'est avec toute la reconnoissance que je vous dois, que je suis, MONSIEUR, &c.

*Au Mans, le 26 Janv. 1749.*

# REPONSE

## de Monſieur RACINE.

JE connois, Monſieur, quelle a été votre ſurpriſe, lorſque dans votre obſcurité, vous vous êtes vu découvert par le premier Magiſtrat du Mans, qui vous cherchoit par l'ordre du premier Magiſtrat du Royaume. M. le Chancelier qui a ſû, par quelles ſaintes occupations vous vous conſoliez dans vos malheurs, a été édifié & attendri. *Sunt hic ſua præmia laudi, ſunt lachrymæ rerum.* Vous croyez m'avoir quelque obligation, & vous me faites des remercimens, lorſque je vous en dois. Vous ignorez l'honneur que votre ouvrage fait au mien, & l'amour-propre qu'il m'inſpire, parce que vous ignorez, & en cela vous ne reſſemblez pas à nous autres Poëtes, ce que c'eſt que l'amour-propre. Quand je ſonge à la peine qu'on a eue à vous trouver dans votre Ville même, où vous avez ſacrifié vos jours à un emploi mécanique, quand je ſonge que ce n'a été que l'adouciſſement que vous avez cherché dans vos maux, qui vous a engagé à mettre en vers les vérités dont vous êtes pénétré, j'en conclus que vous êtes bien plus digne que moi de chanter la Religion. Vous croyez ſans doute ne marcher qu'après moi, comme mon Traducteur, dans le carriere poétique, & moi

je vois, par la maniere dont vous vous êtes toujours caché, que n'ayant jamais attendu votre récompense des hommes, je ne marche que bien loin après vous dans la carriere qui doit nous conduire tous deux à l'objet de nos vers. Je suis, Monsieur, &c.

*FIN.*

# *EPITRES*

SUR

# L'HOMME.

*Tirées des Ouvrages du même Auteur, & ajoutées à cette Edition comme ſuite du Poëme de la Religion.*



# AVERTISSEMENT

## *Sur les deux Epîtres ſuivantes.*

LA Raiſon, commme je l'ai fait voir dans le Poëme de la Religion, nous conduit à la Foi, en nous faiſant ſentir la néceſſité d'une révélation. Lorſque nous demandons à cette Raiſon, qui nous rappelle ſans ceſſe à un Etre ſuprême, pourquoi l'ouvrage de cet Etre tout-puiſſant eſt ſujet à tant de déſordre, elle eſt contrainte d'avouer qu'elle ne peut répondre à une demande ſi bien fondée : elle reconnoît le déſordre, & ne peut qu'en ſoupçonner la cauſe. Quelque crime a ſans doute irrité l'ouvrier contre ſon ouvrage ; mais quel eſt ce crime ?

La variété des matieres que me fourniſſoit le Poëme de la Religion, ne m'a pas permis de développer cette preuve inconteſtable du péché originel, autant qu'elle mérite d'être développée : c'eſt ce que je fais dans ces deux Epîtres, en faiſant voir que l'Homme n'eſt point dans l'ordre ; puiſqu'il eſt *malheureux* & *méchant*.

Je n'ai pas beſoin de prouver ces deux triſtes vérités : l'Hiſtoire Univerſelle eſt l'hiſtoire des malheurs & des crimes des hommes ; & la Poéſie nous occupe toujours de ces deux objets. Nos malheurs & nos crimes fourniſſent les ſujets des Poëmes Epiques & Tragi-

ques. Je ne veux que prouver par ces deux vérités celle de notre dégradation. Si nous ſommes malheureux & méchans, nous ſommes dans le déſordre : ſi nous ſommes dans le déſordre, nous ne ſommes donc plus dans l'état où Dieu nous plaça d'abord. Si nous n'y ſommes plus, nous avons mérité de le perdre par quelque crime ; & puiſque nous ſommes criminels, la Religion qui nous apprend le crime, & qui nous conduit à la guériſon, eſt donc la véritable.

L'origine du mal phyſique & du mal moral n'a jamais pû être connue ſans la révélation. Ciceron éclairé par l'évidence même des choſes, (a) *Cicero ipsâ rerum evidentiâ ductus*, reconnut le déſordre, & ſe douta de la cauſe. L'état de ſouffrance dans lequel naiſſent les enfans, lui fit conclure qu'ils naiſſoient ſous un Ciel irrité, *ſub Deo irato naſci oportere*, & en diſant qu'ils venoient ſur la terre expier quelque crime commis dans une autre vie, il alloit juſqu'où l'on peut aller avec les ſeules lumieres de la Raiſon.

Pluſieurs autres Philoſophes ne furent pas auſſi ſenſés que Ciceron. L'ancien ſyſtême des deux principes attribué à Zoroaſtre, ſyſtême qui admet deux cauſes, l'une du bien, l'autre du mal, cauſes coéternelles & indépendantes l'une de l'autre, fut très-répandu dans l'Orient. Héraclite croyoit expliquer la difficulté en comparant l'harmonie du monde à

(a) Saint Auguſtin.

celle d'une lyre, qui rend une harmonie produite par plusieurs cordes montées sur des tons différens. Maxime de Tyr, Platonicien, croyoit que les maux n'étoient pas dans l'intention de l'Ouvrier, mais qu'ils étoient nécessaires pour la conservation de l'ouvrage, parce que la destruction des parties fait subsister le tout. Suivant ce principe le Créateur n'est plus un Etre tout-puissant.

Chrysippe, dans un Ouvrage sur la Providence, dont Aulu-Gelle rapporte un long passage, L. VI. prétendoit que le désordre n'étoit pas conforme au dessein primitif de l'Ouvrier, mais une suite de l'ouvrage. *Nos maladies*, disoit-il, *furent une suite du premier dessein par lequel nous devions jouir de la santé. Il en fut de même des vertus : de la source qui devoit les produire, sortirent les vices par une affinité contraire.* Quoique ces paroles ayent fort peu de sens, il plaît à Bayle, en les citant à l'article de Chrysippe, d'y joindre cette réfléxion : *Je ne pense pas qu'un Payen ait pû rien dire de plus raisonnable dans l'ignorance où il étoit de la chûte du premier Homme, chûte que nous n'avons pû connoître que par la révélation, & qui est la vraie cause de nos miseres.*

Cette opinion qui paroît si raisonnable à Bayle, est aussi incompréhensible que celles de Zoroastre, d'Héraclite, & de Maxime de Tyr. Ces anciens Philosophes aimoient mieux, comme la plûpart des nôtres, débiter de grands mots qui n'expliquent rien, que d'avouer leur ignorance. Ceux qui penserent

comme Ciceron furent les plus raiſonnables.

Cette grande difficulté ayant eté réſolue par la Religion Chrétienne, ne devoit plus être agitée. Cependant comme les abſurdités plaiſent aux Hommes, les Manichéens réveillerent le ſyſtême des deux principes, qui reprit par eux une nouvelle vigueur; & les Pélagiens qui ſe trouverent engagés à nier le péché originel, ſe trouverent par conſéquent engagés à ſoutenir que nous étions aujourd'hui dans le même état où Dieu nous avoit mis d'abord; que la douleur, l'ignorance, la concupiſcence & la mort n'étoient point les peines d'un péché, mais les ſuites naturelles de la condition humaine, & l'appanage d'un Etre composé d'un corps & d'une ame. Ces deux ſectes puiſſantes & nombreuſes furent foudroyées par Saint Auguſtin.

Cet étonnant génie, auſſi profond Métaphyſicien que grand Saint, fit voir aux Manichéens l'impoſſibilité de deux principes coéternels; prouva aux Pélagiens que ſous un Dieu juſte, la créature n'eſt point malheureuſe ſans l'avoir mérité, & leur montra que leur opinion ſur l'état préſent de l'Homme étoit non ſeulement contraire à la révélation, mais à ce que la Raiſon avoit dit aux Payens éclairés.

L'autorité ni les preuves de ce grand Docteur de l'Egliſe, n'ont point arrêté ces nouveaux Docteurs, ( on ſait de quelle école ) qui n'oſant nier, comme Pélage, le péché originel, en nient les conſéquences, ſous prétexte de la poſſibilité de ce qu'ils appel-

lent, l'état de *pure nature*. Dieu, disent-ils, pouvoit créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui avec une ame enveloppée de ténébres & sujette à la concupiscence, avec un corps sujet aux douleurs, aux infirmités, à la mort : l'Homme avoit été mis d'abord dans un état plus heureux, mais ayant mérité de le perdre, il a été réduit à sa légitime. Certainement si n'étant point coupable aux yeux de Dieu, je n'avois reçu de lui qu'une pareille légitime, je ne pourrois me résoudre à l'appeller mon Pere. M'auroit-il donc fait à son image, s'il m'avoit fait si opposé à tous ses attributs ? En quoi une pareille image pourroit-elle ressembler à son original ? Je laisse ces Théologiens capables d'avancer ces absurdités, & je reviens à nos Philosophes.

Comme ils ne veulent point écouter ce que la révélation nous apprend, & reconnoître cette colere du Ciel contre les hommes, que soupçonnoit Ciceron, ils aiment mieux, en répétant les principes des Héraclites & des Chrysippes, s'envelopper dans les mêmes ténébres. Ils soutiennent qu'il n'y a aucun désordre ; que tout subsiste par un combat élémentaire, & que la discorde fait l'harmonie du tout. Ces esprits superficiels qui en débitant des principes inintelligibles, croyent paroître d'abstraits Métaphysiciens, interprétereut en leur faveur plusieurs endroits de l'*Essai sur l'Homme*, par M. Pope, & voulurent nous persuader que ce Poëte célébre pensoit comme eux. J'avoue que je me laissai entraîner à le croire, ce qui fut cause que

j'attaquai dans le Poëme de la Religion, Chant II. & ſur-tout dans mon Epître à M. Rouſſeau, ce principe *Tout eſt bien*, dont quelques perſonnes abuſoient. La candeur, vertu naturelle aux grands génies, avec laquelle M. Pope me déclara ſes ſentimens dans ſa Lettre déja imprimée, me fit repentir de lui en avoir ſoupçonné d'autres. Cette Lettre me perſuada que dans ſon Ouvrage, il n'avoit jamais entendu parler de l'ordre primitif, mais d'un ordre proportionné à une nature dégradée.

Des ſentimens ſi conformes à la Religion ne ſont pas ceux que j'attaque : j'attaque ces ſyſtêmes contraires à la Raiſon, dans leſquels on avance, que comme nos connoiſſances dépendent des organes des corps, les maladies de l'ame comme celles du corps, ſont une ſuite de l'humanité. *Les Hommes*, dit-on, *ſont ce qu'ils doivent être ; ils ſont faits comme les animaux & les plantes, pour croître, vivre un certain temps, produire leurs ſemblables, & mourir. De tous les animaux ils ſont les plus heureux.* Homere penſoit le connoître, quand il faiſoit dire à ſon Jupiter, *Illiade* 17, que de tous les animaux que nourrit la terre, l'Homme eſt le plus malheureux ; mais ſon Jupiter quoiqu'appellé le Pere des Hommes, n'en étoit pas le créateur.

La Religion Chrétienne, loin de nous dire que nous ne ſommes faits que pour *vivre un certain temps, produire nos ſemblables & mourir*, nous appelle à une autre vie, par l'inégalité même, avec laquelle ſont partagés en-

tre nous, ces malheurs dont elle nous apprend l'origine. Tous les hommes ne ſont pas également malheureux, comme je l'ai dit dans ma ſeconde Epître ſur l'Ame des Bêtes :

Parmi nous, il eſt vrai, quoique tous condamnés,
Il eſt des favoris qui ſemblent épargnés ;
Des mortels qu'en tout temps la fortune careſſe,
Que ſur des lits de fleurs, pleins d'une douce ivreſſe,
Dans leurs brillans palais endort la volupté :
Du tonneau d'amertume ont-ils jamais gouté ?
Le pauvre, né pour eux, leur vend ſes bras ſerviles.
L'un brûlé du Soleil, rend leurs terres fertiles ;
L'autre de leurs repas médite les apprêts,
Et par des goûts nouveaux en réveille les mets.
Ce déſordre m'apprend que d'un Juge équitable,
Cette terre n'eſt point l'empire véritable.
Roi ſuprême, qui vois tes ſujets dans les pleurs,
Tu dois venir un jour terminer leurs douleurs.
Ils attendent ton regne, & dans cette eſpérance
Ils ne murmurent pas d'un moment de ſouffrance.

Ce ſecret de la Providence qui faiſoit dire à Séneque, que le bonheur de Sylla étoit le crime des Dieux, & à Claudien que la mort de Ruffin a juſtifié les Dieux, ce que Malherbe a dit après lui : *le Ciel eſt réſolu de ſe juſtifier*, ce ſecret nous eſt développé par la Religion, qui nous apprenant que le Ciel ſe *juſtifiera* un jour, eſſuye toutes nos larmes, ſoit que nous en verſions ſur la condition humaine en général, ſoit que nos maux particuliers les

faſſent couler. Toutes nos miſeres nous prouvent la vérité d'une Religion, qui peut ſeule nous conſoler. Voilà l'objet de ces deux Epîtres.

Dans la premiere, je montre par les maux du corps qui ne finiſſent qu'à la mort, & par les maux de l'ame, l'ignorance & la concupiſcence, que nous ne ſommes pas dans l'ordre. Comment une créature ſi malheureuſe eſt-elle l'ouvrage de la ſouveraine Bonté ?

Dans la ſeconde, je prouve que nous ne ſommes pas dans l'ordre par la plus horrible de nos paſſions, qui nous porte au barbare plaiſir de nous entre-détruire, paſſion qu'enfante l'orgueil. Comment une créature ſi criminelle eſt-elle l'ouvrage de la ſouveraine Sainteté ?

Convaincu de la vérité de ces belles paroles de Saint Léon, *Deus omnipotens & clemens, cujus natura bonitas, cujus voluntas potentia, cujus opus miſericordia, &c.* comme l'Homme dans l'état où je le vois, ne me paroît pas un ouvrage de la miſéricorde de Dieu, j'en conclus qu'il a offenſé ſa juſtice.





# EPITRE I.

## SUR

# L'HOMME.

### *A M. le Chevalier* DE RAMSAY.

QUE l'Homme est malheureux ! & que d'un Dieu terrible
Sur les enfans d'Adam la colere est visible !
Que l'Homme est malheureux ! Pourquoi le répéter ?
Le seroit-il assez pour en pouvoir douter ?
Rarement il y pense, & souvent il l'ignore.
Peut-il l'être à ce point ? Il l'est bien plus encore.

---

2 *Jugum grave super filios Adam.* Eccl. 40.

5 *Malheureux, si tu le sens, plus malheureux encore si tu ne le sens pas.*

*Miserum te, si sentis; miseriorem, si non sentis.* Cic. Phil. 2. C'est ce qu'on peut dire à bien des personnes, sur-tout à celles qui avancent les principes que je vais attaquer.

« Qu'avons-nous donc perdu ? ( nous dit-il quelque-
fois. )
» Eh! pourquoi voulons-nous que déchus de nos droits
» Nous soyons ici-bas d'illustres misérables ?
» Jamais de plus d'honneurs nous ne fûmes capables.
» Des peines aux plaisirs nous passons tour à tour.
» Tout change : c'est la loi. La nuit succéde au jour.
» Les temps les plus sereins sont suivis des orages.
» La terre languiroit sous un Ciel sans nuages ;
» Ces moissons, l'ornement de nos riches vallons,
» Non moins que des Zéphirs veulent des Aquilons.
» Oui, de tout l'Univers, le désordre est la vie,
» Et la discorde même enfante l'harmonie.
» Mortels, à votre état conformez vos desirs,
» Dieu vous appelle à lui *par la voix des plaisirs.*

Et moi j'entens tonner la voix de la vengeance.
La nature à mes yeux n'étale que souffrance,

---

10 Il est inutile de citer les Ouvrages d'où je tire ces principes devenus si communs : ces Ouvrages sont assez connus.

21 C'est ce que ces Théologiens qui soutiennent la possibilité de l'état de pure nature, n'appellent pas *vengeance*, & moi je l'appelle ainsi, fondé sur ce grand principe de Saint Augustin.

*Sous l'empire d'un Dieu, tout-puissant, équitable,*
*L'innocence est heureuse, & qui souffre est coupable,*
*Au bien de ses enfans un pere intéressé,*
*Punit même à regret quand il est offensé.*

Et me rappelle à Dieu par un cri de douleur.
Cette plaintive voix, tu l'entens dans ton cœur,
CHER RAMSAY : ta Raison contrainte de se rendre
A l'aveu d'un forfait qu'elle ne peut comprendre,
Te dit, ainsi qu'à moi, que l'ordre est renversé,
Et que nous naissons tous sous un Ciel courroucé.
Je vais ici la suivre, & soutenu par elle,
Remonter au forfait que la Foi nous révéle.

Qui jamais de nos loix n'offensa l'équité,
N'a rien à redouter de leur sévérité.
Parmi tous ces forçats, gémissans dans les chaînes,
Est-il un innocent, compagnon de leurs peines,
Qui les mains sur la rame, & les pieds dans les fers,
De son arrêt injuste importune les mers?
Ils sont tous sur leurs bancs attachés par leurs crimes.
Entrons, pour contempler de plus tristes victimes,
En ces vastes maisons, où dans l'infirmité
Languissent ceux qu'afflige encor la pauvreté.
O nature, en ces lieux quand tu te considéres
Toi-même, tu frémis de toutes tes miseres!
Que de larmes, de cris, & de gémissemens!
Là, sur un lit cruel, lorsque de ses tourmens

---

44 Saint Augustin, Lettre 127, fait la même réfléxion sur ces terribles opérations. *Quibus cruciantur doloribus, qui curantur à medicis & secantur! Numquid ut non moriantur? sed ut aliquanto seriùs moriantur. Multi cruciatus suscipiuntur certi, ut pauci dies adjiciantur incerti, &c.*

Brille à ses tristes yeux l'appareil redoutable,
Le malade attaché, d'une voix lamentable
Implore le secours de la terrible main,
Qui s'ouvrant par le fer un périlleux chemin,
Arrache quelquefois & la pierre & la vie.
Du courageux martyr l'espérance est ravie.
Qu'attendoit-il ? la mort sur lui levoit son bras,
Il vouloit la contraindre à reculer d'un pas :
Le vieillard à ce prix achete une journée.
C'est là qu'on voit encore la femme infortunée
Succombant sous un long & douloureux effort,
Mourir pour mettre au jour un sujet de la mort.
A combien de malheurs notre sort nous expose !
Sous un Dieu de bonté quelle en est donc la cause ?
La moindre des douleurs est toujours un tourment.
Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment ?
Si nous sommes punis, nous sommes donc coupables.

O mort qui viens finir des jours si déplorables,

---

59 La moindre incommodité afflige la nature. La seule pituite, suivant Horace, humilie le Stoïcien. Toute peine que souffre l'Homme, est la peine de l'image d'un Dieu. Souffre-t-elle ce qu'elle n'a point mérité ? dit Saint Augustin, op. imp. *Omnis pœna Hominis est pœna imaginis Dei. Quis dubitet quod injustè inferatur pœna imagini Dei, nisi hoc culpâ meruerit ?* Saint Augustin se fait faire l'objection tirée des douleurs que les animaux paroissent souffrir ; & après avoir répondu qu'on ne peut fonder un argument sur une question si obscure, il ajoute,

Que ne nous parois-tu comme un charme à nos maux,
Plus doux qu'un doux sommeil après de longs travaux!
O mort toujours terrible ! ô mort toujours cruelle !
Si dans son désespoir quelque Brave t'appelle ;
Viens, approche, il frémit, il recule d'effroi,
Et n'ose seulement fixer les yeux sur toi.
Par l'intrépidité dont il prend sa ciguë,
Le Martyr de l'orgueil croit éblouir ma vûe :
Mais je n'admire en lui que cette fermeté,
Que devant des témoins soutient la vanité.
Nul de nous, de sang froid, avouons-le sans honte,

---

toujours ferme sur son principe, ou que les animaux ne souffrent point, ou qu'ils ont mérité de souffrir. *Quid mihi est, in hâc re, scrutari obscura naturæ, cùm inde nostra causa non pendeat ? Si muta animantia nihil doloris patiuntur, argumentum tuum nullum est . . . si patiuntur, pœna, nisi culpa praecederet, justa esse non posset.*

65 *Le soleil & la mort ne peuvent se regarder fixement*, dit M. de la Rochefoucault, qui prouve fort au long que nous ne la méprisons jamais sincerement. *Contentons-nous*, dit-il, *de faire bonne mine.* Socrate tâcha de faire bonne mine ; mais comment pouvoit-il ne pas craindre intérieurement, lui qui n'étoit pas certain de l'immortalité de l'ame ? *Sans le Christianisme*, dit encore M. de la Rochefoucault, *le mépris d'une mort assurée, est plutôt extravagante, que grandeur d'ame.*

73 On a vû des mourans dire de bons mots ; & des malheureux avant leur supplice danser sur l'échaffaut. Ils ne cherchoient qu'à ne point envisa-

N'envisage la mort. César veut la plus prompte.
75 Quand on va cesser d'être, & qu'on n'en doute point,
Il n'est plus, cher ami, de héros. Sur ce point
Mécénas pense mieux que Séneque & Montagne.

Mais d'où vient cette horreur, ô mort, qui t'accompagne?

---

ger la mort. Les guerriers ne l'envisagent pas quand ils vont aux plus grands périls. Les Hommes risquent aisément leur vie, qui est leur bien le plus cher: mais ils ne comptent que risquer ce bien, & espérent toujours ne le point perdre.

74 *Celerem subitamque*, disoit cet Homme, dont l'ambition avoit avancé la mort de tant de milliers d'hommes. Montagne dit de même: *Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de tel équipage.* Quand on n'attend point une autre vie, César & Montagne ont raison, & Séneque a tort de dire: *Totâ vitâ discendum est mori.* Cela n'est vrai que pour les Chrétiens.

76 M. du Guay-Trouin, parlant dans ses Mémoires d'une occasion, où le Conseil de Guerre décida qu'il ne falloit point donner sur l'ennemi, ajoute cette réfléxion remarquable dans un homme comme lui: *Je mourrai persuadé que dans les occasions où le péril est grand, c'est au Commandant à décider, sans assembler de conseil. Autrement la nature qui abhorre sa destruction, suggere imperceptiblement à la plûpart des Conseillers, tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.*

77 Dans les douleurs les plus cruelles il se con-

Nous nous lassons de tout ; nos plaisirs ont leur fin.
Les convives contens sortent d'un long festin,
Et l'Homme n'est jamais rassasié de vivre :
Sa faim renaît sans cesse, & sans cesse il s'y livre.
Puisqu'il est né mortel, devroit-il s'effrayer
D'un tribut qu'à toute heure un mortel peut payer ?

Fatal tribut du crime, & non de la nature :
Elle n'acquitte point la dette sans murmure.
L'enfant même d'un jour, frappé du coup mortel,
Nous crie en expirant, *Je suis né criminel.*

Quand pour me préparer à ce coup, dont l'attente
Rend à tous les plaisirs mon ame indifférente,

---

sole pourvû qu'il vive, *vita dum superest benè est.* Ce mot qui paroît à Séneque *turpissimum votum*, est conforme au desir de la nature, & les grands raisonnemens de Séneque & de Montagne sont contraires au bon sens. *La mort*, dit Montagne, *ne vous concerne ni mort ni vif; vif, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus.* Beau raisonnement ! Il dit encore, *tant de milliers d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent d'aller trouver une si bonne compagnie* Belle consolation !

81 Pherès, dans l'Alceste d'Euripide, fait bien connoître que les vieillards sont encore plus attachés à la vie que les jeunes gens. L'arbre qui a jetté de profondes racines est plus difficile à arracher.

85 Voilà par quelle raison nous craignons tous la mort : elle est contraire à la nature. *Mors malum contra naturam.* Saint Aug. Le péché l'a fait entrer dans le monde. Puisqu'elle est contraire à la nature,

D'utiles vérités je cherche à me remplir ;
Quels voiles ténébreux viennent m'ensevelir !
Des intérêts du corps à toute heure occupée,
Et dans la nuit des sens mon ame enveloppée,
Elle-même souvent, malgré tous ses efforts,
Tombe, s'appesantit, s'éteint, & devient corps.
Funeste aveuglement ! déplorable ignorance !
O toi qui de mon cœur est la seule espérance,
O Dieu, que mon amour a tant de fois cherché,
Si j'étois innocent me serois-tu caché ?

Dans un corps, dira-t-on, cette ame emprisonnée
De son aveuglement doit-elle être étonnée !
Et c'est de ce supplice & de cette prison
Que mon étonnement demande la raison.
L'Etre immortel soumis à l'être périssable !
L'Etre noble asservi sous l'être méprisable !

---

elle est pour elle un supplice. *Si anima à corpore separari naturaliter non vult, ipsa mors pœna est.* Saint August. On a dit, il y a long-temps, que le corps & l'ame étoient deux amis qui ne pouvoient vivre ensemble, & deux ennemis qui ne pouvoient se quitter.

105 L'ordre est dérangé, dit Saint Augustin, quand ce qui est plus parfait est soumis à ce qui l'est moins : *Non ordo appellandus est ubi deterioribus meliora subjiciuntur.* Le crime est la cause de ce dérangement. L'Homme n'a pas obéi à son Maître : il ne mérite plus que son cops soit soumis à son ame. *Injustum erat ut obtemperaretur à servo suo, qui non obtemperarat Domino suo.* Lucrece a trouvé cette désobéissance un

De l'ouvrage d'un Dieu la parfaite beauté
Ne m'annonce que paix, harmonie, unité.
Ordre dont le modele est la beauté suprême,
Charmant concert qui prend sa source dans Dieu même
Quelle harmonie, ô Ciel, lorsque je trouve en moi
Cette loi de mes sens qui s'oppose à ta loi!
Quelle unité, grand Dieu, lorsqu'en moi je rassemble.
Deux êtres qui jamais ne s'accordent ensemble!
L'un & l'autre indignés de leurs étroits liens,
L'un de l'autre ennemis, ils sont tous deux les tiens.
Le crime a changé l'ordre: à tes loix infidelle
L'ame trouve à ses loix son esclave rebelle,
Et ne mérite plus l'honneur de commander.

Je le sai: mais hélas! pour mieux me dégrader,
Il m'entraîne ce corps quand il me tyrannise
A de honteux plaisirs que mon ame méprise.
De leurs charmes en vain j'enivrerois mon cœur,
Un bonheur méprisé n'est jamais un bonheur.

---

désordre incompréhensible dans l'union de l'ame & du corps.

*Quid diversius esse putandum est*
*Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,*
*Quàm mortale quod est immortali atque perenni,*
*Junctum in concilio sævas tolerare procellas?*

Lucrece a raison de désapprouver cette étonnante société: mais elle ne prouve pas que l'ame soit mortelle, elle prouve que l'ame est maintenant dans un état de punition.

124 *Beata vita, si non amatur, non habetur.* Saint

Oui, dans son Paradis le Musulman lui-même
S'écrieroit : *Que d'ennui dans la gloire suprême !*
*Si telle est, Mahomet, notre félicité,*
*Que tes amis sont las de l'immortalité !*

Lorsque dans ces transports, malgré leur violence,
Nous fuyons d'un témoin l'importune présence,
Reconnoissons en nous ce reste de grandeur.
Non, nous n'avons point fait les loix de la Pudeur.
Au haut du mont Ida, quel nuage admirable,
Au Soleil tout-à coup devient impénétrable ?

---

Aug. L'Homme, malgré les attraits des plaisirs des sens, les trouve misérables, & y renonce souvent pour des plaisirs qui flattent son orgueil, comme pour acquérir de la gloire par les armes, ou par les sciences, & même pour une gloire moins éclatante. Le jeune Homme qui veut, dit Horace, remporter le prix de la course, *abstinuit venere & vino.*

130 L'Hyppolite d'Euripide dit, en parlant de Venus : *Je hais une Déesse qui a besoin des ténébres.* Diogene prétendit qu'on ne devoit point chercher ces ténébres ; & comme il savoit donner à ses principes extravagans une couleur de raison, *insanire cum ratione*, il fondoit son impudence sur des raisonnemens spécieux ; mais il n'a persuadé personne, parce que la pudeur n'est une suite ni des préjugés, ni de l'éducation, ni des raisonnemens. Les Sauvages mêmes en observent quelques loix ; & on n'a jamais vû des peuples imiter les animaux chez lesquels la concupiscence, comme dit Saint Augustin, ne répugne pas à la raison, parce qu'ils n'en ont point. *Libido in belluis non repugnat rationi, quâ carent.* Les Payens

Sage Homere, tu veux cacher à tous les yeux,
Le Souverain du monde, & la Reine des Cieux.

Rougissons des fureurs d'une brutale ivresse;
Mais quand à nos plaisirs préside la sagesse,
Sur notre front encor pourquoi te répans-tu,
Rayon de l'innocence, éclat de la vertu,
Précieuse rougeur à t'allumer si prompte?
Tu viens apprendre à l'homme,& sa gloire,& sa honte.

Ainsi donc, cher ami, lorsque de tous côtés
Ce corps est assiégé par tant d'infirmités,

---

prétendoient que les Chrétiens commettoient dans l'ivresse les crimes les plus honteux; cependant malgré leur ivresse, au rapport des Payens même, ces crimes étoient ensevelis dans les ténébres. *Everso & extincto conscio lumine, impudentibus tenebris, &c.* Minut.

155 *Eh quoi! à la face du Ciel & de la terre,* dit Junon à Jupiter, Illiad. 34. *que deviendrai-je, si on nous apperçoit? Je n'aurois jamais le front de retourner dans notre Palais.* Jupiter lui répond qu'il va faire naître un nuage d'or, que le Soleil ne pourra pénétrer.

138 Pourquoi rougir de ce qui est permis & même ordonné? parce que, comme dit Saint Augustin, depuis le désordre causé par le péché, l'ame a honte de tout transport qui l'opprime, *opprimens cogitationem turbulento impetu voluptatis.* Le plaisir même de boire & de manger devient honteux quand il va jusqu'à l'excès; parce qu'alors, comme dit Horace, il humilie la partie divine qui est en nous. *Affigit humo*

Quand rhume, aſthme, vapeurs, catarre, épilepſie,
Goutte, fiévre, langueur, gravelle, hydropiſie,
Fléaux que je ne puis nommer ſans t'effrayer,
Semblent pour nous punir prêts à ſe relayer;
Il faut de toutes parts que notre ame affligée,
Cette ame dans un corps honteuſement plongée,
En craigne les plaiſirs non moins que les douleurs;
Et l'Homme dans le ſein du trouble & des malheurs
Veut ſe croire à ſa place, & dans toute ſa gloire!

Non,non,ce n'eſt pas toi,Ramſay,qui le peux croire:
Tu vois dans quel abîme il eſt précipité,
Et ton illuſtre ami n'en a jamais douté.
En vain, & je lui dois cet hommage ſincere,
De ſon abſtrait ſyſtême abuſe un téméraire,
Qui veut nous éblouir par l'éclat d'un grand nom.
Loin de moi pour toujours un injuſte ſoupçon.
Je puis avec Paſcal, ſans être Miſanthrope,
M'attriſter du déſordre; & je puis avec Pope,
Sans vouloir remplacer par une fauſſe paix
Une utile triſteſſe & de ſages regrets,

---

*divinæ particulam auræ*. Ciceron dans ſes Offices, prouve admirablement contre les Stoïciens, que les loix de la pudeur ſont dans la nature : mais il ne ſavoit pas qu'elles n'y étoient pas avant le péché. Adam & Eve *non erubeſcebant*. Geneſe 3.

156. M. Pope vivoit encore, lorſque je compoſois cet Ouvrage. Sa mort a ſuivi de près celle de Monſieur de Ramſay.

Reconnoître celui dont la bonté suprême
Met un ordre nouveau dans le désordre même :
Celui qui tendre Pere, ainsi que Dieu vengeur,
Ne nous punit jamais dans toute sa rigueur.
S'il ne nous aimoit plus, si sa main paternelle
Cessoit de soutenir une race infidele, 
Que serions-nous, hélas ! Je vais te le montrer.
Admirons, & jamais ne cessons d'admirer
Ce que la terre entiere à toute heure publie,
La divine sagesse & l'humaine folie.

---

166 La maxime fondamentale du systême de Pope est celle-ci : *Tout est bien*. Puisqu'il fait cependant la description d'un état d'innocence, selon lui-même. *Tout a été mieux*, ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse dire encore *Tout est bien*, parce que Dieu se sert des maux, ou pour punir les pécheurs, ou pour purifier les justes.

Voilà, selon moi, la meilleure maniere d'entendre Pope, qu'on doit expliquer favorablement, lorsqu'on a lu sa Lettre que j'ai rapportée, & lorsqu'on sait qu'il est mort dans la Religion Catholique, qu'il avoit toujours professé. Je rends l'hommage que je dois à sa mémoire, sans approuver son ouvrage que je croirai toujours très-dangereux, quoiqu'on ait osé écre qu'il ne pouvoit nuire qu'à ceux qui ont déja l'esprit corrompu. Le vers par lequel je termine cette Epître,

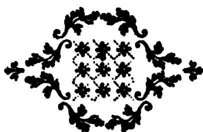
*La divine sagesse & l'humaine folie*,

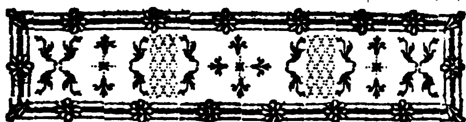
Est la traduction de celui qui termine son Epître seconde :

*Tho' man's a fool, yet God, is wise.*

Mais ce que j'admire dans la sagesse de Dieu, ce n'est

point de nous consoler dans nos malheurs par *différentes foiblesses*, *& par des passions propres à chaque âge*, *de nous laisser conduire par l'opinion*, *dont les rayons changeans dorent les nuages qui embellissent nos jours*, je ne songe point à le remercier de ce que l'*orgueil est donné à tous*, *comme un ami commun*. Je ferai voir dans l'Epître suivante, combien de maux a produits *cet ami commun des hommes*. Je reconnois la sagesse & la bonté de Dieu, qui *met un ordre nouveau dans le désordre même*. C'est ce que je dis, & je veux croire que Pope l'a voulu dire aussi. J'explique son systême charitablement, & je suis fâché qu'il ait toujours besoin d'un Lecteur charitable.





# EPITRE II.

## SUR

# L'HOMME.

### *A M. le Chevalier* DE RAMSAY.

TOUT mortel en naiſſant apporte dans ſon cœur
Une loi, qui du crime y grave la terreur.
Mais ſi pour conſerver ce rayon ſalutaire,
De la ſociété le lien néceſſaire,
Par de ſecondes loix ſi nos devoirs connus,
Si de fréquens avis, d'exemples ſoutenus,
Ne font, par un concours d'heureuſes influences,
Germer de nos vertus les tardives ſemences,
Cher Ramſay, que bientôt, pere de tous forfaits,
L'orgueil (étoit-ce ainſi qu'un Dieu nous avoit faits?)

---

10 *L'Homme*, dit M. Paſcal, fut créé avec deux amours, *l'un pour Dieu, l'autre pour ſoi-même. Par*

O

Va jetter dans ce cœur de funestes racines !
Que ce champ produira de ronces & d'épines !

Et quand nos maux communs nous devroient réunir,
Pourquoi l'un contre l'autre armés pour nous punir,
Voulons-nous donc hâter la vengeance céleste ?
L'Homme est toujours pour l'Homme un ennemi funeste.
Quels perfides complots, quels barbares transports,
Que d'horreurs, cher ami, que de sang, que de morts,
Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire,
Offre le genre humain dans sa tragique histoire !

Autrefois dispersés, féroces & muets,
Les Hommes, nous dit-on, errans dans les forêts,

---

*le péché il perdit le premier amour ; & le second s'est étendu & débordé dans le vuide que l'amour de Dieu avoit quitté.* Voilà l'origine de cet amour déréglé de notre excellence. Nous nous élevons un temple dans notre cœur, & nous nous plaçons sur l'Autel, prêts à sacrifier à l'idole quiconque lui veut refuser l'encens. De-là tous nos crimes.

20 M. Rollin, dans son Avant-propos de l'Histoire des Successeurs d'Alexandre, se plaint de *n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonorent, & de ne pouvoir semer des agrémens dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits.* Cette réflexion si belle, seroit également bien placée à la tête de toute l'Histoire. Les beaux siècles de la Grece offrent comme les autres une suite de crimes. Alexandre, dans le peu de temps qu'il a vécu, a parcouru la terre pour la remplir de meurtres.

21 C'est ainsi que Lucrece dépeint les premiers

Quoiqu'ils n'eussent encor que leurs ongles pour armes,
Les remplissoient de cris, de meurtres, & d'allarmes ;
Et ce qu'étoient alors nos sauvages ayeux,
Une fille en nos jours l'a fait voir à nos yeux.

---

hommes, & c'est ainsi que d'après les Epicuriens qui les croyoient nés de la terre, Horace les dépeint,

*Cum prorepserunt primis animalia terris,*
*Mutum & turpe pecus*, &c.

Comment cette peinture peut-elle s'accorder avec celle de l'âge d'or, puisque la tradition des premiers événemens du monde, comme je l'ai dit dans le Poëme de la Religion, fut l'origine des fables ? Le Paradis terrestre donna lieu à la fiction de l'âge d'or ; mais les premiers habitans de la Grece ayant été des sauvages, dont Orphée, dit-on, adoucit les mœurs, les Epicuriens s'imaginerent que les premiers hommes avoient tous été de même, ce que ne pensoit pas Platon, qui avoit vu jouer à Athenes la Piéce intitulée, les *Sauvages*. Il rapporte autrement, mais d'une maniere allégorique, l'origine des hommes dans son Protagoras. *Promethée*, dit-il, *ayant dérobé le feu à Vulcain, & la sagesse à Minerve, fit ces deux présens à l'Homme, qui partagé de ces avantages divins, fut le seul des animaux, qui à cause de sa parenté avec l'Etre suprême, reconnut des Dieux, établit une langue, imposa des noms à tous, & se bâtit des maisons.* Il est rapporté dans un des écrits d'un disciple de Confucius, que le Roi Yao rassembla les hommes épars dans les forêts. Voilà donc des Sauvages en Grece & à la Chine, comme en Amérique. Ce qui arriva dans quelques cantons de la terre, lorsqu'au temps de Phaleg les hommes se disperserent.

26 Cette fille est maintenant dans un Couvent à,

Ce n'étoient point des mots qu'articuloit sa bouche :
Il n'en sortoit qu'un son, cri perçant & farouche.
Des vivans animaux que déchiroit sa main,
Les morceaux palpitans assouvissoient sa faim.
Dès l'enfance elle erra de montagne en montagne,
Et souilla ses déserts du sang de sa compagne.
Pourquoi l'immola-t-elle à ses promptes fureurs ?
Quel intérêt si grand vint séparer deux cœurs,
Qu'unissoient leurs forêts, leur âge, & leurs miseres ?
Reconnoissons les mœurs de nos antiques Peres.

Oui, quand même un Orphée eût pû dans les cités
Par sa lyre entraîner ces animaux domptés ;

---

Châlons en Champagne. Après toutes les peines qu'on a prises pour adoucir sa férocité, elle en conserve quelques restes dans les regards & les manieres ; elle n'aime ni notre nourriture, ni la société, où elle ne reste, que par obéissance à Dieu. La Religion dont elle est instruite, l'empêche, dit-elle, de retourner dans les bois. Comme elle y avoit été abandonnée dès la plus tendre enfance, elle ignore où elle est née, & se souvient seulement d'avoir tué une compagne de sa solitude. *C'est tout ce que j'en savois quand je composai cette Epître, imprimée en 1747, mais ayant été mieux instruit depuis, par elle-même, & par d'autres, je rapporterai ce que j'en ai su de plus dans un éclaircissement à la fin de cette Epître.*

28 Elle sût exprimer ses pensées, en retenant les sons avec lesquels ceux qui lui parloient exprimoient les leurs, mais si tous les hommes étoient nés *mutum pecus*, comme le dit Horace, comment eussent-ils

Qui croira que long-temps des sons les captiverent ?
Les menaçans arrêts qui sur l'airain brillerent,
Les chaînes, les prisons, les gibets, les tourmens,
De la société furent les fondemens.
Les Rois, les Magistrats dans un Etat paisible,
Marcherent précédés de leur pompe terrible
De soldats, de licteurs, de glaives, de faisceaux :
Car que nous serviroient les loix sans les bourreaux ?

Allons-nous donc enfin dans le sein de nos villes,
Loin des affreux combats couler des jours tranquilles ?
Quand nos Princes entre eux auront réglé leurs droits,
Qu'une éternelle paix soit le fruit de leurs loix.
Non, non, cherchons plutôt tant de sujets de guerre,
Que toujours notre sang puisse engraisser la terre.
Hâtons-nous d'inventer par un sublime effort,
L'art de multiplier les foudres de la mort.
Du cruel javelot, de la flèche homicide
Le vol à notre gré n'est point assez rapide :

---

pu convenir des sons avec lesquels ils exprimeroient leurs pensées.

40 . . . . *Non verba minantia fixo*
*Ære legebantur*, dit Ovide de l'âge d'or.

50 Depuis l'établissement des Empires le monde n'a jamais été sans guerres. Tacite dit des anciens Germains, qu'ils aiment mieux répandre leur sang que de labourer la terre. *Arare terram non tam facile persuaseris quàm vulnera mereri.* Nous connoissons des peuples dont la profession est de s'engager aux

Sous nos béliers, les murs tombent trop lentement,
Et notre catapulte écraſe foiblement.
Servez-nous mieux, pierriers, carcaſſes, coulevrines,
Mortiers, bombes, canons, infernales machines :
Renverſez ces remparts, rompez ces bataillons,
Et ſoumettez ces mers à nos fiers pavillons.
Abordons au milieu de vos ſombres nuages :
Embraſons, arrachons mâts, voiles & cordages :
Que par vous, & le fer, le vent, le feu, les eaux,
La mort de tous côtés entre dans ces vaiſſeaux.

Quelles raiſons d'Etat cauſent tant de ravages ?
Hélas ! quelles raiſons arment tous ces Sauvages ?
Errans, nus, quels Etats ont-ils à limiter ?
Des bornes d'un déſert veulent-ils diſputer ?

---

autres Puiſſances, afin de combattre pour elles. La guerre eſt leur métier. La paſſion de détruire, qui paroît déja dans les enfans, vient de l'envie qu'ils ont de ſignaler leur puiſſance, & la même envie a fait les Alexandre & les Céſars, dont la gloire eſt, comme dit Séneque, *occiſarum gentium glorioſum ſcelus.*

55 Flêches, javelots, dards, frondes, catapultes, baliſtes, tours roulantes, chariots armés de faulx, ſcorpions, feux grégeois, &c. Que de machines meurtrieres ont précédé notre artillerie ! Quoiqu'il n'ait rien manqué aux Anciens pour ravager les villes & détruire les hommes, on doit cependant regarder comme un malheur l'invention d'un art qui contribue à les détruire plus promptement. Milton feint que notre artillerie fut inventée par ſatan dans le combat qu'il excita dans le Ciel. L'Arioſte ſuppoſe

Une éternelle haine eſt leur ſeul manifeſte :
Au malheureux captif cette haine eſt funeſte,
Lorſque le jour marqué pour les tourmens vengeurs,
Jour de gloire & de joie, aſſemble ſes vainqueurs,
Quand, jaloux de paroître inſenſible victime,
Avec un ris forcé lui-même il les anime.
Il voit ſon corps par eux lentement déchiré ;
Par eux chaque lambeau promptement dévoré :
Tandis que de ce ſang arroſant ſa mamelle,
La mere à ſes enfans qu'elle rend dignes d'elle,
Offre un lait qu'elle change en un ſuc de fureur.
Quel courroux, ou plutôt quel prodige d'horreur !

Quand nul frein ne l'arrête, il en eſt donc capable
L'Homme, l'être penſant, l'animal raiſonnable.

---

que Roland ayant trouvé une arquebuſe dont ſe ſervoit un ſcélérat, la jetta dans la mer, en diſant : *Je te rends à l'enfer d'où tu es ſortie.* Pluſieurs ſiécles après, cette arme fut retrouvée. *Arme déteſtable*, s'écrie l'Arioſte, *par toi toute gloire eſt anéantie, la valeur devient inutile, & le plus lâche eſt ſouvent le vainqueur du plus brave.*

71 Deux nations ſauvages ſont entr'elles en guerre, par la ſeule raiſon qu'elles ont toujours été en guerre. Et leur haine les oblige à manger cru leur captif, n'ayant pas le temps de le mettre à la broche, comme le dit Juvenal dans ſa quinzieme Satyre.

*Longum uſque adeò, tardumque putavit*
*Expectare focos, contenta cadavere crudo.*

76 Ces cruautés inconcevables ſont atteſtées par

Et vous Domitien, Caligula, Néron,
Vous qui fîtes frémir la terre à votre nom,
De tant de doux plaisirs, quand l'empire du monde
Vous offre à tout moment une source féconde ;
Bourreaux de vos sujets, pourquoi dans vos transports,
N'aspirer qu'au plaisir de regner sur des morts ?

De ces monstres affreux que veux-je ici conclure ?
Le penchant où conduit la coupable nature.
Qui veut lâcher la bride à son emportement,
S'il peut tout ce qu'il veut, devient monstre aisément.
Le plus doux des mortels aime à voir du rivage
Ceux qui prêts à périr luttent contre un orage.

---

tous les voyageurs. Il y a eu de tout temps des Antropophages : il y en avoit encore du temps d'Aristote en Grece : il en parle Polit. 8. Ces peuples ont donné lieu aux fictions d'Homere sur les Leitrigons & les Cyclopes. A tant d'horreurs, ajoûtons les sacrifices de victimes humaines, communes chez toutes les anciennes nations.

85 A ces monstres de Rome, ajoutons les Denys de Syracuse, les Phalaris d'Agrigente, les Alexandres de Pheres, les Hérodes en Judée, tant de Souverains dans la Turquie & dans la Perse, un Christierne en Dannemarck, un Alfonse le Cruel, &c.

95 C'est la réfléxion de Lucrece,

*Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,*
*E terrâ magnum alterius spectare laborem*, &c.

Ce n'est pas que les gens raisonnables aiment à voir souffrir les autres ; mais comme dit le même

Sur l'objet dont l'horreur me devroit écarter,
Par un charme secret je me sens arrêter.
L'infortune d'autrui semble nous satisfaire,
Et souvent dans le meurtre on se plaît sans colere.
A notre honte, ainsi qu'à celle de nos loix,
Quels spectacles, quels jeux regnerent autrefois!
Rome qui prodiguoit par un mépris bizarre
A tout peuple étranger le titre de Barbare,
Ne repaissoit ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang inondoit ses théâtres cruels.
Là, sous les dents des ours l'esclave méprisable
Ne sçait que faire entendre une voix lamentable:
Mais le Gladiateur mieux instruit à mourir,
Semble, percé de coups, expirer sans souffrir.
Si la nature en lui plus long-temps vigoureuse
En retardant sa mort la rend plus douloureuse:

---

Lucrece, *quibus ipse malis careas quia cernere suave est.* On aime à voir les malheurs dont on est exempt. Un criminel qu'on fait mourir sur un échafaut ne manque jamais de spectateurs. *Dans l'adversité même de nos amis*, dit M. de la Rochefoucault, *nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.* Ce plaisir, dans lequel celui de la Tragédie prend sa source, fait faire à Montagne cette réflexion. *Notre être est cimenté de qualités maladives, l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, voire & la cruauté, vice si dénaturé. Car au milieu de la compassion nous sentons au-dedans quelque aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui, & les enfans la sentent.* Les enfans aiment à faire souffrir les animaux plus foibles qu'eux.

109 Les maîtres de ces malheureuses victimes leur

Crois-tu que je me plaise en mon humeur chagrine,
A ne voir que malheur, que désordre & ruine ?
Mes yeux sont plus contens, cher Ramsay, quand je voi
Des objets consolans, des hommes tels que toi.
Du torrent débordé quel que soit le ravage,
La Ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage.
Nous les reconnoissons à cette douce paix
Que celle de leur ame étale sur leurs traits ;
A ce front, qui d'abord annonce la présence
Et la sérénité de l'heureuse innocence.
Ils sont l'honneur de l'homme : on peut à leurs discours
Sans craindre un repentir, se confier toujours.
L'aimable vérité sur leurs levres assise
En bannit l'art qui trompe, & même qui déguise.
Il n'est point dans leurs cœurs de replis tortueux.
Hélas ! nous naissons tous pour être vertueux.
Le chemin applani sans cesse nous appelle.
Eh ! pourquoi s'égarer quand la route est si belle ?
De notre vrai bonheur un ennemi jaloux
A sans doute établi son regne parmi nous.
C'est celui dont Milton, qu'admire ta patrie,
Peint sous des traits si forts l'implacable furie.

---

164 La nature, dit Quintilien, L. 11. nous porte à être vertueux. *Natura nos ad mentem optimam genuit.* Elle a donné aux animaux qui doivent chercher leur proie & se défendre, des armes qu'elle n'a point donné à l'homme fait pour vivre en société, & se secourir mutuellement. Pourquoi donc tant de guerres parmi eux, tant d'homicides ? Parce que le démon

Avant qu'il eût fondé son trône en ces bas lieux,
Prince impur, autrefois l'un des Princes des Cieux,
Il osa de Dieu même envier la puissance;
Et voulant égaler, las de l'obéissance,
Celui qu'impunément on ne brave jamais,
Il alluma la guerre au séjour de la paix.
Déja le Ciel trembloit, & les Anges fidelles
Voyoient marcher contre eux les légions rebelles.
L'Eternel se leva: Satan du haut des airs
Comme l'éclair qui fuit tomba jusqu'aux enfers.
Accablé du tonnerre, interdit, immobile,
Pour la premiere fois sa rage fut tranquille.
Mais bientôt dans l'horreur de ces gouffres brûlans
Tournant de tous côtés ses yeux étincelans,
Il releve à la fin sa tête infortunée,
Que par des coups profonds la foudre a sillonnée.
O surprise! ô douleur! il voit autour de lui
Ses soldats: (désormais quel sera son appui?)
Compagnons de sa chûte, ainsi que de son crime,
Sans mouvement, sans voix, étendus sur l'abîme.
Que lui peut-il rester qu'un désespoir affreux?
Il le sait; cependant sur son front ténébreux,
Il ose rappeller l'audace & l'insolence,
Et rompre par ces mots ce lugubre silence.

---

homicide dès le commencement, après nous avoir perdus en nous promettant de nous rendre semblables à Dieu, veut autant qu'il le peut nous rendre semblables à lui-même.

« Chérubins (car toujours ce grand nom vous est dû.)
» Archanges consternés, qu'avez-vous donc perdu ?
» Un combat ; au hasard on en doit l'avantage.
» L'irréparable perte est celle du courage :
» Le mien est invincible, & dans ce cœur altier,
» Amis, rassurez-vous, je le sens tout entier :
» Qu'avez-vous donc perdu ? quelques trônes peut-être.
» Mais assis dans le Ciel n'aviez-vous pas un Maître ?
» Nos trônes sont ici. Les enfers sous nos loix,
» Seront des cieux pour nous quand nous y seront rois.
» D'innombrables sujets quelle moisson s'apprête !
» Ma valeur vous promet une prompte conquête.
» Aux enfans de la terre, Anges, vous le savez,
» Dieu destine les biens dont il nous a privés.
» De cet arbre naissant corrompons la racine,
» Et de toute la race infectons l'origine.
» Ces nouveaux favoris, l'objet de tant d'amour,
» Qui devoient dans le Ciel nous remplacer un jour,
» Peupleront avec nous ces gouffres redoutables.
» Malheureux & méchans, à nous-mêmes semblables,
» De folles vanités j'enivrerai leurs cœurs,
» Et je leur fermerai les yeux sur leurs malheurs.
» Que celui dont la haine aujourd'hui nous outrage,
» Méconnoissant bientôt son infidelle ouvrage,
» Soit contraint d'avouer que je suis son rival.
» S'il est le Dieu du bien, je suis le Dieu du mal.
» Je veux que par un coup qui couronne mon crime ;
» La terre soit mon temple, & l'Homme ma victime.

» Je semerai les maux dont je suis tourmenté,
» La haine, la fureur, l'orgueil, la cruauté :
» Voilà mon Paradis. Je mets ma gloire à nuire :
» Je ne puis désormais me plaire qu'à détruire.

Il annonçoit ainsi ses funestes projets :
Nous n'en avons que trop affermi les succès.
Il frémit cependant, au milieu du ravage
Retenu par le frein que fait mettre à sa rage,
Celui qui doit enfin l'enchaîner pour jamais ;
Celui qui doit confondre, en ramenant la paix,
Les soupçons qu'aujourd'hui forme notre ignorance.
En attendant ce jour courons pleins d'assurance
Dans le sein de ce Dieu qui protege les siens,
Et des maux les plus grands tire les plus grands biens.

---

229 Les Payens ont eu quelque idée de cette vérité. Les Mages de Perse admettoient deux Dieux, l'un bon & éternel nommé *Orosmades* ; l'autre mauvais & créé, nommé *Arimanius*. Une opposition continuelle devoit regner entre eux jusqu'à la fin du monde. Alors après un jugement universel, chacun de ces Dieux devoit avoir pour toujours son empire & ses sujets séparés.



# ECLAIRCISSEMENT

## *Sur la Fille sauvage dont il est parlé dans cette Epître.*

MADEMOISELLE LE BLANC ( c'est ainsi que se nomme aujourd'hui cette étonnante Fille) nous ayant fait connoître l'état où nous serions tout tant que nous sommes, si nous avions été comme elle, privés en naissant de toute société, ne peut trouver à redire, qu'après avoir écrit sur la Religion & sur la Grace, je fasse connoître par son exemple, la misere de l'Homme abandonné à lui seul, & la toute-puissance de la Grace. Elle-même se plaît à raconter son premier état, & ne le raconte jamais sans rendre hommage à cette Grace qui l'en a fait sortir ; & lorsqu'à la mort de M. le Duc d'Orléans qui la comprenoit parmi ses pensionnaires, on lui demandoit si elle ne craignoit pas de perdre sa pension, elle répondoit avec une confiance admirable, *Dieu qui m'a tirée du milieu des bêtes farouches, pour me faire Chrétienne, m'abandonnera t-il quand je le suis, & me laissera-t-il mourir de faim ? C'est mon Pere, il aura soin de moi.*

C'est avec ces sentimens de reconnoissance envers Dieu, qu'elle m'a raconté ce qu'elle pouvoit savoir de ses premieres années, & c'est sans doute avec les mêmes sentimens qu'elle en a parlé à M. de la Condamine, qui a eu comme moi la curiosité de la voir, & de la questionner sur son premier état, sur lequel elle ne l'a pas rendu, non plus que moi, fort savant, parce que sa mémoire lui en rappelle peu de choses, & même varie quelquefois dans les circonstances, ce qui est cause que ce que j'en vais dire ne sera pas tou-

jours conforme à ce qu'on en lit dans une brochure imprimée à Paris en 1755. J'ajouterai à ce que j'ai sû par elle-même, ce que j'ai appris par les bruits publics dans le temps qu'elle fut trouvée, & depuis par des personnes qui l'ont fréquentée lorsqu'elle étoit dans un Couvent à Châlons en Champagne.

Quand elle fut trouvée, d'où venoit-elle, & quel âge avoit-elle? Lorsqu'on la questionna par signes, pour savoir où elle étoit née, elle montra un arbre. Un Homme dans Homere répond à la même question, qu'il n'est pas né d'un arbre, parce que dans ces premiers temps on appelloit ainsi des enfans de Sauvage, qui ne connoissoient point leurs peres. Notre Sauvage montroit un arbre, parce que n'ayant jamais vu de maisons, elle ne connoissoit que les forêts, il y a même apparence qu'elle n'avoit jamais vu de figure humaine, que sa compagne dont je parlerai bientôt. M. de la Condamine, pour tâcher de découvrir le pays où elle étoit née, lui présenta des racines de plusieurs plantes de l'Amérique, pour savoir si elle reconnoîtroit quelques-unes de celles qu'elle avoit vus dans son enfance, mais cette expérience fut inutile, & comme sa mémoire ne lui rappelle rien sur le pays où elle est née, on ne peut former que des conjectures fort incertaines; elle fit seulement entendre par signes, qu'elle avoit traversé une grande quantité d'eau, ce qui a fait croire qu'elle étoit venue de l'Amérique. Il se peut qu'elle ait été apportée avec sa compagne, dans un vaisseau qui aura fait naufrage en abordant, ou qu'une femme étant accouchée dans un vaisseau de deux enfans, & étant arrivée à terre, les ait laissés dans quelque bois, ou ils auront été nourris par des animaux, jusqu'à ce qu'ils aient pû aller eux-mêmes chercher leur nourriture, & comme ils ont paru en Champagne, ils ont pû y venir de bois en bois depuis les Ardennes. Celle dont je parle fut trouvée près du

village de Sogny à quatre lieues de Châlons, au mois de Septembre 1731.

Quel âge avoit-elle ? C'eſt ſur quoi ſon hiſtoire offre encore des incertitudes. Dans une lettre qui fut miſe dans le Mercure de France, Décembre 1731, on lui donnoit 17 à 18 ans, ce qui étoit conforme au bruit public, cependant le Curé qui la baptiſa en 1732, reconnoit ſur ſon Regiſtre avoir baptiſé *une Fille d'environ 11 ans, dont le pere & la mere lui ſont inconnus, comme à elle.* Peut-être des deux côtés s'eſt-on trompé, mais il eſt difficile d'accorder à un enfant d'onze ans cette force qu'elle avoit pour courir après les lievres, & tuer des loups, comme je le dirai dans la ſuite ſur ſon rapport. On débitoit alors à Paris qu'on avoit trouvé en Champagne une Sauvage de 14 à 15 ans, & voici comme on racontoit cette nouvelle.

Les domeſtiques du Château de Sogny, diſoit-on, ayant apperçu pendant la nuit, dans le jardin, ſur un arbre très-chargé de pommes, une eſpece de fantôme, s'approcherent ſans faire de bruit, & voulurent environner l'arbre. Mais tout-à-coup le fantôme, qui pour la premiere fois mangeoit des fruits doux, ſauta par-deſſus leur tête, & par-deſſus les murs du jardin, & ſe ſauva dans un bois voiſin, ſur un arbre fort élevé. Le Seigneur du Château fit par ſes domeſtiques & ſes payſans environner cet arbre, & il falloit en environner pluſieurs, parce que le fantôme ſautoit aiſément d'un arbre à l'autre. Il s'agiſſoit de le faire deſcendre. La Dame du Château s'imaginant que la faim & la ſoif en viendroient à bout, fit apporter un ſeau d'eau, & ayant par hazard trouvé une anguille, la lui faiſoit voir. C'eſt cette Demoiſelle qui m'a raconté elle-même la ſcene du ſeau & de l'anguille, en diſant, que s'en trouvant fort tentée, elle deſcendoit à moitié & remontoit enſuite, elle deſcendit enfin juſqu'à terre, & alla

boire au seau, on remarqua qu'elle buvoit en mettant le menton jusqu'à la bouche, & avallant l'eau à la maniere des chevaux, on la saisit, & l'on vit que les ongles de ses pieds & de ses mains très-longs & très-durs, lui donnoient cette habileté à monter sur les arbres. Elle paroissoit noire, mais le changement de demeure lui rendit bientôt sa blancheur naturelle.

Elle fut conduite au Château, où elle se jetta d'abord sur des volailles crues que le Cuisinier préparoit. Ne connoissant aucune langue, elle n'articuloit aucun son, & formoit seulement un cri de la gorge, qui étoit effrayant. Elle savoit imiter le cri de quelques animaux, & de quelques oiseaux, mais je ne lui ai point entendu dire qu'elle sût imiter le chant du rossignol. Le temps froid l'obligeoit de se couvrir de quelque peau de bête, mais en tout temps, il falloit qu'elle eut au moins une ceinture pour mettre une arme qu'elle appelle *son boutoir* Dans le troisieme volume des Antiquités de M. le Comte de Caylus, on trouve une pareille figure, n'ayant qu'une ceinture qui ne pouvoit servir qu'à un pareil usage. Ce boutoir, qui étoit un bâton court, & rond par le bout, étoit la massue avec laquelle elle terrassoit les monstres. Elle en donnoit sur la tête d'un loup, un coup qui l'abattoit sur le champ: Elle m'a dit encore, que quand avec cet instrument elle avoit tué un lievre, elle le dépouilloit, & le dévoroit, mais que quand elle l'avoit pris à la course, elle lui ouvroit une veine avec son ongle, buvoit tout son sang, & jettoit le reste. Le sang des animaux, si défendu aux hommes après le déluge, étoit son nectar, & lui donnoit peut-être cette force & cette agilité que notre nourriture ordinaire lui fit perdre. La maniere dont elle couroit après les lievres est surprenante, elle a donné des exemples de sa façon de courir. Il ne paroissoit presque point de mouvement

dans ses pieds, & aucun dans son corps, ce n'étoit point courir, mais glisser, sa course renverse les raisonnemens de notre Philosophe à paradoxes, qui veut faire marcher les hommes à quatre pattes.

Cette même agilité qu'elle avoit sur la terre, elle l'avoit dans l'eau, où elle alloit chercher les poissons, qui étoient pour elle des mets très-friands. Elle restoit long-temps plongée, l'eau paroissoit être son élément.

On conçoit aisément qu'il n'étoit pas facile au Seigneur de Sogny de garder une prisonniere, qui ne vouloit ni s'habiller comme nous, ni se nourrir comme nous, ni rester dans une chambre, ni coucher dans un lit. Accoutumée à coucher sur la terre ou sur des arbres, à manger de la chair crue, ou à boire du sang, elle ne demandoit qu'à s'échapper dans quelque bois, ou dans quelque riviere.

Lorsque peu-à-peu apprivoisée, elle eut appris notre langue, après avoir répété qu'elle ignoroit d'où elle venoit, n'ayant jamais vu que des forêts, où elle avoit vécu avec une compagne de son âge, elle raconta comment elle l'avoit perdue, ce qu'elle m'a raconté dans la suite de la même façon.

Toutes deux nageant dans une riviere, la Marne sans doute, entendirent un bruit qui les obligea de plonger. C'étoit un Chasseur qui de loin ayant cru voir deux poules d'eau, avoit tiré sur elles. Elles pousserent leur voyage beaucoup plus loin, & sortant de la riviere pour entrer dans un bois, elles trouverent un Chapelet, qu'il fallut se disputer, parce que toutes deux vouloient s'en faire un bracelet. Notre Sauvage ayant reçu un coup sur le bras, répondit à sa compagne par un coup sur la tête, malheureusement si violent, que suivant son expression elle *la fit rouge*. Aussi-tôt par ce mouvement de la nature qui nous porte à secourir nos semblables, elle va chercher un chêne, & monte jusqu'au haut, espérant m'a-t-elle

dit, y trouver une gomme propre à guérir le mal qu'elle avoit fait. J'ignore quelle connoissance elle avoit de ce remede. L'ayant trouvé, elle retourne à l'endroit où elle avoit laissé sa compagne : elle n'y étoit plus, & elle ne l'a jamais revue. Quelques Voyageurs apparemment ayant trouvé une fille expirante, la porterent dans un village où elle mourut. J'ignore si elle pleura beaucoup cette perte ; ce fut environ trois jours après qu'elle fut trouvée de la maniere que j'ai racontée.

Cette nouvelle se répandit à Paris, où l'on ne parloit que de la Fille sauvage, qu'on devoit faire venir à la Cour : mais comme les nouvelles sont bientôt oubliées lorsque quelque autre événement fait le sujet des conversations, on cessa de parler de la Sauvage. Il eut été à souhaiter qu'une personne riche, charitable & patiente eût voulu s'en charger, mais peut-être craignoit-on de garder chez soi une Sauvage si sauvage. Elle fut mise chez des Religieuses à Châlons, parce qu'apparemment le Seigneur de Sogny mourut, puisque ni lui ni Madame sa femme ne présiderent au Baptême, où elle eut quelque mois après pour Parrein l'Administrateur de la Communauté, & pour Mareine la Supérieure. Ce Baptême fut précipité, mais jugé si nécessaire, qu'elle-même ne se souvient pas de l'avoir reçu, ayant perdu connoissance dans une maladie qui faisoit désespérer d'elle. Elle étoit déja instruite, mais on vouloit lui donner encore plus d'instructions.

Ceux qui les premiers lui parlerent de Religion, prétendent qu'ils ne trouverent en elle aucune idée d'un Etre suprême, mais qu'il leur fut facile de lui faire comprendre un Créateur, & ensuite un Médiateur. Que ceux qui ont tant de mépris pour l'Homme expliquent cette différence entre l'Homme & les autres animaux. Voici une Fille qui élevée parmi eux, & long-temps privée comme eux de la parole, n'a

ou d'autre objet que de chercher la nourriture de son corps, sitôt qu'elle entend des hommes se parler, elle a bientôt appris la maniere d'exprimer comme eux ses pensées, sitôt qu'on lui parle de choses spirituelles, elle les conçoit. C'est parce que nous sommes capables de les entendre, *divinorum capaces*, dit Juvenal, que notre raison vient du Ciel. Ceux qui se chargerent de l'instruction de cette Fille, n'eurent point affaire à un enfant qui ne fait usage que de sa mémoire pour répéter son Catéchisme, mais à une personne qui fait usage de sa raison, pour opposer les difficultés qu'elle lui suggere, à ce qu'on lui dit qu'il faut croire.

La maladie violente dont elle fut attaquée, fut causée par son changement de vie. Enfermée dans une chambre, réduite à coucher dans un lit, & à se nourrir comme nous, elle qui étoit accoutumée à vivre dans les forêts, de fruits, de chair crue, & de sang, la mélancolie la saisit, & les fréquentes saignées qu'on crut nécessaires pour dompter un caractere si farouche, acheverent de lui faire perdre sa santé, sa fraîcheur & sa force, qui étoit si grande, qu'elle m'a dit avoir renversé six hommes, qui vouloient entrer dans sa chambre, en renversant sa porte sur eux. Quand on lui eut dit, qu'il n'étoit pas décent à une Fille de monter sur les arbres, elle cessa d'y monter, mais la tentation de retourner dans les bois pour y vivre seule la prenoit souvent, & la plus violente de ses tentations, c'est celle de boire le sang de quelque animal vivant. Elle-même m'a avoué que quand elle voyoit un enfant, elle se sentoit tourmentée de cette envie. Lorsqu'elle me parloit ainsi, ma Fille jeune encore étoit avec moi, elle remarqua sur son visage quelque émotion, à l'aveu d'une pareille tentation, & elle lui dit aussi-tôt en riant: *Ne craignez rien, Mademoiselle, Dieu m'a bien changée.*

Elle étoit encore à Châlons lorsque la Reine de Pologne qui alloit à Versailles, s'y arrêta, & eut la curiosité de la voir. On la lui amena, & pour lui donner une idée de son premier état, elle fit devant elle son ancien cri de la gorge, & lui montra son adresse à faire sortir tout le sang d'un lapin vivant. Un des Officiers de la Reine qui avoit entendu dire qu'elle ne vouloit jamais se laisser toucher par un homme, voulut en faire l'expérience. Sa promptitude à le repousser, & la fureur de ses yeux lui prouva la vérité de ce qu'on lui avoit dit.

De la Maison Religieuse où elle étoit à Châlons, elle passa dans celle des Nouvelles Catholiques à Paris, dont les Dames ont toujours fait l'éloge de sa conduite, se plaignant seulement d'une certaine mélancolie, qui faisoit que souvent elle vouloit être seule. Cette inclination pour la solitude, ne l'empêchoit pas de recevoir avec plaisir les visites étrangeres, telles que la mienne, où j'ai remarqué qu'en racontant avec autant de vivacité que d'esprit, le peu qu'elle savoit de son histoire, ses yeux changeoient quelquefois, & reprenoient un mouvement singulier, qui lui étoit peut-être utile, lorsque dans les bois elle devoit être en garde contre les animaux qui pouvoient l'approcher.

Ce fut pendant qu'elle étoit chez les Nouvelles Catholiques, que feu M. le Duc d'Orléans l'alla voir, l'interrogea sur la Religion, & parut très-content de ses réponses : Elle lui témoigna avoir dessein d'être Religieuse, ce qui fut cause qu'on la fit passer dans un Couvent à Chaillot, son peu de santé l'empêcha d'exécuter sa résolution. J'ignore où elle est maintenant, mais je suis assuré que rien ne lui manque. Son premier état, son esprit, & sa piété, tout intéresse pour elle.

# PRIERE DE CLEANTE.

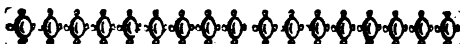
*Cette Priere, morceau précieux de l'Antiquité que Stobée nous a conservé, doit faire partie de l'extrait de la Morale des Poëtes Payens, qui se trouve dans le VI. Chant du Poëme de la Religion, je l'y aurois fait entrer si elle eut été moins longue. Tout Chrétien, en ôtant le mot de* Jupiter, *pourroit dire cette Priere, & la dira plutôt que la Priere universelle de Pope.*

IMMORTEL, adoré sous tant de noms divers,
Pere de la Nature, & Roi de l'Univers,
C'est toi que je salue, Etre par qui nous sommes;
Qui vois en nous ta Race, & qui permets aux Hommes,
A ces foibles mortels rampans dans ces bas lieux,
De t'adresser leur Hymne, & de lever leurs yeux
Jusqu'à Toi, dont le bras, sur les têtes coupables
Fait voler, quand tu veux, tes foudres redoutables.
L'Esprit qui tout anime, Esprit dont tout dépend,
Qui se mêlant par-tout, en tous lieux se répand,
Est dirigé par Toi, Grand-Dieu; c'est donc Toi-même,
De la Terre & du Ciel Modérateur suprême,
Donateur de tous biens, digne objet de nos chants,
Qui fait tout, excepté ce que font les méchants;
Mais tu sais bien remettre, ô Puissance efficace,
L'ordre dans le désordre, & tout rentre à sa place.
Eux seuls sont écartés de celle où tu nous veux.
Malheureux! Cependant ils veulent être heureux.
Comment le feront-ils? Lorsque loin de t'entendre,
Par tant de passions ils se laissent surprendre,
Ou par la volupté mollement enchaînés?
Ou par l'ambition follement entraînés?
Bienfaisant Jupiter fai tomber leurs nuages,
Daigne éclairer leur ame, afin qu'en tes ouvrages
Ils puissent avec nous admirer ta Grandeur:
Et que te consacrant & leur voix & leur cœur,
Ils puissent célébrer la divine sagesse,
Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse.

*LA GRACE,*

# *LA GRACE*,

## POËME.



# PREFACE.

JE puis à la tête de cet Ouvrage avouer mes craintes, ſans être ſoupçonné de cette fauſſe modeſtie ſi commune aux Auteurs, qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité, lorſqu'ils ſont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun ſujet d'en avoir : je vais parler d'un myſtère qui révolte l'amour-propre, & qui ſera toujours l'écueil de notre Raiſon. Je vais traiter une queſtion ſur laquelle on ſuit différens ſyſtêmes ; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embraſſé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en Vers, & ceux qui ſans faire attention au Théologien, ne regarderont en moi que le Poëte, examineront mes Vers avec d'autant plus de ſévérité, que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour les enfans, & l'on n'en a preſque point vû ſoutenir ce fardeau dignement. Ce n'eſt point à moi à citer les paſſages d'Homere & d'Euripide qui l'aſſurent, & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les

Grecs & les Latins. Il eſt vrai que ce Proverbe ſemble confirmé par l'Hiſtoire. Rarement a-t-on vû ceux qui ſe ſont rendus illuſtres, ſoit par les Armes, ſoit par les Lettres, laiſſer des ſucceſſeurs dignes d'eux. Les fils des Grands Hommes ont preſque tous dégénéré, peut-être parce qu'on les décourage, pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne ſont pas obligés d'avoir, & l'on s'imagine qu'ils doivent repréſenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage

J'ai donc ſujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrois y oppoſer quelques raiſons ; mais comme les Lecteurs ne ſont pas obligés d'écouter nos raiſons, je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite, dans laquelle il eſt impoſſible de ne pas ſacrifier quelquefois la richeſſe d'une rime, & la cadence d'un Vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choiſir une matiere ſi épineuſe. Il me ſuffit de dire ici que la lecture de Saint Proſper m'ayant inſpiré l'envie de traiter comme lui en Vers une queſtion agitée depuis ſi long-temps, la hardieſſe de l'entrepriſe engagea quelques perſonnes fort éclairées à m'encourager, & à m'aider de leurs ſecours, qui m'étoient abſolument néceſſaires.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein des Muſes, avec une grande inclination pour elles, & plus d'ardeur à les ſuivre que de talens, j'ai perdu dès la plus tendre enfance, celui

qui pouvoit m'inſtruire le mieux à leur commerce, & par l'autorité qu'il avoit ſur moi, & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau, ce qu'Ovide diſoit en parlant de Virgile : *Virgilium vidi tantùm*. Je n'ai fait que le voir, & n'étois pas en âge de mettre à profit la converſation d'un pareil maître. Ainſi lorſque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carriere poétique, je me ſuis trouvé ſans guide, & je me ſerois ſouvent égaré, ſans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces perſonnes, auprès deſquelles ma Muſe a trouvé un accès auſſi utile pour elle qu'honorable. Mon amour-propre n'a rien ſouffert en ſe ſoumettant à de pareils Juges : j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont repriſes ; & s'il en reſte encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vue : mais je n'ai pas toujours été capable de ſuivre leurs avis.

Ces fautes que je reconnois ſans peine, n'intéreſſent que la Poéſie : je ne me ſuis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéreſſer la doctrine. J'ai eu la précaution la plus ſcrupuleuſe pour ne rien laiſſer qui méritât une cenſure raiſonnable ; & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une cenſure raiſonnable ; car j'oſe dire auſſi qu'il ſeroit injuſte de faire le procès à un Poëte comme à un Théologien, & de vouloir rappeller tous ſes mots à la préciſion de l'Ecole. Ce n'eſt point ici un Traité théologique, c'eſt un Poëme : ce n'eſt point aux Docteurs que je parle, c'eſt

au commun du monde. Il me suffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre & doit savoir. La poésie a cet avantage, qu'elle rend sensible au peuple les vérités les plus abstraites, par les images sous lesquelles elle les présente, & que par sa mesure & son harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un si beau privilége, si on la soumettoit à des loix rigoureuses qui la rendissent seche & stérile.

J'ai souvent employé les termes de l'Ecriture sainte & des Peres, & c'est en cela que consiste le mérite de mon travail : je ne prétens pas non plus en tirer comme Poëte une grande gloire. Je n'ai presque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorsque je les ai récités, étoient l'assemblage de plusieurs pensées des Prophétes, rendues fidellement. Aussi faut-il avouer que l'Ecriture sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable sublime, qui charme tous les hommes, cet enthousiasme divin qui saisit l'ame, qui l'étonne & qui l'enleve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poëte, venons au Théologien, si ce titre peut me convenir, & rendons compte de la doctrine de ce Poëme.

Un Etre tout-puissant, qui a tout fait, qui conserve tout, qui regne sur les esprits, comme sur les corps, de qui viennent toutes les lumieres & toutes les vertus, & dont les décrets sont la régle de l'avenir, est une

vérité dont nous sommes intérieurement convaincus, & qui est renfermée nécessairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre ame est encore une vérité, qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, & nous sentons que nous sommes plus libres de vouloir telle ou telle chose, que de remuer la main de tel ou tel côté. Ces deux vérités incontestables semblent cependant se contredire : ce qui ne nous doit pas surprendre ; puisque même nous trouvons dans la Géométrie des propositions, lesquelles, quoique certaines, nous paroissent cependant s'opposer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorsque nous parlons de Dieu & de l'Ame ? Si nous ignorons ce que c'est que Dieu, ce que c'est que notre Ame, & comment elle agit sur notre corps ; pouvons-nous savoir comment Dieu agit sur elle ? L'opération d'un Dieu nous est inconnue ; celle de notre Ame nous l'est aussi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues ? Lorsque dans la Géométrie deux propositions, qui semblent se contredire, sont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines semblent se contredire, devons-nous pour cela hésiter ? Si notre raison n'a pas assez de lumiere pour les accorder, qu'elle ait assez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Bossuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on*

*ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue.*

Puisque nous avons tant de peine à concilier la Puissance divine & la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre sur cette question, parler les Payens d'une façon souvent contraire. Homere qui répéte si souvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille : *Les Dieux donnent la victoire, mais c'est à vous à modérer votre fierté & votre colere.* Iliad. 10. Achille est donc le maître de son cœur : & le même Homere dit dans l'Odissée, Liv. 23, qu'*il dépend des Dieux de rendre insensee la personne la plus sage, & de rendre sage la personne la plus insensée.* Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour la jeunesse : *Dî probos mores docili juventa.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux Dieux que les biens de la santé & de la fortune ; que ceux de l'ame sont en sa disposition.

*Det vitam, det opes ; animum mî æquum ipse parabo.*

Les Payens ont été souvent jusqu'à faire les Dieux auteurs des crimes, pour excuser leurs passions, dont ils prenoient la violence pour une force divine.

*Sua cuique Deus fit dira libido.*

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejetter sur les Dieux.

*Crimen erit Superis & me fecisse nocentem*,

dit Caton dans Lucain. Héléne dans Homere reproche à Venus de l'avoir séduite ; & dans Euripide, de l'aveu de Ménélas lui-même, elle ne lui a été infidelle que par obéissance aux Dieux. Malgré ce langage si commun chez les Payens, ils en tiennent un autre tout opposé, quand ils parlent en Philosophes. Ils se laissoient tromper par ce faux raisonnement de notre amour-propre, que nous n'aurions point de mérite, si notre vertu étoit un don du ciel. C'est ce que Cicéron fait dire à un de ses Interlocuteurs dans le troisieme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriamur, quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus.* On trouve encore dans le même Cicéron, qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune ; mais que notre sagesse est en notre pouvoir : *Fortunam à Deo petendam, à seipso sumendam esse sapientiam.*

En effet, disoit-il, quelqu'un s'est-il jamais avisé de remercier les Dieux d'être honnête-homme ? *Nam quis, quòd bonus vir esset, gratias Diis egit unquam ?* Action de graces qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages si contraires & si communs chez les Payens, ont été bien rendus par Corneille dans son Œdipe. Il fait dire à Jocaste :

C'étoit-là de mon fils la noire destinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,

N'a pû se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

Et Thésée par sa réponse détruit cette absurde opinion d'une force nécessitante.

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices,
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
L'ame est donc toute esclave ; une Loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni desir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime,
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les Autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des Mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous quand nous pensons agir ;
Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéir ;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le Ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces Vers admirables sont également vrais, excepté celui-ci, *doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire*, qu'un Payen pouvoit bien dire, mais qu'un Chrétien n'a jamais dû penser. Aussi Corneille fait parler autrement un Chrétien dans Polieucte. C'est ainsi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu sur nous.

Il est toujours tout juste & tout bon ; mais sa Grace
Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.
Le notre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui nous portoit au bien
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.

Sur cette importante question les Chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puisqu'ils doivent s'accorder sur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, sans abandonner la Foi & la Raison, je veux dire sur la Puissance de Dieu, & la liberté de l'homme ; car je ne parle point ici des Hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la Grace, & les autres, de peur de détruire la Grace, ont nié la liberté. L'Eglise les condamne également, & reconnoît que nous faisons le bien & le mal librement, & que néanmoins nous ne faisons aucun bien que Dieu ne nous le fasse faire. C'est ce que nous sommes obligés de croire. Mais comme nous voulons aussi tâcher de le comprendre ; nous avons

cherché les moyens d'accorder la Grace & la liberté. De-là cette différence de langage entre nous, & cette contrariété de systêmes, contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union & la charité, puisqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres dont mon intention est de suivre la doctrine, sont les deux grands Maîtres que l'Eglise a particulierement reconnus pour les Docteurs de la Grace, Saint Augustin & Saint Thomas, dont les principes sont appellés par Alexandre VII. *tutissima certissimaque dogmata*.

Les Disciples de ces deux Docteurs, quoiqu'unis de cœur entre eux, & quoiqu'ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une même Ecole, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous semblent plus faciles à concevoir, & nous offrent des images plus sensibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abstraits; mais leur systême plus philosophique, & soutenu par un Corps savant, est aujourd'hui plus généralement suivi. Je me fais gloire d'y être attaché; mais il ne m'est pas possible de mettre en Vers ces termes philosophiques qui expliquent l'opération de Dieu sur sa créature. Il me suffit d'établir la souveraineté entiere de celui qui fait tout en nous; & si je la dépeins souvent par des images conformes à ce que les Augustiniens appellent *la Délectation victorieuse*, je me sers souvent aussi d'expressions qui répondent à ce que les Thomistes appellent *la Prémotion Physique*; ce qui se concilie aisé-

ment, puiſque s'il eſt indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplacè dans notre cœur par des attraits céleſtes, les attraits des biens ſenſuels; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne auſſi la maniere d'être; qu'il eſt le ſouverain moteur des cœurs; qu'il fait & notre volonté & notre liberté.

Il eſt vrai que j'admets, comme Saint Auguſtin, une différence des deux états; mais je l'admets à l'exemple de M. Boſſuet, que les Thomiſtes ſe glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne ſe glorifieroit pas de penſer comme a penſé un Evêque qui a été en même-temps l'un des plus ſublimes génies de la France, & l'une des plus grandes lumieres de toute l'Egliſe? Dans ſon Traité du Libre Arbitre, où il explique avec tant de clarté & de préciſion le ſyſtême de la Prémotion Phyſique, qu'il paroît adopter, voici comme il explique auſſi la différence des deux états, & l'attrait de la Grace. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme ſoit moins dépendante, mais il faut conſidérer préciſément les diſpoſitions qui ſont changées par la maladie, & juger par là de la nature du remede que Dieu y apporte. Le changement le plus eſſentiel que le péché ait fait à notre ame, c'eſt qu'un attrait indélibéré du plaiſir ſenſible prévient tous les actes de notre volonté: c'eſt en cela que conſiſte notre langueur & notre foibleſſe, dont nous ne ſerons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait ſenſible, ou du moins ne le modere par un autre acte indélibéré du plaiſir intellectuel. Alors*

*si par la douceur du premier attrait, notre ame est portée au bien sensible ; par le moyen du second, elle sera rappellée à son véritable bien, & disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avoit pas besoin, quand elle étoit saine, de cet attrait prévenant, qui avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne sentoit pas cet autre attrait, qui avant toute délibération l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maîtresse absolue, connoissant parfaitement son bien, qui est Dieu, l'aimant librement, & se plaisant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit de son propre choix : mais ce choix, pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature.*

C'est ainsi que s'explique M. Bossuet dans cet excellent Traité, que je citerai quelquefois dans mes Notes : de même que je citerai aussi quelquefois le P. Bourdaloue, ce héros des Orateurs Chrétiens, qui a fait l'admiration de la Ville & de la Cour, en prêchant l'Evangile dans toute son étendue, & dans toute sa sévérité. On verra souvent ses principes conformes aux miens, parce que Théologiens, Philosophes, Orateurs & Poëtes, doivent parler de même, quand ils parlent de la toute-puissance d'un Dieu sur sa créature. Le P. Mallebranche lui-même, quoiqu'opposé au systême de la Prémotion Physique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans son Traité de la Nature & de la Grace, qu'*il n'y a que Dieu qui agisse immédiatement sur nos esprits, & qui produise en*

*eux toutes les modifications dont ils ſont capables ; & que l'ame n'eſt volonté, que par le mouvement que Dieu lui imprime ſans ceſſe.*

Ce fameux ennemi de l'imagination, ſi ſouvent abuſé par elle, oppoſoit en même-temps aux Thomiſtes la comparaiſon d'une Pagode que ſon maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baiſſé la tête, qu'elle ne pouvoit baiſſer qu'au moyen du cordon que ſon maître devoit tirer. Cette comparaiſon n'a aucune juſteſſe. Les Thomiſtes, ni aucuns bons Théologiens, ne diſent jamais qu'on ſoit damné pour avoir manqué de Grace. On eſt puni de tel ou tel péché : or ce n'eſt pas le défaut de Grace qui eſt la cauſe immédiate du péché ; c'eſt notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement perſuadés, & de la puiſſance de Dieu, & de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agiſſons comme pouvant tout, prions comme ne pouvant rien : c'eſt la concluſion qu'il faut tirer de la doctrine de Saint Auguſtin & de Saint Thomas, & que je ſouhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je ſois à ces deux grands Docteurs ; comme l'Egliſe n'a point condamné tous ceux qui ſuivent d'autres maîtres, il ne nous eſt pas permis non plus de les condamner : auſſi n'ai-je attaqué qu'un ſeul des Ecrivains modernes, mais ſans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que ſon ſyſtême trop conforme à notre amour-pro-

pre, eſt dangereux & contraire à la doctrine de l'Antiquité : mais en cela j'eſpere ne choquer perſonne, puiſque perſonne aujourd'hui ne ſoutient ſa doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute paſſion pour la diſpute, à plus forte raiſon l'ai-je été de toute humeur ſatyrique. Quoique par la malignité des hommes, les traits de ſatyre contribuent infiniment au ſuccès des Ecrits, & que les Poëtes ſoient plus enclins que les autres à railler ; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie ſi ſouvent criminelle, & toujours très-dangereuſe. Il eſt permis aux gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres ; les guerres alors ſont innocentes & utiles, pourvu qu'elles ne ſe faſſent point avec animoſité : mais il n'eſt point permis dans les Ecrits de Religion de choquer ouvertement ceux qui ne penſent pas comme nous, lorſque ce qu'ils penſent n'a point été déclaré contraire à la Foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité, & l'on s'oppoſe ſoi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans ; mais la réflexion me les a fait retrancher : & ſacrifiant ſans peine les intérêts de la Poéſie à ceux de la Religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques Vers, que d'y laiſſer des vivacités contraires à l'eſprit de paix.

Quoique le dogme de la Grace ait cauſé tant de diſputes parmi les Chrétiens, je ne me ſuis appliqué qu'à celles que nous avons ſou-

tenues contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triste souvenir de nos troubles : pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *si tam in nostra potestate esset oblivisci, quàm tacere ?*

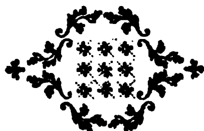
Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il est nécessaire d'être instruit. Dans le premier Chant, pour conduire à la nécessité de la Grace, je dépeins l'innocence de l'homme & sa chûte, l'état déplorable où il fut réduit, quand il fut abandonné à lui-même, l'impuissance de la Raison & de la Loi pour le guérir ; enfin la venue de Jesus-Christ, l'auteur & le dispensateur de la Grace. J'établis dans le second Chant la puissance & l'efficacité de cette Grace, qui ne détruit point la liberté, puisqu'on y peut toujours résister. Dans le troisieme Chant, j'étends la grande preuve de la puissance de cette Grace, qui est le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs ; & je fais voir que ces combats détruisent le systême de la Grace versatile & de l'équilibre. Enfin, le quatrieme Chant renferme le mystère de la Prédestination, qui nous apprend combien la Grace est gratuite.

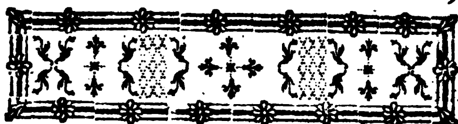
Voilà sans doute de grands & de nobles Sujets : ils paroîtront peut-être peu susceptibles des ornemens de la Poésie ; cependant si j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi seul. Plus les objets sont grands, plus la Poésie est digne de les décrire. Puisqu'un de ses avantages est de savoir peindre noblement les plus petites choses, que

doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expressions nobles, la foiblesse des sujets de ses Géorgiques.

*Verbis ea vincere magnum*
*Quàm sit, & angustis hunc addere rebus honorem.*

Cependant puisqu'il y a réussi, & que dans une matiere si peu agréable, il sait toujours nous plaire; combien les hommes seroient-ils plus attentifs à un Poëte qui avec le génie de Virgile, chanteroit des sujets plus nobles & plus intéressans, que ne le sont les préceptes du labourage, ceux de la culture des Arbres & du soin des Animaux?





# LA GRACE, POËME.

## CHANT PREMIER.

ENNEMI du mensonge, & de ces fictions
Qui nourrissent des cœurs les folles passions,
Je veux prendre aujourd'hui la Vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illustre Prosper j'ose suivre les pas :
Puissé-je comme lui confondre les Ingrats !

O vous qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaisirs séduisans dangereuses peintures :
Sur mes chastes tableaux ne jettez pas les yeux :
Fuyez ; mes vers pour vous sont des vers ennuyeux :
Des sons de la vertu votre oreille se lasse
Profanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.

De l'humaine Raison cette Grace est l'écueil.
L'homme qui pour appui ne veut que son orgueil,

Ose opposer contre elle une audace insolente.
Ses plus chers défenseurs n'ont qu'une voix tremblante,
Et contens de gémir, lorsque presque en tous lieux
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,
Ils déplorent des jours où la Foi refroidie,
Et de l'amour divin la chaleur attiédie,
Déja des derniers temps, annoncent les malheurs.
Pour de si grands périls c'est trop peu que des pleurs,
Si la timidité fait taire les Prophétes;
La colere ouvrira la bouche des Poëtes.

Oui, Seigneur, j'entreprens de lui prêter ma voix:
Tout fidéle est soldat pour défendre tes droits.
Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuse audace,
Dussent les Libertins déchirer mes écrits:
Trop heureux si pour Toi je souffre des mépris!
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne:
De tes riches faveurs, faveur la plus insigne!
Pour en être honorés, tes Saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer & soutenir mon zéle:
Tout foible que je suis, j'embrasse ta querelle.
La Grace que je chante est l'ineffable prix
Du sang que sur la terre a répandu ton Fils:
Ce Fils en qui tu mets toute ta complaisance,
Ce Fils, l'unique espoir de l'humaine impuissance,
A défendre sa cause approuve mon ardeur;
Mais animant ma langue, échauffe aussi mon cœur,
Que je sente ce feu qui par Toi seul s'allume,

Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume ;
Non comme ces esprits tristement éclairés
Qui connoissent la route, & marchent égarés ;
Toujours vuides d'amour, & remplis de lumiere,
Ardens pour la dispute & froids pour la priere.

A la voix du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux sa naissante beauté.
Le Soleil commençoit ses routes ordonnées ;
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées ;
Déja le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts :
Mais il manquoit encor un maître à tout l'ouvrage.
*Faisons l'Homme*, dit Dieu : *faisons-le à notre image.*
Soudain pétri de bouë, & d'un souffle animé,
Ce Chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître,
Et l'Univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie :
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.

---

59 *L'homme né pour le commandement*, dit M. Bossuet dans ses Elevations, *commandoit aux animaux & à son corps, à ses sens intérieurs & extérieurs, & à son imagination. Telle étoit la puissance de l'ame créée à l'image de Dieu : elle tenoit tout dans la soumission & le respect.*

Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante :
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans son lieu ;
L'animal craignoit l'Homme, & l'Homme craignoit
Dieu :
Et dans l'Homme, le corps respectueux, docile,
A l'Ame fournissoit un serviteur utile.

Charmé des saints attraits, de biens environné,
Adam à son conseil vivoit abandonné.
Tout étoit juste en lui, sa force étoit entiere :
Il pouvoit sans tomber poursuivre sa carriere,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisoit toujours.
Non qu'en tous ses desirs par la Grace entraînée
L'Ame alors dût par elle être déterminée ;

---

70 *Qu'est devenu cet empire que nous avions sur les animaux*, ajoûte M. Bossuet ? *On n'en voit plus qu'un petit reste, comme un foible mémorial de notre ancienne puissance : & un débris malheureux de notre fortune passée.*

74 Pour bien entendre cette différence des deux états, qu'admet Saint Augustin ; il faut lire le passage de M. Bossuet que j'ai rapporté dans ma Préface. Ce même M. Bossuet dans ses Elevations explique ainsi la maniere dont les Anges ont persévéré par leur libre arbitre. *Leur volonté dans un parfait équilibre, donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection ; & leur choix que la Grace aidoit, mais qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-même, par sa propre & seule détermination. Tel étoit le libre arbitre parfaitement saint.*

80 *Tale erat adjutorium, quod desereret cùm vel-*

Ainſi ſans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet aſtre pourtant ne doit point ſon pouvoir:
Mais au divin ſecours en tout temps néceſſaire,
Adam étoit toujours maître de ſe ſouſtraire.
Ainſi le Soleil brille, & par lui nous voyons;
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ſes rayons.

Tel fut l'Homme innocent: ſa Race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit ſe voir ornée;
Et conçu chaſtement, enfanté ſans douleurs,
L'enfant ne ſe fût point annoncé par ſes pleurs.
Nous n'euſſions vû jamais une mere tremblante
Soutenir de ſon fils la marche chancelante,
Réchauffer ſon corps froid dans la dure ſaiſon,
Ni par les châtimens appeller ſa Raiſon.
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas! ce ſouvenir produit de vaines larmes.

---

*let., & in quo permaneret ſi vellet, non quo fieret ut vellet.* « Le ſecours de la Grace donné à Adam inno» cent, étoit tel qu'il ne pouvoit point s'en ſervir, » lorſqu'il le vouloit, & s'en ſervir s'il le vouloit; » mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir. » *Saint Aug. de Corr. & Gratia. C. XI. n.* 31.

85 *Sicut oculus corporis etiam pleniſſimè ſanus, niſi candore lucis non poteſt cernere; ſic & homo etiam perfectiſſimè juſtificatus, niſi æternâ luce adjuvetur, non poteſt rectè vivere.* « Comme les yeux du corps les » plus ſains & les mieux organiſés, ne peuvent voir » qu'avec le ſecours de la lumiere créée: de même » l'homme le plus parfaitement juſtifié ne peut vivre » dans la juſtice qu'avec le ſecours de la lumiere éter» nelle. » *Id. de Nat. & Grat. C. XXVI.*

Que ſert de regretter un état qui n'eſt plus,
Et de peindre un ſéjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre diſgrace, & parlons des miſeres,
Que ſur nous attira la chûte de nos peres.

Condamnés à la mort, deſtinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tyran cruel, notre ame aſſujettie
Vers les terreſtres biens languit appeſantie.
De menſonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La Nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous eſt contraire.
La Terre dans ſon ſein reſſerre ſes tréſors :
Il faut les arracher ; il faut par nos efforts

---

101 *Enfans de la révolte, la révolte eſt la premiere choſe qui paſſe en nous avec le ſang : dès notre origine nos ſens ſont rebelles. Toutes les paſſions nous dominent tour à tour, & ſouvent toutes enſemble & même les plus contraires. Tout le bien juſqu'au moindre nous eſt difficile : tout le mal, quelque grand qu'il ſoit, a des attraits pour nous.* M. Boſſuet, Elévat.

109 *La terre ſi féconde dans ſon origine, maintenant ſi elle eſt laiſſée à ſon naturel, n'eſt fertile qu'en mauvaiſes herbes : elle ſe hériſſe d'épines, nous menace de tous côtés, & ſemble nous vouloir refuſer la liberté du paſſage. On ne peut marcher ſur elle ſans combat . . . Homme, voilà ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, juſqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir dans ſon ſein. O repos affreux ! O triſte fin d'un continuel travail !* Boſſuet, ibid.

Lui ravit de ses biens la pénible récolte.
Contre son Souverain l'animal se révolte :
Le Maître de la terre appréhende les vers :
L'insecte se fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif,
Par la seule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons sa Raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par sa femme séduit
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit.
Son crime fut le nôtre, & le pere infidelle
Rendit toute sa Race à jamais criminelle ;
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.

---

122 *Corruit, & cuncti simul in genitore cadente*
*Corruimus : transcurrit enim virosa per omnes*
*Peccati ebrietas.*

« Adam notre premier pere est tombé, & nous » a entraînés dans l'abîme où il s'est précipité : car » depuis sa chûte le venin du péché & de la concu- » piscence se communique à tous les hommes. » *Saint Prosper. 3. Part. c. 17.* Suivant quelques Philosophes qui se disent Chrétiens, le péché ne causa point tant de désordre : Adam fut dépouillé de dons gratuits que Dieu ne lui devoit pas, mais il pouvoit avoir été créé nû, c'est-à-dire sujet aux douleurs, à l'ignorance, à la concupiscence, à la mort. Le péché fut

L'Homme depuis ce jour n'apporte à sa naissance
Que la pente au péché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans son cœur
Le vuide qu'y laissa l'amour du Créateur.
Dans son funeste sort d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable,
Qu'il se plaît dans ses maux, & fuit la guérison,
Qu'il aime ses liens, & chérit sa prison.
A le voir, pourroit-on croire son origine !
Est-ce là dites-vous, cette image divine ?
Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé ;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'Homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.

---

cause seulement que nous fumes réduits à notre légitime. Dieu ne nous devoit pas davantage. D'autres Philosophes, qui se disent aussi Chrétiens, soutiennent que *tout est bien*, tandis que des Philosophes Payens, ont reconnu que l'Homme naissoit sous un Dieu irrité.

131 *Cet état malheureux de l'ame asservie sous la pesanteur du corps, a fait penser aux Philosophes, que nos ames étoient attachées à ce corps comme à un cadavre, & ils ne pouvoient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent. De dures expériences firent connoître à ces Philosophes le joug pesant des enfans d'Adam : sans en savoir la cause, ils en sentoient les effets.* M. Bossuet, Elévat.

141 *L'homme est si grand*, dit M. Pascal, *que sa*

C'est du haut de son Trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrette voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie;
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens & d'honneurs, il reste toujours vuide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel desir.

D'où lui vient sa grandeur? d'où lui vient sa bassesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse?
Réveillez-vous, Mortels, dans la nuit absorbés,
Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?
Mon cœur toujours rebelle, & contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteste, & fuit le bien qu'il aime.

---

*grandeur paroît mieux en ce qu'il se connoît misérable. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'un Roi dépossédé.*

159 *Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago.... Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* « Je ne fais pas le » bien que je veux: & je fais au contraire le mal que » je ne veux pas... Malheureux que je suis! qui me » délivrera de ce corps de mort? » *Saint Paul aux*

Je veux sortir du gouffre où je me vois jetté;
Je veux.... mais que me sert ma foible volonté?
Légere, irrésolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré son néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, & n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuissante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore.

Mais par ce guide seul autrefois éclairés,
Les superbes Mortels se croyoient assurés.
Pour confondre à jamais cette altiere sagesse,
Le Ciel leur fit long-temps éprouver leur foiblesse.
A leurs sens il livra Rois & Peuples entiers,
Et les laissa marcher dans leurs propres sentiers.
La digue fut soudain rompue à tous les vices:
On ne vit plus par-tout, que meurtres, injustices,
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le regne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour son usage,
L'Homme osa follement présenter son hommage.
La bête eut des autels, le bois fut adoré;
Et tout fut, hors Dieu seul, comme Dieu révéré.

---

*Romains*, *cap.* VII. ℣. 19. 24. Cette vérité a été connue des Payens. Il est dit dans Xénophon: *Si je n'avois qu'une ame, elle n'aimeroit pas ensemble & le bien & le mal. J'en ai donc deux: quand la bonne est la plus forte, je fais le bien; quand la mauvaise a l'avantage, mes actions sont vicieuses.*

En soi-même traitant son culte de chimere,
Le foible Philosophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grece eut des Platons,
L'Asie eut des Thalès, & Rome eut des Catons.
Lucrece estime plus son honneur que sa vie;
Decius se dévoue au bien de sa patrie;
Victime du serment aux ennemis juré,
Regulus va chercher un supplice assuré.
Rougis, lâche Chrétien: dans un siécle profane,
Plus vertueux que toi le Payen te condamne.

Ah! du nom de *Vertu* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fausse apparence,
Et vaine elle reçut sa vaine récompense.
L'éclat de ses Héros nous charme & nous séduit:
Mais par l'arbre jugeons quel peut être le fruit.

---

184 Nous adorerons, dit Séneque, pour obéir à la coutume, cette vile troupe de Divinités. *Omnem istam ignobilem Deorum turbam.*

193 *Omne etenim probitatis opus, nisi semine vera*
*Exoritur fidei, peccatum est, inque reatum*
*Vertitur.* S. Prosp. Part. II. c. 16.

M. de Sacy à traduit littéralement ces Vers:

*Car si nos actions quoique bonnes en soi*
*Ne sont des fruits naissans du germe de la Foi,*
*Elles sont des péchés qui nous rendent coupables.*

Pour bien entendre cette expression qui nous paroît

Sur un tronc desséché rien de bon ne peut naître.
Qui n'a point Dieu pour pere, a le démon pour maître.
De la mort à la vie, il n'est point de milieu,
Et l'Homme perd son grain, s'il ne seme avec Dieu.
Rien ne peut prospérer sur des terres ingrates.
Le desir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'estime & les regards
Soutiennent les Catons ainsi que les Césars.
Plaignons plutôt, plaignons ces peuples misérables,
Dont les *Justes* n'étoient que de moindres coupables.

Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près,
Sembla de sa grandeur découvrir quelques traits.

---

dure, & que je n'ai osé employer, il faut écouter le Pere Bourdaloue, qui dans son sermon sur l'état du péché, prouve admirablement, que quelque chose que fasse l'homme en cet état, son péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles sont corrompues dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu est la vie de l'ame : ainsi l'ame séparée de Dieu, ne peut opérer que des actions de mort.* Les deux motifs des actions d'un Romain, étoient l'amour de la Patrie, & de la gloire. *Amor Patriæ, laudumque immensa cupido.* Ces deux motifs leur ont fait faire des actions vertueuses, qui n'avoient point *ce germe de vie qui les rend méritoires*, & que Dieu a récompensé, suivant Saint Augustin, par la grandeur humaine, par l'empire du monde ; récompense aussi vaine que leurs desirs. *Receperunt mercedem vani vanam.*

208 Le surnom de Juste fut donné à Aristide.

209 Les grandeurs visibles de Dieu dans ses créa-

Faut-il donc pour le voir, percer tant de nuages?
Ah! qui de la nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier soupçonner le hazard?
De ce vil vermisseau j'entends la voix qui crie,
*Dieu m'a fait, Dieu m'a fait, Dieu m'a donné la vie.*
Tout parle à la Raison, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour suivant annonce son Auteur.
Mais ce n'est qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur est le seul qui l'honore.
En vain le Philosophe entrevoit la clarté:
Du chemin de la vie est-il moins écarté?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire,
Loin de rendre au Seigneur le culte nécessaire,

---

tures, ont fait connoître les grandeurs invisibles; mais tous les Philosophes, comme dit Saint Paul, *ont retenu la vérité dans l'injustice*, & ont refusé à Dieu le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit. Toute leur sagesse s'est évanouie: ils n'avoient pas été choisis pour être la lumiere du monde. *Non hos elegit Dominus.*

219 *Quis veraciter laudat, nisi qui sinceriter amat? pietas cultus Dei est, nec colitur nisi amando.* « Qui » est-ce qui loue véritablement le Seigneur, si ce » n'est celui qui l'aime sincerement?... La piété n'est » autre chose que le culte de Dieu; & on ne lui rend » ce culte qu'en l'aimant. » *S. August. Epist.* 140.

223 *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis.... dicentes enim se esse sapientes,*

Il perd, vuide d'amour, tout le fruit de ses mœurs :
Son esprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens sentiers les plus sages s'égarent ;
Par des sectes sans nombre entr'eux ils se séparent.
La Raison s'obscurcit, la simple Vérité
Se perd dans les détours de la subtilité.

Oui, grand Dieu, c'est en vain que l'humaine foiblesse
Sans toi veut se parer du nom de la Sagesse :
Et quiconque usurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.

Pour guérir la Nature infirme & languissante,
Ainsi que la Raison la Loi fut impuissante,

---

*stulti facti sunt.* « Ayant connu Dieu, ils ne l'ont » point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu » graces ; mais ils se sont égarés dans leurs vains rai- » sonnemens... & ces hommes qui se disoient sages, » sont devenus fous. » *S. Paul aux Rom.* 1.

236 La maladie même augmenta, comme le dit Saint Thomas, non par le vice de la Loi, mais par celui de la Nature. *Morbus invaluit non Legis sed Naturæ vitio*, parce que la défense ne fit qu'irriter, donnant des préceptes sans la force de les accomplir comme l'Eglise le chante :

*Insculpta saxo Lex vetus*
*Præcepta, non vires dabat.*
*Inscripta cordi Lex nova*
*Quidquid jubet, dat exequi.*

Moyse ne fut qu'un serviteur fidelle dans la maison

La Loi qui ne devant jamais briser les cœurs,
Sans la Grace formoit des prévaricateurs ;
La Loi qui du péché resserrant les entraves,
Au lieu de vrais enfans fit de lâches esclaves ;
La Loi, joug importun, de la crainte instrument,
Ombre des biens futurs, vain & foible élément,
Ministere de mort, opérant la colere,
Lettre qui tue, & que dans la maison du pere
Devoit porter Moyse, à ses ordres soumis,
Fidelle serviteur, en attendant le fils.
Ainsi ne put jadis le bâton d'Elisée
Ressusciter l'enfant de la mere affligée ;

---

où il devoit venir comme fils, & comme maître. *Moyses fidelis tanquam famulus, Christus verò tanquam filius in domo suâ.* Heb. 3.

239 Toutes les expressions dont je me sers sont prises de S. Paul. *Lex propter transgressiones posita... Ministratio mortis.... Umbram habens futurorum bonorum... Egena, & infirma elementa.... Lex iram operatur... Littera occidit.*

242 Elément si foible, qu'il n'annonçoit qu'obscurement le dogme d'une autre vie, d'où Warburthon conclut sa divinité ; parce que, dit-il, Dieu récompensant alors les vertus par des biens temporels, & punissant les péchés par des peines temporelles, sa Providence visible rendoit inutile à son Peuple, la crainte & l'espérance d'un avenir. C'est sur cet argument que roule le Livre de Warburthon de la *légation de Moyse*. J'aime mieux dire avec Saint Paul, que la Loi n'a rien conduit à sa perfection, *nihil ad perfectum adduxit Lex*, mais par ses figures a été l'introduction à une meilleure espérance, *introductio melioris spei.* Heb. 7.

247 *Venite ipse Elisæus, jam figuram portans Do-*

Le Prophete lui seul touché de son malheur,
Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.
Le Juif portant toujours l'esprit de servitude,
A ses égaremens joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le peuple si chéri,
Engraissé de bienfaits n'en fut point attendri.

Cependant Dieu voulut dans ces temps déplorables,
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moyse, ainsi que sous la Loi,
Quelques justes, déja vrais Chrétiens par leur Foi.

---

*mini, qui servum suum cum baculo, tanquam cum lege præmiserat... fecit Dominus quod non fecit baculus: fecit Gratia quod non fecit littera.* « Elisée vint lui-» même figurant Jesus-Christ : il avoit envoyé devant » lui son serviteur avec un bâton, qui étoit l'image » de la Loi.... le maître fit ce que le serviteur n'avoit » pu faire; la Grace fit ce que la lettre n'avoit pas » fait. » *S. Aug. Serm.* 1. *in Ps.* 70.

251 *Vetus homo in timore est, novus in amore. Ita enim duo Testamenta discernimus, vetus & novum, quæ in allegoria dicit Apostolus in Abrahæ filiis figurari, uno de ancilla, altero de libera; quæ sunt, inquit, duo Testamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem.* « Le caractere du vieil » homme est la crainte, & celui de l'homme nou-» veau est le saint amour. Ce sont-là les caracteres » des deux Testamens, l'ancien & le nouveau, figu-» rés, selon Saint Paul, par les deux enfans qu'eut » Abraham, l'un de l'esclave, & l'autre de la femme » libre. Car la crainte est l'appanage de l'esclavage, » & l'amour est celui de la liberté. » *S. Aug. tom.* 10. *pag.* 157.

La Grace dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déja répandoit son aurore.
Cette aurore à leurs yeux de loin fit entrevoir
Cette Loi, dont l'Amour est l'unique devoir.
A chanter ses beautés, ses douceurs, ses merveilles,
Ses Saints prématurés occuperent leurs veilles.
Le crime de leur pere en eux fut effacé
Dans le sang qui pour eux devoit être versé,
Et des fruits de ce sang ils furent les prémices.
Mais lorsque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Israël,
Le reste abandonné fut toujours criminel.
Les Prophétes en vain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.

---

259 Ce n'est pas de la Loi cérémonielle dont les Auteurs des Pseaumes, admirent si souvent la beauté, ainsi j'appelle ces Justes des Chrétiens, & même des Saints, contre notre usage, parce que suivant tous les Peres, ils furent du même corps & de la même Eglise, que les Saints depuis la venue de Jesus-Christ; leurs transports d'amour exprimés dans les Pseaumes, prouvent qu'ils appartenoient à la loi de l'amour.

*Eadem namque fides & nostra; & illorum; quoniam hoc illi crediderunt futurum, quod & nos credimus factum: .... nondum nomine, reipsa fuerunt Christiani.* « La foi des Justes de l'ancien Testament, » est la même foi que la nôtre, puisque ce qu'ils ont » cru comme devant se faire, nous le croyons com- » me déja fait... s'ils n'ont pas été Chrétiens de nom, » ils l'ont été en effet. » *S. Aug. tom.* 11. *Epist.* cxc.

271 Tant de promesses, de menaces, de châti-

Ce peuple, dont un voile obſcurciſſoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux dieux.
A ſes Prophétes ſourd, à ſes Rois infidelle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.

Dans ſon Temple, il eſt vrai, l'encens ſe conſumoit;
Le ſang des animaux à toute heure fumoit.
Vain encens, vœux perdus! les taureaux, les géniſſes
Etoient pour les péchés d'impuiſſans ſacrifices.
Dieu rejettant l'autel & le Prêtre odieux,
Attendoit une Hoſtie agréable à ſes yeux.
Il falloit que la Loi ſur la pierre tracée
Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée.
Il falloit que ſur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt ſe jetter entre ſon Pere & nous.
Sans lui nous périſſions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de ſon crime.
Quel énorme forfait, qui, pour être expié,
Demandoit tout le ſang d'un Dieu ſacrifié?

Oui, l'Homme après ſa chûte, au voyageur ſemblable,
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,
Percé de coups, laiſſé pour mort ſur le chemin,
Et baigné dans ſon ſang, n'attendoit que ſa fin.
Les Prêtres de la Loi, témoins de ſa miſere,
Ne lui pouvoient offrir une main ſalutaire.

---

mens, de récompenſes, de miracles, de prophéties: enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'inſuffiſance des remedes extérieurs, & la néceſſité de la Grace.

Enfin dans nos malheurs un Dieu nous secourut :
Le Ciel fondit en pluie, & le Juste parut.

O Filles de Sion, tressaillez d'allégresse :
Du Roi qui vient à vous, célébrez la tendresse :
Il vient sécher vos pleurs & calmer vos soupirs :
Les Justes de la Loi, ces hommes de desirs,
De leur foi toujours vive auront la récompense.
Il vient, tout l'Univers se leve à sa présence :
L'Agneau saint de son sang va sceller le traité
Qui nous réconcilie à son Pere irrité.
Chargé de nos forfaits, sur la Croix il expire,
Et du Temple aussi-tôt le voile se déchire.
Aux profanes regards le lieu saint fut livré :
Le Dieu qui l'habitoit, s'en étoit retiré.
De ce Temple fameux la gloire étoit passée ;
La vile Synagogue alloit être chassée :
Les temps étoient venus, où regnant dans les cœurs
Dieu vouloit se former de vrais adorateurs,
Et donnant à son Fils une épouse plus sainte,
Devoit répudier l'esclave de la crainte.

---

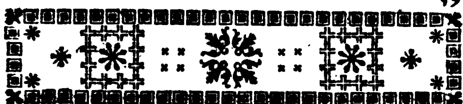
313 Si ce jour a été si long-temps à venir, Saint Thomas nous en dit la raison. *Reliquit prius Deus hominem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut sic vires naturæ suæ cognosceret : ubi cùm deficeret, legem accepit ; quâ datâ morbus invaluit, non legis sed naturæ vitio, ut ita cognitâ suâ infirmitate, clamaret ad medicum, & gratiæ quæreret auxilium.* « Dieu d'a-» bord abandonna l'homme à son libre arbitre sous la » loi de nature, afin qu'en cet état, il fît comme

Mortels, qui jusqu'ici répandiez tant de pleurs,
Tristes enfans d'Adam, bannissez vos douleurs.
Du sang de Jesus-Christ l'Eglise vient de naître,
La nuit est dissipée, & le jour va paraître.
Il arrive ce jour si long-temps attendu,
Ce jour que de si loin Abraham avoit vu:
Le Saint tant desiré, tant prédit par vos peres,
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos miseres.
Sortez, humains, sortez de la captivité:
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que son peuple en esclave le craigne:
Sa Grace & son Amour vont commencer leur regne.

---

» l'essai de ses forces. L'homme s'étant trouvé trop » foible, reçut la Loi: alors sa maladie augmenta, » non par la faute de la Loi, mais par la corruption » de la nature humaine: & par une triste expérience » de sa foiblesse, il apprit à recourir au Médecin, » & à chercher le secours de la Grace. » *S. Thom.* 3. *Part. quæst.* 1. *art.* 5.





# LA GRACE, POËME.

## CHANT SECOND.

VOUS que la Vérité remplit d'un chaste amour,
N'espérez point encor dans ce triste séjour,
Paisibles possesseurs, la goûter sans allarmes:
Chrétiens, souffrez pour elle, & prêtez-lui vos armes.

L'Eglise à la douleur destinée ici-bas,
Prit naissance à la Croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier sur elle s'accomplisse
De son Epoux mourant le sanglant sacrifice.

5 *Ab ipso Abel, quem primum justum ipsius frater occidit, & deinceps usque in finem hujus sæculi, inter persecutiones mundi, & consolationes Dei, peregrinando procurrit Ecclesia.* « Depuis Abel, le premier » juste égorgé par son frere, jusqu'à la fin des siécles, » l'Eglise s'avance vers la patrie céleste parmi les per- » sécutions du monde, & les consolations de Dieu. » *S. Aug. de Civ. Dei, Liv.* XVIII. *c.* 51.

8 *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in*

Contr'elle le Démon arma les Empereurs ;
Le fer brilla d'abord. Inutiles fureurs !
En vain on la déchire, en vain le sang l'inonde,
De ce sang humectée, elle en devient féconde.
L'Empereur à la Croix soumit son front payen,
Montra qu'on pouvoit être & César & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renversa son Idole,
Jupiter foudroyé tomba du Capitole.
L'Eglise dans son sein voyoit naître la paix,
Quand la fiere Hérésie envenimant ses traits,
Aux enfans de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur ; & fidéle à sa voix,
Pélage de la Grace ose attaquer les loix.

---

*carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* » J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à » Jesus-Christ, en souffrant pour son corps, qui est » l'Eglise. » S. *Paul aux Coloss.* 1. 24.

22 Pélage né en Angleterre, étoit Moine : il vint à Rome à la fin du quatrieme siécle, & il y eut long-temps la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400 à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux : 1. Qu'il n'y a point de péché originel. 2. Que l'homme peut se porter au bien sans le secours de la Grace, qui est donnée à proportion qu'on la mérite. 3. Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus sujet aux passions, ni au péché. Par une profession de foi captieuse il surprit le Pape Zosime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pélage.

De notre liberté défenseur téméraire,
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas ! que des Humains les dehors sont trompeurs !
De Pélage long-temps on admira les mœurs.
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore ?
Pélage se démasque à l'Univers surpris,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
Le Docteur pénitent, l'austere Anachorete,
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette,
Ce Savant, si fameux par tant d'Ecrits divers,
Qui du fond de sa grote éclairoit l'Univers,
Jérôme vieux alors, ranime son courage ;
Mais le seul Augustin devoit vaincre Pélage.
De ce grand défenseur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe & confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les Fidelles.
Rome, tout l'Univers admire ses Ecrits,
Et Molina lui seul en ignore le prix.
Disciple d'Augustin, & marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grace.

---

31 Saint Jérôme, fameux par sa vaste érudition, & par sa vie austere, écrivit contre Pélage, & mourut peu de temps après.

37 L'Eglise a eu toujours une singuliere vénération pour S. Augustin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes se sont souvent servis de ses termes pour former leurs décisions.

44 Saint Prosper, qui selon toutes les apparences

Il poursuivit l'Erreur dans ses derniers détours,
Et contr'elle des Vers emprunta le secours.
Les Vers servent aux Saints : la vive Poésie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Hérésie.
Admirateur zélé de ces maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs Ecrits, & plein de leurs maximes
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Augustin dans mes Vers donne encore ses leçons.
Seigneur, c'est à tes Saints à parler de tes dons !

Aux forces que la Grace inspire à la nature,
Des foiblesses de l'Homme opposons la peinture.

---

n'a jamais été que simple Laïque, étoit d'Aquitaine, Il s'est acquis une grande réputation par son Poëme contre les *Ingrats*, c'est-à-dire, contre les ennemis de la Grace. *On s'étonne que ce Saint ait pu accorder la beauté de la versification avec les épines de sa matiere, & que l'exactitude pour les Dogmes de la Foi y soit si régulierement observée, malgré la contrainte des Vers, & la liberté de l'esprit poétique. Les vérités sont représentées avec les ornemens naturels de la Poésie, c'est-à-dire, avec une hardiesse également agréable & ingénieuse.* Cet éloge du Poëme de Saint Prosper est dans le Jugement des Savans, par M. Baillet.

55 *Subintravit ignorantia rerum agendarum, & concupiscentia noxiarum, quibus comites subinferuntur error & dolor.* « Nous naissons avec l'ignorance » de ce que nous devons faire, & le desir de ce qui » nous est nuisible : à leur suite viennent l'erreur & » la douleur. » *S. Aug. Ench. c. 13.*

Connoiſſons par nos maux la main qui nous guérit.
L'erreur & le menſonge aſſiégent notre eſprit,
Et la nuit du péché nous couvrant de ſes ombres,
Entre nous & le jour jette ſes voiles ſombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux deſirs,
Ne reconnoît de loix que celles des plaiſirs.
Le plaiſir, il eſt vrai, juſte dans ſa naiſſance,
Par de ſages tranſports ſervoit à l'innocence:
Nos corps par cet attrait devoient ſe conſerver,
Et nos ames vers Dieu ſe devoient élever.
Mais notre ame aujourd'hui n'étant plus ſouveraine,
Aux ſeuls plaiſirs des ſens notre corps nous entraîne.
Des ſaintes voluptés le chaſte ſentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aiſément.

A croître nos malheurs le Démon met ſa joie:
Lion terrible, il cherche à dévorer ſa proie.
Et transformant ſa rage en funeſtes douceurs,
Souvent ſerpent ſubtil il coule ſous les fleurs.

---

57 *Omne malum hominis error, & infirmitas: aut neſcis quid agas, & errando laberis; aut ſcis quid agi debeat, & infirmitate ſuperaris.* « Ce qui fait toute » la maladie de l'homme, c'eſt l'erreur & la foi» bleſſe: ou il ne ſait ce qu'il doit faire, & il peche » par erreur; ou il ſait ce qu'il doit faire, & la foi» bleſſe le fait ſuccomber. » *S. Aug. Ench. c.* 13.

71 *Les Démons*, dit M. Boſſuet, *au lieu de la félicité dont ils jouiſſoient dans leur origine, n'ont plus que le plaiſir obſcur & malin que peuvent trouver des coupables à ſe faire des complices, & des malheureux à ſe donner des compagnons de leur diſgrace.*

Ce Tyran ténébreux de l'infernal abîme
Jouissoit autrefois de la clarté sublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut séduit,
Quand nos peres, à Dieu voulant être semblables,
Oserent sur un fruit porter leurs mains coupables.

L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs :
Là de nos passions il nourrit les fureurs ;
Souvent il les étouffe, & pour mieux nous surprendre,
Il se détruit soi même, & renaît de sa cendre.
Toujours contre la Grace il veut nous révolter.
Pour mieux regner sur nous, cherchant à nous flatter,
Il releve nos droits, & notre indépendance ;
Et de nos intérêts embrassant la défense,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre fait de l'Homme épier les foiblesses !

---

83 Rien n'est si beau que la peinture que M. de la Rochefoucault, dans ses maximes, fait de l'amour-propre. *Il est*, dit-il, *dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions : il vit par-tout, il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choses & de leur privation : il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre : il entre dans leurs desseins ; & ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte ; il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être ; & pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.*

Sans cesse parcourant toute condition,
Il répand en secret sa douce illusion.
Il console le Roi que le Trône emprisonne,
Et lui rend plus léger le poids de la Couronne.
Aux yeux des Conquérans de la gloire enyvrés
Il cache les périls dont ils sont entourés.
Par lui le Courtisan, du Maître qu'il ennuie,
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il essuie.
C'est lui qui d'un Prélat épris de la grandeur,
Ecarte les remords voltigeans sur son cœur.
C'est lui qui fait pâlir un Savant sur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde se livre,
D'un esprit libertin lui souffle le poison,
Et plus haut que la foi, fait parler la Raison.
C'est lui qui des Palais descend dans les chaumieres,
Donne à la Pauvreté des démarches altieres.
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abbattu :
Il suit toujours le crime & souvent la vertu.

---

110 Il a presque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à saint Augustin : *Superbia & in rectè factis animo insidiatur humano . . . Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere se etiam superasse superbiam, ex ipsa lætitia caput erigit & dicit : Ecce ego vivo ; quid triumphas ? & ideo vivo, quia triumphas.* « L'orgueil est comme en embuscade » pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien » même qu'il fait....Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu » l'orgueil, il se prévaut de cette joie même, & s'écrie : Je vis dans ton cœur, pourquoi triomphes-» tu ? Et j'y vis, parce que tu triomphes. » *De Nat. & Grat. c.* XXX.

Parmi tant de périls, & contre tant d'allarmes
La Grace seule a droit de nous donner des armes.
Du Démon rugissant elle écarte les coups,
Contre nos Passions elle combat pour nous,
Grace que suit toujours une prompte victoire,
Grace, céleste don, notre appui, notre gloire,
Grace, qui pour charmer, a de si doux attraits,
Que notre Liberté n'y résiste jamais :
Souffle du saint amour, qui par l'ame embrassée,
Suit & chérit la Loi qui lui devient aisée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher :
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.

---

C'est encore ce qui a fait dire à M. Pascal : *Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit : ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.*

119 *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus.* « La grace est une inspiration de l'amour » divin, pour nous faire pratiquer par ce saint amour » le bien que nous connoissons. » *S. Aug. Epist. ad Bonifac.*

*C'est cette Grace*, dit le P. Bourdaloue, *qui opère en nous & avec nous, tout ce que nous faisons pour Dieu, & qui nous donne par son efficace non-seulement le pouvoir, mais la volonté & l'action... Son caractere est d'unir ensemble l'onction & la force, & de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficacité.*

Sans elle tout effort est un effort stérile,
Tout travail est oisif, toute course inutile.
Sans elle l'Homme est mort : mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé,
Et les liens rompus ne forment plus d'obstacle.
Par quel charme suprême arrive ce miracle ?

Dans le même moment, ô moment précieux !
La Grace ouvre le cœur, & dessille les yeux.
L'Homme apperçoit son bien, & sent qu'il est aimable.
Dieu se montre : le reste est pour lui méprisable.

---

124 *Et nisi donet*
*Quæ bona sunt, nihil efficiet bene cæca voluntas.*
*Hæc ut cujusquam studio affectuque petatur*
*Ipsa agit, & cunctis dux est venientibus ad se :*
*Perque ipsam nisi curratur, non itur ad ipsam.*

« Le libre arbitre qui est aveugle, ne fera aucun » bien si la grace ne le lui fait faire, *dit saint Prosper.* » Nul ne la desire & ne la cherche que par le desir & » l'affection qu'elle inspire elle-même. C'est la Grace » qui conduit tous ceux qui la trouvent ; & si on ne » marche par sa puissance, on ne va point vers elle. »

129 *Gratia quæ occultè humanis cordibus divina largitate tribuitur, à nullo duro corde respuitur : ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitùs auferatur.* » Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il soit, » qui rejette cette grace, que Dieu par sa pure libé- » ralité répand dans les ames ; parce que son premier » effet, & pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la » dureté du cœur. » *S. August. de Prædest. Sanct. cap.* VIII.

Plaisir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît?
Il voit à découvert le Monde tel qu'il est,
Plein de peines, d'ennuis, de miseres, de craintes,
Théâtre de douleurs, de remords, & de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu,
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu.
Pour ébranler sa foi le Démon n'a plus d'armes,
La gloire est sans attraits, la volupté sans charmes.

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il soit le vainqueur,
Si la Grace un moment abandonne son cœur,
Le triomphe sera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte est assurée,
Si la Grace à toute heure accordant son secours,
De ses premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans cesse vit en nous l'ennemi domestique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terrassé
Par un vice plus fort est bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, & tout allume encore
Ce feu, qui sans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le Monde qui l'attise, en tout lieu nous poursuit;
Son commerce corrompt, sa morale séduit.
Il applaudit, il loue, & sa louange charme :
Il reprend, il condamne, & sa censure allarme.

---

142 Une Doctrine qui nous enseigne l'empire souverain de Dieu sur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de sa miséricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité & la reconnoissance.

Parmi tant de dangers la Grace eſt mon recours.
Amoureux de ſes biens, je les cherche, j'y cours:
Par des vœux enflammés mon ame les implore,
Et quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ſes dons, peut toujours accorder:
L'Homme plein de beſoins, doit toujours demander.
J'avance en ſûreté, quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe auſſi-tôt que ſa main ſe retire;
Tel que le foible enfant qui ne ſe ſoutient pas,
Si ſa mere n'eſt plus attentive à ſes pas.
Par ce triſte abandon la ſuprême Sageſſe
Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foibleſſe.
David, l'heureux David, ſi chéri du Seigneur,
Ce Prophéte éclairé, ce Roi ſelon ſon cœur,
Vaincu par une femme eſt en paix dans le crime,
Et ne ſeroit jamais ſorti de cet abîme,
Si le Ciel n'eût pour lui rappellé ſa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan eſt député:
Si-tôt que cette voix a frappé ſon oreille,
David ſe reconnoît: ſon œil s'ouvre, il s'éveille.
De ſon trône à l'inſtant, d'un ſaint regret touché,
Il ſe leve, & s'écrie: *Il eſt vrai, j'ai péché.*

---

169 *Per medicinalem providentiam David paulu-lùm deſertus eſt à rectore, ne per exitialem ſuperbiam desereret ipſe rectorem.* » Ce fut par une providence » médicinale que le Seigneur abandonna David pour » un peu de temps, de peur que par un funeſte or- » gueil il n'abandonnât lui-même ſon divin Conduc- » teur. « *S. Auguſt. de Cont. c. XIV.*

Ainsi tombe, malgré ses sermens téméraires,
L'Apôtre qui se croit plus ferme que ses freres:
Prêt à suivre son Maître en prison, à la mort,
Nul obstacle à ses yeux ne paroît assez fort.
Il le croit, il le jure, & l'ardeur qui l'enflamme
Tout-à-coup va s'éteindre à la voix d'une femme:
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'est au regard divin qu'il doit ses justes pleurs.
Mais Pierre abandonné, qui renonce son Maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grace ira devant les Rois
Braver les chevalets, les flammes & les croix.

Que le Juste à toute heure appréhende la chûte:
S'il tombe cependant, qu'à lui seul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grace a prévenu,
S'il n'est par elle encor conduit & soutenu,
Ne peut, à quelque bien que son ame s'applique...
Mais à ce mot j'entends crier à l'Hérétique.
Ne *peut*, c'est-là, dit-on, le Jansénisme pur.
Dans ses expressions Luther est-il plus dur?

---

186 *Nisi desertus non negaret : nisi respectus non fleret.* « Pierre n'auroit pas renoncé Jesus-Christ, s'il » n'eût pas été abandonné : & il n'auroit pas pleuré » son péché, si Jesus-Christ n'avoit jetté sur lui un » regard de miséricorde. » *S. Aug. Serm.* 285.

191 *Gratia nolentem prævenit, ut velit : volentem subsequitur, ne frustrà velit.* « La Grace prévient » celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille : elle ac» compagne & suit celui qui veut, afin qu'il ne » veuille pas en vain. » *Idem.*

Ainsi la Loi divine, à l'Homme impraticable,
Impose sans la Grace un joug insurmontable.
Ah! c'est-là le premier des dogmes monstrueux,
Juste objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.
Le *pouvoir suffisant*... Au jargon scolastique
Pour l'amour de la paix, le style évangelique
Doit-il céder? Eh bien, que ce mot soit proscrit,
J'en accepte l'arrêt de tant de noms souscrit.

Mais, vous qui transporté d'un zéle charitable
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du Diable,
Signalez par vos cris votre sainte douleur,
( Telle est de vos pareils la chrétienne chaleur,
Tout ce qui leur déplaît leur devient hérésie. )
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie:
*O vous qui gémissez sous le faix des travaux,*
*Accourez tous à moi, je finirai vos maux;*
Ne dit-il pas: *Sans moi vous ne pouvez rien faire:*
*Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere?*
Vous allez, je le vois, avec subtilité
Eluder de ces mots la sainte autorité.
Toutefois épargnez votre soin teméraire.
Je conviens avec vous que l'Homme peut tout faire:

---

215 *Sine me nihil potestis facere .... Nemo potest venire ad me, nisi qui misit me, traxerit eum.* « Sans » moi vous ne pouvez rien faire... Personne ne » peut venir à moi, si mon Pere qui m'a envoyé, » ne l'attire. » *Joan.* XVI II.

220 *Deus impossibilia non jubet; sed jubendo monet, & facere quod possis, & petere quod non possis;*

Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la Loi.
Mais vous devez auſſi convenir avec moi,
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en uſage
Si notre volonté n'y joint pas ſon ſuffrage,
Elle qui pour le bien le refuſe toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde ſon ſecours.
Nous voici donc d'accord : ah ! Qu'un aveu ſincere
Eût bientôt terminé cette diſpute amere,
Quand de tous nos Docteurs un mot troubla la paix !
*O ſuffiſant Pouvoir*, qui ne ſuffit jamais !

Non, malgré ſes efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure ſacrée,
Si le tendre Paſteur ne la prend dans ſes bras,
Et juſqu'à ſon troupeau ne la rapporte pas.
Quand je ſens pour le bien un deſir véritable,
N'eſt-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable ?

---

*& adjuvat ut poſſis.* « Dieu ne commande pas des » choſes impoſſibles ; mais en commandant, il avertit, & de faire ce que l'on peut, & de demander » ce que l'on ne peut pas ; & il aide afin qu'on puiſſe.» *Concil. Trid. Seſſ.* VI. *c.* 11.

221 *Certum eſt nos mandatum ſervare ſi volumus ; ſed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum eſt, ut tantùm velimus, quantum ſufficit.* « Il eſt » certain que nous obſervons les préceptes, ſi nous » voulons. Mais comme c'eſt le Seigneur qui pré- » pare la volonté, il faut lui demander que nous » voulions autant qu'il faut pour faire ce que nous » voulons. » *S. Auguſt. de Grat. & liber. Arbit. cap.* XVI.

Dieu seul fait tout en nous : c'est lui dont la bonté
Y forme tout desir & toute volonté.
La Créature entiere est soumise à son Maître :
Nous devons la Pensée à qui nous devons l'être.
En vain nous lui voudrons disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain moteur.
Dieu commande, & dans l'Homme il fait ce qu'il commande :
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu ?
Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu ?

---

237 Il dépend de nous, *dit Saint Jérôme, Ep.* 8. de vouloir ou de ne vouloir pas ; mais ce qui dépend de nous, nous le tenons encore de la miséricorde de Dieu. *Velle, & nolle nostrum est, ipsumque quod nostrum est, sine Dei misericordiâ, nostrum non est.*

242 *Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons d'être doivent venir nécessairement du premier Etre... Si le bon usage du libre arbitre ne venoit pas de lui, nous pourrions dire que nous nous ferions meilleurs que Dieu ne nous a faits, & que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être ; parce qu'il vaut mieux n'être point, que de ne pas user de son libre arbitre selon la Loi de Dieu.*

*A la réserve du péché, qui ne peut être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fonds, dans sa liberté, & dans ses actions, doit être attribué à Dieu. Et la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le nécessaire aussi-bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un & de l'autre.* M. Bossuet, Traité du libre Arbitre.

Mere des bons desseins, principe de lumiere,
La Grace produit tout, & même la Priere.
Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir:
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir.
Elle forme nos vœux, & dans l'Ame qui prie,
Par d'ineffables sons c'est l'Esprit saint qui crie.
L'Homme, quand sur lui seul il ose s'appuyer,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.
Tout croît, & vit en Dieu: la foible Créature
De sa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mene ses troupeaux:
Il les conduit lui-même à la source des eaux.
Pasteur rempli d'amour il adoucit leurs peines:
Il porte dans son sein les brebis qui sont pleines.
Soumettons-nous sans crainte à cette vérité:
La Grace est le soutien de notre humilité.

---

249 *Da quod jubes, & jube quod vis.* Saint August. Confess. *Certum est nos facere cùm facimus; sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati, qui dixit: Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* « Donnez ce que vous commandez, & » commandez ce que vous voulez. . . . Il est certain » que nous agissons quand nous agissons; mais celui » qui fait que nous agissons, parce qu'il donne des » forces très-efficaces à notre volonté, c'est celui » qui dit: Je vous ferai marcher dans la voie de mes » préceptes. » *Id. de Grat. & lib. Arb. c. XIV.*

251 *Dans la loi de Grace*, dit le P. Bourdaloue, *Dieu nous donne dequoi accomplir ce qu'il nous commande: disons mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous.*

Au Dieu qui vous conduit, Mortels, rendez hommage.

N'allez pas toutefois, en détestant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés;
Et du Ciel oubliant la douceur infinie,
Changer son regne aimable en dure tyrannie.

L'impétueux Luther, qu'emportoient ses fureurs,
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs :
Affectant d'élever la Grace & sa puissance;
Il voulut nous ravir la libre obéissance;
Prétendit que contraint par les suprêmes Loix,
L'Homme marche toujours sans volonté, sans choix,

---

268 Luther & Calvin allerent jusqu'à cet excès, que désapprouva Melancton, comme il paroît par les douze articles qu'il envoya à François I.; son caractere pacifique l'empêcha de causer aucun trouble sur cette matiere qui dans la suite en causa de grands, lorsque les Princes se mêlerent dans les disputes entre les Remontrans & les Contre-Remontrans.

269 *Le Pélagianisme*, dit encore le P. Bourdaloue, *attribuant des forces à l'homme pour agir indépendemment de Dieu, sembloit rendre l'homme fervent. Le Calvinisme, pour élever la prédestination de Dieu, anéantissant le libre arbitre, humilioit l'homme en apparence, mais lui ôtoit la pratique des bonnes œuvres. L'Eglise tient le milieu entre ces deux extrémités : elle nous maintient dans l'humilité sans préjudice de ferveur; & excite en nous la ferveur, sans intéresser l'humilité.*

274 C'est parce que l'homme est libre, & Dieu tout puissant, qu'il est dit dans Ezechiel : *Facite vobis*

Vil esclave, chargé de chaînes invisibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu : le Fidéle trembla,
Et sur ses fondemens l'Eglise s'ébranla.
Pour rassurer alors la Vérité troublée,
La sage & sainte Eglise à Trente rassemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler son fiel,
Reçut, & nous rendit les réponses du Ciel.
Défendons, en suivant ses dogmes respectables,
De notre liberté les droits inaltérables.

Notre cœur n'est qu'amour : il ne cherche, il ne suit,
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.

---

*cor novum*, *c.* 18. & au 36. *Dabo vobis cor novum.* Ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire. Nous disons à Dieu, *Converte nos*, & il nous dit dans Isaïe, *Convertimini ad me*, parce que *deux conversions sont nécessaires*, dit le P. Bourdaloue. *Celle de Dieu à nous, & la nôtre à Dieu. Il faut que Dieu se convertisse à nous par sa grace, & que nous nous convertissions à Dieu en suivant avec fidélité le mouvement de sa grace. Voilà toute la Théologie d'un Chrétien.*

285 Les passions sont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou se séparer de ceux qu'elle hait. Ainsi toutes les passions, quoiqu'elles ayent des noms differens, se réduisent à une seule qui est l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour d'un bien qu'on n'a pas ; la joie est le plaisir que cause un bien qu'on posséde. Ainsi *notre cœur n'est qu'amour*. Et la Grace étant le souffle du saint amour, fait que toutes nos passions, c'est-à-dire,

Le plaisir est son maître : il suit sa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.
Il ne change de fin, que lorsqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grace qui l'arrache aux voluptés funestes
Lui donne l'avant-goût des voluptés célestes,
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, & chérir ce qu'il voit.
C'est par-là que la Grace exerce son empire :
Elle-même est amour, par amour elle attire ;
Commandement toujours avec joie accepté ;
Ordre du Souverain, qui rend la liberté ;
Charme qui sans effort brise tout autre charme ;
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il désarme.

Non que le Dieu puissant, qui sait nous enflammer,
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à suivre son ordre il veuille nous contraindre :
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.

---

tous les mouvemens de notre ame, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire, à Dieu.

287 *Quod ampliùs nos delectat, secundùm id operemur necesse est.* « Nous ne pouvons manquer d'agir » selon ce qui nous plaît d'avantage. » S. *August. in Epist. ad Gal. cap.* XLIX.

296 *Ille ex injustis, justos facit. Indit amorem quo redametur amans, & amor quem confert is ipse est.* Saint Prosper.

405 La liberté consiste à pouvoir faire le contraire

La Grace se plaît-elle à la gêne du cœur ?
Non, ses heureuses loix sont des loix de douceur.
Il est vrai qu'aussi-tôt qu'elle se fait entendre,
Un infaillible aveu se hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Dissipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleste feu cette vive étincelle
Embrase tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle ?
Que cette douce chaîne enchaîne librement ?
Que cette voix obtienne un sûr consentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entiere & prompte obéissance ?
Le malade qui souffre & sent qu'il va mourir,
Repousse-t-il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejetter un pain qu'on lui présente,
Le Pauvre le ravit quand la faim le tourmente.
Et maître de rester dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.

---

de ce qu'on fait, *facultas ad oposita*. Or quand la Grace me détermine à faire le bien, je sens que j'ai toujours le pouvoir de faire le mal. Elle ne m'ôte donc jamais ma liberté. Ce pouvoir de la divinité sur notre volonté sans la contraindre, a été reconnu d'un Philosophe Payen. *Loin de détruire notre libre arbitre*, dit Plutarque Vie de Coriolan, *Dieu l'excite. Il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, il l'a rend au contraire très-volontaire & très-libre, en donnant naissance à la volonté.*

309 *Non arbitreris istam asperam molestamque violentiam. Dulcis est, suavis est : ipsa suavitas te tra-*

Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma premiere
chaîne :
Mais celui qui la rompt, m'en inspire la haine.
Oui, j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ses attraits mon ame s'abandonne,
Et que par son amour, assiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine son choix,
De tout ce que je fais, je lui dois tout l'hommage.
Quand je choisis, mon choix est encor son ouvrage ;
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'instant que je veux, il fait ma volonté,

---

*hit.* « Ne vous figurez rien de dur ni de fâcheux dans » la sainte violence par laquelle Dieu nous attire à » lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne fasse » plaisir : & c'est le plaisir même qui nous attire. » *S. Aug. Serm.* 131. *c.* 2.

330 Tout le monde connoit ces Vers de la Henriade :

*On voit la liberté, cette esclave si fiere,*
*Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere ;*
*Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,*
*Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser,*
*A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée*
*Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,*
*Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,*
*Et souvent aux destins pense donner des loix.*

334 La Grace fait tout, & la volonté fait tout. La

Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puisse nuire.
Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire & détruire ?
Non, Luther & Calvin assurent follement
Que la Grace asservit à son commandement.
J'abhorre, je proscris cet horrible blasphême :
De mon sang, s'il le faut, j'en signe l'anathême.
Maître de tous ses pas, arbitre de son sort,
L'Homme a devant ses yeux, & la vie & la mort.
C'est toujours librement que la Grace l'entraîne :
Il peut lui résister, il peut briser sa chaîne.

' Oui, je sens que je l'ai ce malheureux pouvoir ;
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.

---

Grace fait tout dans la volonté, & la volonté fait tout par la Grace. *Bern de Grat. & lib. Arb. cap. 14. num. 46.*

336 *Tunc efficimur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id est, format & creat; non ut homines, quod jam fecit, sed ut boni homines simus, quod Gratia sua facit.* « Nous devenons véritablement libres, lorsque Dieu nous forme & nous crée, non afin que » nous soyons hommes, puisque nous le sommes déja; » mais afin que nous soyons des hommes justes ; ce » qui est l'ouvrage de sa Grace. » *S. Aug. Enchir. cap. XIII.*

344 Dans la Henriade, ch. 7 Henri IV s'écrie, que nous serions bien plus heureux si Dieu,

*A l'Homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir*
*Le pouvoir malheureux de lui désobéïr.*

345 *Voilà*, dit M. Bossuet dans ses Elévations, *un trait défectueux dans ma liberté, qui est de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient pas de Dieu, mais du néant dont je suis tiré.*

Avec un tel appui qu'aisément on succombe !
Ah ! qui me donnera l'aile de la Colombe ?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le sein du repos.
C'est-là qu'une éternelle & douce violence
Nécessite des Saints l'heureuse obéissance :
C'est-là que de son joug le cœur est enchanté :
C'est-là que sans regret l'on perd sa liberté.
Là de ce corps impur les ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes.
C'est-là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs :
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni desirs.
L'Eglise enfin triomphe ; & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
Nous gémissons encore sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis nous pleurons sur ses rives ;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleste Sion, faire entendre tes chants !
Hélas ! nous nous taisons : nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.

---

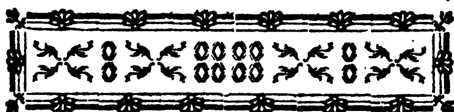
353 On ne la perd jamais, à parler exactement, mais on perd le pouvoir de pécher. *Le libre arbitre*, dit Saint Augustin, *sera d'autant plus libre qu'il sera délivré du pouvoir de pécher.*

Que mon exil est long ! O tranquille Cité !
Sainte Jérusalem, ô chere Eternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ?

O Grand Dieu, qui voulez que sur votre promesse
Vers ces biens éternels je soupire sans cesse !
O Dieu, l'unique auteur de tous nos saints desirs,
Remplissez donc mon cœur de ces ardens soupirs.
Que tout ce que je suis, de vous seul je le tienne,
Voyez votre œuvre en moi, ne voyez pas la mienne.
Voyez-y vos présens, & venez couronner
Tout ce que votre amour m'aura daigné donner.

---

380 *Opus tuum in me vide, non meum*, dit Saint Augustin, & l'Eglise dit dans ses prieres, *Deus à quo sancta desideria*, &c. Toutes ces expressions ne donnent aucune atteinte au libre arbitre. Quand l'Auteur du Pseaume 43 disoit à Dieu, *nec enim in gladio suo possederunt terram... Sed dextera tua*, &c. Il ne prétendoit pas que les Israëlites avoient chassé les Cananéens sans tirer l'épée. Dans ce que Dieu fait par l'homme en le faisant agir, ce que fait l'homme par lui-même, en comparaison de ce que Dieu fait par lui, est si peu de chose, que son humilité veut qu'il ne s'attribue rien, & qu'il attribue tout à Dieu, *qui facit mirabilia magna solus*. C'est pourquoi l'Auteur du même Pseaume ajoute, que ce ne sera ni son arc ni son épée qui le sauveront, *gladius meus non salvabit me*, il en fera cependant usage, mais ce sera Dieu qui le rendra vainqueur, *in te inimicos nostros ventilabimus*.



# LA GRACE, POËME.

## CHANT TROISIEME.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même inſtant,
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant ;
Tel que le trait fend l'air ſans y marquer ſa trace.
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
Il renverſe un rebelle auſſi-tôt qu'il l'atteint ;
D'un ſcélérat affreux un moment fait un Saint.
Ce foudre inopiné, cette inviſible flamme
Frappe, environne, éclaire, embraſe toute l'ame :
Saintement pénétré d'un ſpectacle effrayant
Rancé de ſes plaiſirs reconnoît le néant :
D'eſclave il devient libre, à la Cour il échappe,
Et fuit dans les déſerts pour enfanter la Trappe.

9 On attribue l'éclatante converſion de M. l'Abbé de la Trappe à la vue du cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, ſans ſavoir qu'elle étoit morte ſubitement, il trouva ſon cercueil à la

Ainsi prompte à courir, lorsque nous nous perdons,
La Grace quelquefois précipite ses dons.
Souvent à nous chercher moins ardente & moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant,
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puissant
Abbat Saul qu'emportoit une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un Apôtre intrépide,
Arrache Magdelaine à ses honteux objets,
Zachée à ses trésors, & Pierre à ses filets.
Quelquefois doux rayon, lumiere tempérée,
Elle approche, & le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups; prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent, triste & funeste gloire!
Entre son Maître & lui balancer la victoire;
Mais le Maître poursuit son Sujet obstiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble:
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble,
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur.

---

porte. L'Auteur de la Vie de Saint-Evremont rapporte ce fait, qu'il dit tenir de Saint-Evremont, cependant M. Marsollier dans la Vie de l'Abbé de Rancé ne le rapporte pas.

21 Quoique les Savans distinguent Marie Magdeleine de la femme pécheresse, il est permis de parler en vers suivant l'opinion commune.

De la Grace tel est l'aimable & saint empire :
Elle entraîne le cœur, & le cœur y conspire.
Nous marchons avec elle : ainsi nous méritons,
Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainsi Dieu toujours maître, inspire, touche, éclaire,
Et l'Homme toujours libre, agit & coopere.

Augustin, de l'Eglise & l'organe & la voix,
De la céleste Grace explique ainsi les Loix.
Téméraire Docteur, est-ce là ton langage ?
Honteux de reconnoître un si libre esclavage,
Par tes détours subtils, par tes systêmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.

---

36 *Tout le mérite du libre arbitre, est de consentir à la Grace, encore ce consentement vient-il de Dieu, qui opere en nous, de penser le bien, de le vouloir, & de l'accomplir. Il fait le premier sans nous, le second avec nous, & le troisieme par nous.* Saint Bernard, du libre arbitre.

38 *On a des mérites quand on est saint ; mais la Grace qui nous les donne, nous est donnée sans mérite. La récompense est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par pure bonté. La récompense est due aux bonnes œuvres ; mais la Grace qui n'est point due précéde, afin qu'on les fasse.* M. Bossuet, Elev. Dans les Prieres de la Messe nous prions Dieu de nous pardonner, non en considérant nos *mérites*, mais sa clémence. *Non æstimator meriti, sed veniæ largitor.* C'est pour cela que le même M. Bossuet dit encore dans son Exposition de la Foi, *c'est justement que l'Eglise se sert du mot de* mérite *avec toute l'antiquité Chrétienne, mais comme toute leur sainteté*

Hélas ! de notre orgueil tel est l'horrible plaie :
Nous craignons d'obéir, & le joug nous effraie.
Voulant trop raisonner, nous nous égarons tous :
Et de notre pouvoir défenseurs trop jaloux,
Nous usurpons du Ciel les droits les plus augustes :
Nous fixons son empire à des bornes injustes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté,
S'il nous abandonnoit à notre liberté !
La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre.
Agréable péril ! ah ! risquons sans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui.
Quel espoir, quel honneur de l'avoir pour appui !
Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime ;
Il fait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous disputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
Eh ! comment résister à cette main puissante ?
La molle & souple argile est moins obéissante,

---

*vient de Dieu qui les fait en nous, la même Eglise a reçu dans le Concile de Trente comme doctrine de Foi Catholique, cette parole de Saint Augustin, que Dieu couronne ses dons, en couronnant le mérite de ses serviteurs.*

55 *Tutiores vivimus si totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.* « Il » est plus sûr pour nous de donner tout à Dieu que » de dépendre en partie de lui, & en partie de nous. » *S. Aug. de dono Persev. cap.* VI.

64 *Ille qui in cælo & in terra, omnia quæcumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur.*

Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
Qu'un cœur au souffle heureux, dont il est pénétré.

Oui, c'est de ta bonté que je dois tout attendre.
J'en dépens: mais, Seigneur, ma gloire est d'en dépendre.
Tu me menes, je vais; tu parles, j'obéis;
Tu te caches, je meurs; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, & cours au précipice.
Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi;
Ce que j'ai de vertu, je l'ai reçu de toi.
De mes égaremens moi seul je suis coupable:
De mes heureux retours je te suis redevable.

---

« Celui qui a fait dans le Ciel & sur la Terre, tout ce » qu'il a voulu, opere aussi tout ce qu'il veut dans le » cœur des hommes. » *S. Aug. de Grat. & lib. Arb.* *c.* XXI.

*Mutans mentem atque reformans,*
*Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.*

« Quelquefois, *dit Saint Prosper*, Dieu attire à lui » les nations les plus farouches & les plus opposées à » l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en » rétablissant l'ame & la renouvellant, *& en formant* » *par une puissance du Créateur & du Souverain un* » *vase nouveau, de ce vase qui étoit brisé.* » Part. II.

68 *L'état de notre être est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Il fait être homme ce qui est homme, corps ce qui est corps, pensée ce qui est pensée, passion ce qui est passion, action ce qui est action, nécessaire ce qui est nécessaire, libre ce qui est libre.* M. Bossuet, Traité du lib. Arb.

73 *Mea sola, non sunt nisi peccata*, « Je n'ai de

Les crimes que j'ai faits, tu me les a remis;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine est douce & consolante!
Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
La Foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi:
L'Espérance bientôt vient ranimer ma Foi.
« Par vos foibles efforts, il est vrai, me dit-elle,
» Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle.
» De cruels ennemis, hélas! environné,
» Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
» Mais vous avez au Ciel un Pere qui vous aime,
» Un Pere, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même;
» Rassurez-vous, son Fils lui sera toujours cher.
» Périsse l'insensé qui prend un bras de chair.
» L'ame sage & fidelle à son Dieu se confie,
» Et peut tout en celui qui seul la fortifie.

Le Moliniste aidé par un autre secours,
Ne sera point ému d'un semblable discours.

---

» moi que le péché, » dit Saint Augustin, Serm. sur le Ps. 70. Et dans ses Confes. liv. 2. c. VII. *Gratiæ tuæ deputo & quæcumque non feci mala . . . & omnia mihi dimissa esse fateor, & quæ mea sponte feci mala, & quæ te duce non feci.* « Je reconnois que c'est votre Grace, » mon Dieu, qui m'a préservé de tout le mal que je » n'ai point fait . . . . Je vous suis redevable, & du » pardon que vous m'avez accordé pour les péchés » que j'ai commis, & de la protection par laquelle » vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore pu » commettre. »

A ses ordres soumise, à ses desirs présente,
Et compagne assidue, ainsi qu'obéissante
La Grace, nous dit-il, vient offrir son appui.
Quand il veut, il s'en sert, l'usage en est à lui.
Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire;
Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.
Dogmes cachés long-tems aux humains aveuglés,
Et qui par Molina sont enfin dévoilés;
Molina qui pour nous plein d'un amour de Pere
Adoucit d'Augustin le dogme trop sévere,
Rend un calme flatteur à notre esprit troublé;
Décide, & parle en maître, où Paul avoit tremblé.
« Il n'est point, nous dit-il, de race favorite :
» Dieu sait de cet enfant quel sera le mérite;
» Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
» Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.

---

97 La Grace, suivant ce systême, ne change pas le cœur : elle met seulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'est pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'est l'homme. Suivant le systême des Congruistes, Dieu épie le temps, le lieu, les circonstances où la volonté fera un bon usage de la Grace.

107 Il admet une science moyenne par laquelle Dieu prévoit, avant aucun décret de sa volonté, le bon usage que nous ferons de notre liberté dans telles & telles circonstances. Molina est le premier qui ait rédigé en systême la Grace versatile, mais avant lui Lainez & Salmeron que Saint Ignace avoit envoyés au Concile de Trente, avancerent sur la Grace des propositions qui furent cause que les Peres du Concile s'écrierent, *foras Pelagiani*.

» La Grace eſt une ſource en public expoſée,
» Dont l'onde eſt en tout temps par toute main puiſée.
» Et lorſque pour agir nous faiſons nos efforts,
» Dieu nous doit auſſi-tôt ouvrir tous ſes tréſors.

Dans l'Eſpagne où d'abord ces maximes parurent,
La Vérité trembla, les Ecoles s'émurent,
Et du Saint ſi fameux par ſes rares écrits
Les Diſciples ſavans éleverent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Egliſe troublée,
Le Pontife appella la fameuſe Aſſemblée,
Où Lemos défenſeur des céleſtes ſecours,
Du menſonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la doctrine nouvelle.
Clément alloit lancer ſon tonnerre ſur elle.
Il vous rendoit vainqueurs, Diſciples d'Auguſtin:
Mais ſa mort vous priva d'un triomphe certain.

---

120 Les Dominiquains attaquerent vivement le livre de *Concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, dès qu'il parut, & le déférerent à l'Inquiſition de Caſtille. La cauſe fut portée à Rome. Clément VIII établit la Congrégation, qui eut pour cette raiſon le titre *de Auxiliis*. Lemos, célébre Dominiquain, s'y diſtingua. Après ſoixante-huit Congrégations où Clément VIII préſida, ce Pape mourut. Léon XI. lui ſuccéda, & mourut peu de jours après. Paul V reprit l'examen de ces diſputes; & après dix-ſept Congrégations fit dreſſer ſa Bulle: mais des raiſons que tout le monde ſait, & qui eurent rapport à l'Interdit de Veniſe, l'empêcherent de la publier.

Assis au même trône, & plein d'un même zéle,
Paul fit dresser l'arrêt qu'attendoit tout Fidéle.
L'humble Ecole espéra, sa rivale craignit;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De Molina qu'alors épargna l'anathême,
Ne rejettons pas moins le dangereux systême.
L'orgueil sera toujours prompt à le recevoir:
Il flatte la Raison qui veut tout concevoir.
Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'invisible:
On perce de la Foi le nuage terrible;
Des mysteres divins le voile est écarté.
Mais pour moi qui chéris leur sainte obscurité,
Je ramene le voile, & ne veux pas comprendre
Ce que l'homme doit croire, & ne doit point entendre.

---

131 Suivant ce systême, la Grace qui n'est pas efficace par elle-même, tire son efficacité des circonstances. Saul n'eût pas été converti si Dieu ne l'eût renversé dans le moment où il savoit que le cœur du persécuteur de son Eglise seroit disposé à se rendre.

139 Que j'aime à voir M. Arnaud qui a tant étudié cette matiere, répondre dans une de ses Lettres à quelqu'un qui le consultoit sur la réprobation des Anges, *sur cette difficulté, la plus difficile de la Théologie, je ne vois que des sujets de doutes, dont je ne puis me tirer, & pour parler comme les Mathématiciens, ce problême est indissoluble.* Il en conclut qu'il s'en rapportera, non à sa raison, mais à l'autorité. Notre Raison est trop bornée pour nous faire comprendre comment la miséricorde & la justice de Dieu, qui suivant le Pseaume 35, vont jusqu'aux Cieux, peuvent se concilier ensemble, ainsi nous

Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les sceaux qu'au livre saint Dieu voulut attacher ?
Toi seul, Agneau puissant, ô victime adorable,
Toi seul, tu peux ouvrir le livre respectable.
Hélas ! s'il étoit vrai qu'un serviteur heureux,
Ministre obéissant, vînt remplir tous mes vœux :
Si je trouvois pour moi la Grace toujours prête ;
Que du Ciel aisément je ferois la conquête !
Mais l'Homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ses pas quelque obstacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux succede.
Il aimoit, il languit ; il brûloit, il est tiede.
La joie & le chagrin, la froideur & l'amour
De son cœur inconstant s'emparent tour à tour.
Après avoir long-temps couru dans la carriere,
Tout-à-coup il s'arrête & recule en arriere.
Toi donc, heureux Mortel, arbitre souverain :
Toi qui trouves toujours la Grace sous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilege :
Fai connoître tes droits au Démon qui t'assiege.

---

devons lui dire avec l'Auteur du même Pseaume, *Judicia tua Abyssus multa.* Que de disputes entre nous terminées par cet aveu !

160 Selon Molina, Dieu a fait un pacte avec Jesus-Christ, par lequel il s'engage à donner sa Grace à tous les hommes qui feront ce qui sera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par sa raison seule, ce que notre raison ne peut comprendre ! Suivant le systême du P. Mallebranche, il est indigne de Dieu d'agir par

Le chagrin te ſaiſit, tu te ſens agité ;
Vien te rendre la joie & la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il eſt tems, qu'attends-tu ? commande, parle en maître.
Mais quoi ! deſir, effort, menace, tout eſt vain ;
Et tu veux ſans ſuccès trancher du Souverain.
Miſérable, du moins reconnoi ta miſere,
L'orgueil t'avoit ſéduit : fais-en l'aveu ſincere,
Et reſſens le beſoin d'un plus puiſſant ſecours :
Au Seigneur, ſans rougir, tu peux avoir recours.
Va pleurer à ſes pieds ; implore, preſſe, crie,
Il ſe plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ſes biens ; & pour être accordé,
Sans ceſſe ſon appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais laſſer ſa patience,
Il aime que nos cris lui faſſent violence.

---

des volontés particulieres Les Anges ont été la cauſe occaſionnelle des miracles de l'ancienne Loi ; & l'ame de Jeſus-Chriſt eſt la cauſe occaſionnelle de la diſtribution de la Grace. Cette ame, quoiqu'unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, & elle ne connoît point le fond des cœurs : d'où il arrive qu'elle fait donner des graces ſans ſavoir quels effets elles auront ; & de même que la pluie, qui en conſéquence des loix générales, tombe ſur des terres enſemencées où elle fait germer les fruits, tombe auſſi ſur des rochers ſtériles ; la Grace tombe ſur des cœurs diſpoſés à la recevoir, & ſur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Expoſer un pareil ſyſtême, c'eſt le réfuter.

Si la Grace à toute heure obéit à nos Loix,
Faut-il pour l'obtenir l'appeller tant de fois?
Et si nous avons tous la force salutaire,
Que sert-il de prier? nous devons tous nous taire.
Tendre Eglise, sur nous vous pleurez vainement:
Colombe, finissez ce long gémissement.
Ministres, essuyez vos larmes assidues;
Et retirez vos mains vers le Ciel étendues.
Vous qui poussez vers Dieu des soupirs éternels,
Fidéles prosternés aux pieds de ses Autels,
Pourquoi répandre ainsi des prieres stériles?
C'est à vous d'ordonner, vos cœurs vous sont dociles:
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt secours:
Vous pouvez tout. Mais quoi! vous soupirez toujours.

---

180 *Quid stultius quàm orare ut facias, quod in potestate habeas!.. Qui orat non orat ut homo sit, quod est naturâ; neque orat ut habeat liberum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipsa natura; neque orat ut accipiat mandatum: sed planè orat ut faciat mandatum... Ipsa igitur oratio, clarissima est Gratiæ testificatio.* « Quoi de plus insensé que d'avoir recours » à la priere pour faire ce qui dépend de nous!... » Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de » nous faire hommes, puisque nous le sommes par la » nature; ni de nous donner le libre arbitre, puisque » nous l'avons reçu dès le premier moment de notre » être; ni de nous donner la loi, mais de nous la faire » accomplir... La priere même est donc une preuve » très-authentique de la Grace. » *S. Aug. Epist.* 177.

190 Le contraire est prouvé par ces prieres qui ont été faites long-temps avant nos disputes sur la Grace.

Et de tous vos efforts vous sentez l'impuissance.
Hélas, qui n'en a point la triste connoissance ?
Quel mortel à son gré dispose de son cœur ?

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien & le mal l'Homme également libre
Conserve, quoiqu'il fasse, un constant équilibre ;

---

Nous y avouons à Dieu que nous n'avons aucune force : *Deus qui conspicis omni nos virtute destitui*, que nous n'avons aucune confiance en nos actions, *ex nullâ nostrâ actione confidimus ;* que sans lui la foiblesse humaine ne peut rien. *Sine te nihil potest mortalis infirmitas... Sine te labitur humana mortalitas*. Nous demandons que sa Grace nous prévienne & nous suive, *& preveniat & sequatur*, qu'elle nous inspire le bien & nous le fasse faire. *Cogitemus te inspirante quæ recta sunt, & te gubernante eadem faciamus*. Nous lui demandons de ne lui demander que ce qui lui est agréable. *Fac nos quæ tibi sunt placita postulare*, & d'ajouter à nos prieres ce qui leur manque, *adjicias quod oratio non præsumit*. Enfin nous le prions de forcer par sa miséricorde nos volontés rebelles d'aller à lui, *ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates*. Toutes ces oraisons si opposées au langage de Molina, nous prouvent quel étoit le langage de l'Antiquité.

193 L'unique moyen d'accorder une contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu, nos bonnes actions, est de reconnoître qu'elles sont de nous, à cause de notre libre arbitre qui les produit ; & qu'elles sont de Dieu, à cause de sa Grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. « Dieu, » *dit Saint Augustin*, nous fait vouloir ce que nous » aurions pu ne point vouloir. » *A Deo factum est ut vellent quod & nolle potuissent*.

Lorsque pour l'écarter des loix de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussi-tôt balançant le poids de la Nature,
La Grace de ses dons redouble la mesure.
L'Homme les perd encor, & toujours libéral
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal :
Dieu pour le criminel qui brave sa colere
Doit payer de ses biens un tribut nécessaire ;
Mais en les dissipant on s'enrichit encor,
Et de Graces sans nombre on amasse un trésor.
Pourquoi donc les pécheurs qui détestent leurs chaînes,
Pour s'en débarrasser trouvent-ils tant de peines ?
Ces plaisirs qu'avec joie ils ont long-temps suivis,
Sous leur regne cruel les tiennent asservis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémissent ;
Mais hélas ! chaque jour leurs forces s'affoiblissent,
Leurs fers se resserrant deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appésantit sur eux.

Oui, de nos passions la trop longue habitude,
Malgré nous à la fin se change en servitude.

---

207 *Ex voluntate perversâ facta est libido ; & dum servitur libidini, facta est consuetudo ; & dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* « Ma volonté, » en se déreglant, est devenue *passion* : à force de » suivre cette passion, elle s'est tournée en *habitude* : & faute de résister à cette habitude, elle est » devenue *nécessité*. » *S. August. Confess. lib.* VIII. *cap.* V.

Pour connoître à quels maux ce mortel est livré,
Qui veut chasser l'amour de son cœur ulcéré,
Faisons taire un moment les Saints dans cet ouvrage,
Et d'un voluptueux écoutons le langage.
« infortuné captif, cesse donc de souffrir :
» Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir ?
» Comment sortir sitôt d'un si rude esclavage ?
» O Dieux ! si la clémence est votre heureux partage,
» Si vous jettez les yeux sur ceux qui vont mourir,
» Mes supplices cruels vous doivent attendrir.
» Grands Dieux ! regardez-moi ; détournez cette flamme,
» Qui défend à la paix toute entrée en mon ame,
» Et consume mon corps par un cruel poison.
» Je ne t'implore, ô Ciel ! que pour ma guérison :
» Je ne demande pas que de celle que j'aime
» L'amour puisse répondre à mon amour extrême ;
» Mais si j'ai mérité quelque chose de toi,
» O Ciel ! rends-moi la vie : ô Dieux ! guérissez-moi.

---

221 Ceci est imité de la 77. Epigramme de Catulle.

*Difficile est longum subitò deponere amorem :*
*Difficile est, &c.*
*O Dî, si vestrum est miserêri, aut si quibus unquam*
*Extrema jam ipsa in morte tulistis opem,*
*Me miserum aspicite : & si vitam puriter egi,*
*Eripite hanc pestem, perniciemque mihi :*
*Quæ subrepens imos ut torpor in artus,*
*Expulit ex omni pectore lætitias.*

Ovide en criminel avouant tous ses crimes,
Nous en avoue aussi les peines légitimes.
« Je hais ce que je suis : je ne m'aimerai jamais,
» Cependant malgré moi je suis ce que je hais.
» Nón, je ne puis sortir de mon état funeste.
» Qu'il est dur de porter un fardeau qu'on déteste !
Médée en succombant regrete sa pudeur,
Et se livre au transport que condamne son cœur.
Pour sauver les débris de sa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phèdre cherche un asyle.

Mais détournons nos yeux de ces tristes objets,
Et laissons les Payens en proie à leurs regrets.
Regardons un mortel que la Grace divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine :
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu; ce que Dieu peut sur lui.
» Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
» Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes.
» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas :
» Et la verge à la main me suivant pas à pas,
» Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
» Ces mêmes voluptés à tant d'autres si cheres.
» Vous tonniez sur ma tête : à vos pressans avis
» Ma mere s'unissoit en pleurant sur son fils.

---

251 *Efferbui miser, sequens impetum fluxûs mei, relicto te... Tu semper aderas, misericorditer sæviens, & amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas; ut ita quærerem sine offensione jucundari.* S. Aug. Confess. lib. II. cap. 2. num. 5.

» Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne ;
» Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
» Ma mere par ses pleurs ne pouvoit m'ébranler,
» Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
» Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie :
» Je revins à moi-même, & détestai ma vie.
» Je voyois le chemin, j'y voulois avancer !
» Mais un funeste poids me faisoit balancer.
» J'avois trouvé, j'aimois cette Perle si belle,
» Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
» Par deux puissans rivaux tour à tour attiré,
» J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
» Mon Dieu m'aimoit encor, & sa bonté suprême
» A mes tristes regards me présentoit moi-même.
» Hélas, qu'en ce moment je me trouvois affreux !
» Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux :
» Un sommeil léthargique accabloit ma paupiere.
» M'éveillant quelquefois je cherchois la lumiere ;
» Et dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
» Je refermois les yeux de peur de le trouver.
» Une voix me crioit ; *Sors de cette demeure.*
» Et moi, je répondois : *Un moment, tout à l'heure :*

---

272 *Constituebam me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis essem, quàm distortus & sordidus, maculosus, & ulcerosus. Et videbam & horrebam, & quò à me fugerem non erat .... Sed dissimulabam & connivebam, & obliviscebar.* Confess. lib. VIII. cap. VII.

280 *Modò, ecce modò, sine paululùm. Sed modò & modò non habebant modum, & sine paululùm, in longum ibat.* Confess. lib. VIII.

» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
» Et cette heure toujours différoit à venir.
» De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse
» Voltigeant près de moi, me répétoit sans cesse:
» *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter?*
» *Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter?*
» *Le Sage en nous cherchant trouve un secours facile;*
» *Son corps est satisfait, & son ame est tranquille.*
» *Mortels, vivez heureux, & profitez du temps;*
» *Du torrent de la joie enyvrez tous vos sens.*
» *Fuyez de la vertu l'importune tristesse;*
» *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.*
» *Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,*
» *Croi-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
» *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime?*
» *Hélas! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
» Mais devant moi l'aimable & douce Chasteté
» D'un air pur & serain, pleine de majesté,
» Me montrant ses amis de tout sexe, & tout âge,
» Avec un ris mocqueur me tenoit ce langage:
» *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oses venir.*
» *Foible & lâche Augustin, qui peut te retenir?*

---

283 *Retinebant nugæ nugarum, & vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, & succutiebant vestem meam carneam & submurmurabant, Dimittis nos? & à momento isto non erimus tecum in æternum, &c.* Idem, ibid. num. 26.

297 *Casta dignitas continentiæ, serena & non dissolutè hilaris, honestè blandiens.* Confess. cap. XI. num. 27.

» Ce

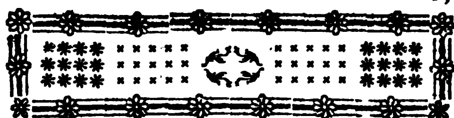
» *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?*
» *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
» *Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus.*
» *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?*
» *Regarde à mes côtés ces colombes fidelles :*
» *Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donna des aîles :*
» *Ce Dieu t'ouvre son sein, jette toi dans ses bras.*
» Hélas ! je le savois, mais je n'y courois pas.
» Un jour enfin lassé de cette vive guerre
» Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre.
» Quand tout-à-coup frappé d'un son venu des Cieux,
» Et des mots du saint Livre où je jettai les yeux,
» L'orage se calma, mes troubles s'appaiserent.
» Par votre main, Seigneur, mes chaînes se briserent ;
» Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé ;
» Je sortis de la fange où j'étois embourbé.
» Ma volonté changea : ce qui vous est contraire
» Me déplut, & j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
» Ma mere qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
» Pleurer sur un ingrat, rebelle à votre voix,
» Ma tendre mere enfin sortit de ses allarmes,
» Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
» Je connus bien alors que votre joug est doux ;
» Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
» Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges
» Ne se lassera point de chanter vos louanges.
» Je n'aimerai que vous : vous serez désormais
» Ma gloire, mon salut, mon asyle, ma paix.
» O Loi sainte ! ô Loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable grandeur ! Beauté toujours nouvelle !

» Vérité qui trop tard avez su me charmer,
» Hélas! que j'ai perdu de temps sans vous aimer.

---

333 *Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua, & tam nova, serò te amavi.* Confess. lib. x. cap. XXVII. Les Disciples de Saint Augustin attachés à ses principes sur la Grace, sont également attachés à ses principes sur l'Amour. Enflammés comme leur Maître de cet amour divin, ils en imitent les transports, & répétent toutes ces tendres prieres qu'il adressoit à Dieu. On sait qu'elle a été de tout temps leur réputation, & que ce n'est pas eux que Boileau à attaqués dans son Epître sur l'amour de Dieu. Pourquoi donc les a-t-on accusés d'avoir un systême qui détruisoit la liberté, & faisoit de Dieu un tyran. L'Amour ne connoit pas la contrainte, & l'on n'a jamais dit à un tyran, *serò te amavi*, on ne regrette pas comme perdu le temps qu'on a passé sans l'aimer.





# LA GRACE,

## POËME

### CHANT QUATRIÉME.

REDOUBLONS, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime :
Elevons notre voix sur un ton plus sublime,
Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur :
Osons de ses desseins montrer la profondeur :
Desseins toujours cachés, secrets impénétrables,
Jugemens éternels, & Loix irrévocables,
Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, & ceux qu'il veut punir.
Des siécles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue ?
Tous les siécles entiers sont un jour à sa vue :
L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts :
Il lit nos volontés dans ses propres décrets.

6 *L'ordre des choses humaines*, dit M. Bossuet, Traité du libre Arbitre, *est l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets : il ne peut connoître que ce qu'il est, ou ce qu'il opére.*

Mystere ténébreux, qui pourra le comprendre?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'est que cendre.
Sans les examiner, qu'il reçoive tes Loix.
O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois:
De ma fiere Raison j'arrête l'insolence;
Loin de t'interroger, je t'adore en silence.
Je crois tes dogmes saints, quoiqu'ils me soient voilés:
Je les chante: Mortels, écoutez, & tremblés.

---

13 Le P. Calmet dans sa Dissertation à la tête de l'Epître aux Romains, a rapporté historiquement tous les différens sentimens agités dans l'Eglise, sur cette grande question, & a conclu que l'approbation solemnelle donnée au systême de Saint Augustin, le devoit faire préférer aux autres. Ceux qui le trouvent trop dur, disent avec Molina, que Dieu dans l'immensité de sa science, voit toutes les combinaisons possibles, met un homme dans un tel enchaînement de circonstances & de moyens, dans lesquels il a prévu qu'il seroit fidelle à la Grace, & non point dans un autre enchaînement dans lequel il a prévu, qu'il y seroit infidelle, comme tant d'autres. Pourquoi cette prédilection? Lorsque cette grande difficulté revient toujours, faut-il balancer entre Saint Augustin & Molina, qui l'on prendra pour maître?

20 On objectoit à Saint Augustin qu'il étoit dangereux de parler de la prédestination gratuite. C'est-à-dire, *répondoit-il*, « que nous craignons d'offenser par nos paroles, ceux qui ne sont pas en état » d'entendre la vérité; & nous ne craignons pas que » ceux qui sont en état de l'entendre, soient trompés par notre silence. » *Timemus ne, loquentibus*

De nos fragiles corps Dieu conserve la vie :
Lui seul répand le jour dans notre ame obscurcie :
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de sa bonté pure,
Et les dons de la Grace, & ceux de la Nature.
Quand vous ne méritez qu'un juste châtiment,
Par quelle impatience & quel aveuglement,
Lui demandez-vous tous, le sort qu'il vous destine ?
Avez-vous oublié quelle est votre origine ?
Du jour que notre Pere attira son courroux
Les feux toujours brûlans nous menacerent tous.
Sous lui, sous ses enfans héritiers de son crime,
La même chûte, hélas ! ouvrit le même abîme.

---

*nobis, offendatur qui veritatem non potest capere ; & non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.* Je citerai dans la suite une belle pensée du Pere Bourdaloue, sur le même sujet.

32 Ils ne furent point allumés pour les hommes, mais pour les Anges rebelles. *Ignem æternum qui paratus est Diabolo, & Angelis ejus.* Math. 25.

34 *Universa massa pœnas debet, & si omnibus debitum damnationis supplicium redderetur, non injustè redderetur.* « La masse entiere du genre humain mérite » la punition ; & quand Dieu livreroit tous les hom» mes au supplice de la damnation, ce seroit sans » injustice de sa part. » *De Nat. & Grat. c.* VII. C'est, *suivant Saint Augustin, dans le Livre de la Prédestination*, « ce qui ne doit pas révolter un » Chrétien, persuadé que tous les hommes sont tom-

Pour un crime pareil si l'Ange est condamné,
Pourquoi l'homme après lui sera-t-il épargné ?
Tous deux de la révolte également coupables
Devoient tous deux s'attendre à des peines semblables.
Sans espoir de retour les Anges rejettés
Dans les feux éternels sont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu sépare la masse :
Il choisit, il rejette, il fait justice & grace.
*Mais pourquoi grace à vous, pourquoi justice à moi ?*
Qui de nous osera lui demander *pourquoi ?*
Qui pourra pénétrer dans le secret auguste,
Que cache aux yeux mortels un pouvoir toujours juste?
Qui se plaindra, quand tous méritent l'abandon ?
Tous coupables, qui peut espérer le pardon ?

---

» bés par le péché d'un seul, dans une condamnation » si juste, que quand Dieu n'en délivreroit aucun, » on n'auroit aucun sujet de se plaindre. » *Omnes esse in condemnationem justissimam : ita ut nulla Dei esset justa reprehensio, etiamsi nullus inde liberaretur.* De Prædest. cap. VIII.

C'est ce que dit aussi Saint Prosper :

*Cur querimur, quod non omnes salventur ab illa*
*Cum si progeniem super omnem irrupta maneret*
*De cunctis juste damnatis non quereremur.*

Qui dit encore qu'un pouvoir toujours juste, a droit de cacher ses raisons.

*Et rerum causas obscurat justa potestas.*

56 *Elegit nos Deus, non quia per nos sancti futuri*

Qui lui plut, fut choisi : de la masse proscrite
Sa bonté sépara la Race favorite.
Aimés dès leur naissance, aimés jusqu'à la fin,
Ceux qu'a marqués du Thau, l'Homme vêtu de lin,
Sont les heureux mortels, le céleste héritage
Que le Pere à son Fils donne pour appanage.
Chef de tous les Elus, Jesus-Christ par son sang,
Lui-même élu par grace a mérité ce rang.
*Cher & petit troupeau que m'a donné mon Pere*,
*Reposez*, leur dit-il, *dans une paix entiere :* »

---

*eramus ; sed elegit, prædestinavitque, ut essemus.* « Dieu ne nous a pas choisis, parceque nous devions » êtres Saints ; mais il nous a choisis & prédestinés, » afin que nous fussions Saints. » *De la Prédest in. cap.* XVIII.

49. Dans une assemblée d'Evêques tenue à Quierci sur Oise, où assistoit notre Roi Charles, en 853, on souscrivit cet article : *Dieu par sa prescience a choisi de la masse de perdition, ceux que par sa grace il a prédestinés, & leur prédestine la vie éternelle, il a laissé les autres dans cette masse, connoissant par sa prescience qu'ils périroient, mais ils ne les a pas prédestinés à périr, quoiqu'il leur ait prédestiné la peine éternelle.* Fleury, liv. 49. art. XLI.

52. Image tirée d'Ezéchiel, ch. IX.

55. *Sicut prædestinatus est ille unus, ut caput nostrum esset ; ita multi prædestinati sumus, ut membra ejus essemus.* « Comme Jesus-Christ a été prédestiné » seul pour être notre Chef ; de même plusieurs d'entre » les hommes ont été prédestinés pour être ses » membres. »

57. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit*

*Je connois mes brebis, je suis toujours leurs pas;*
*Et l'ennemi cruel ne les ravira pas:*
*Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie,*
*Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.*

Les Hommes par ce choix qui partage leur sort,
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort,
Les uns vases d'honneur, objets de sa tendresse,
Connus, prédestinés, enfans de la promesse:
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,
Vases d'ignominie, aux peines réservés.

---

*Patri vestro dare vobis regnum.* « Ne craignez point, » petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous » donner son Royaume. » *Luc* XII. 32.

*Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quisquam de manu mea.* « Mes brebis ne périront » point à jamais; & nul ne me les arrachera d'entre » les mains. » *Joan.* X. 28.

65 D'une masse condamnée il retire une partie, serions-nous plus contens s'il laissoit périr la masse entiere. Du reste, j'ai commencé par dire sur la prédestination, '*mystere ténébreux, qui pourra le comprendre?* Et j'ai suivi exactement, à ce que je crois, le systême de Saint Augustin, bien opposé à celui du Cardinal Contarin, qui dans son Traité sur la Prédestination, déclare qu'il est d'un avis contraire, & qu'il ne croit pas que les hommes soient réprouvés, à cause du seul péché originel. Ce Cardinal fut fort ami de Saint Ignace, & traduisit son Livre des Exercices spirituels. On sait jusqu'où a été le Cardinal Sfondrat, en voulant développer le *nœud* de la prédestination.

*Qui peut se plaindre de Dieu*, dit l'Apôtre, *si*

Qu'ici sans murmurer la Raison s'humilie.
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ses décrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts ?
L'Homme, ce vil amas de boue & de poussiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de sa lumiere ?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur ;
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant se couvre de son aîle.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole sur les vents, il s'assied sur les Cieux.
Il a dit à la mer : *Brise-toi sur ta rive ;*
Et dans son lit étroit la mer reste captive.

---

*voulant montrer sa colere, & faire connoître sa puissance, il supporte avec une patience extrême les vases de colere destinés à périr ; afin de faire paroître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde, qu'il a préparés pour la gloire ?*

69 *Sufficit scire homini quòd non sit iniquitas apud Deum. Jam quomodo ista dispenset, faciens alios secundùm meritum vasa iræ, alios secundùm gratiam vasa misericordiæ, quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* « Il suffit à l'homme de savoir » qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu ; & si vous » demandez pourquoi il fait les uns des vases de » colere selon qu'ils le méritent, & les autres des » vases de miséricorde par sa grace ; Saint Paul vous » répondra : Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui » est entré dans le secret de ses conseils ? *S. Aug. contra duas Epist. Pelagii, lib.* I. *cap.* XX.

Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes;
Qui peſe l'Univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & nos encens ſont dûs à ſon pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?
Lui ſeul il eſt ſa fin, il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a t-il beſoin de nous? d'un œil indifférent,
Il regarde tranquille & l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne:
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris:
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis.
Ce qu'il veut, il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour toute raiſon que ſa volonté même.

---

96 *Comme Dieu*, dit M. Boſſuet, Traité du libre Arbitre, *poſſéde lui-même tout ſon bien, & qu'il n'a beſoin d'aucun des êtres qu'il a faits: il n'eſt porté à les faire, ni à faire qu'ils ſoient de telle façon, que par ſa ſeule volonté indépendante.*

97 *Non obdurat Deus impertiendo malitiam; ſed non impertiendo miſericordiam.* S. Aug.

101 Dans Jérémie, un Potier travaille ſur ſa roue, un vaſe d'argile qui ſe rompt, auſſi-tôt de la même

Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort ?
Quoi ! le vase pétri d'une matiere vile
Dira-t-il au Potier : *Pourquoi suis-je d'argile ?*
Des salutaires eaux un enfant est lavé.
Par une prompte mort un autre en est privé.
Dieu rejette Esaü, dont il aime le frere.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?

---

terre il en fait un autre tel qu'il veut. *Sicut placuerat in oculis ejus.*

107 *Sed quid judicium arbitrii meritumque tueris...*
*Infantum discerne animos, & differe quales*
*Affectus, qualesque habent hæc pectora motus..*
*.... Pariter nequeunt bona vel mala velle,*
*Et tamen ex illis miseratrix Gratia quosdam*
*Eligit, & rursum genitos baptismate transfert*
*In regnum æternum, multis in morte relictis.*

« Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des » mérites de l'homme, de son choix & de son libre » arbitre, *dit Saint Prosper*, faites-nous voir ce » choix & ces mérites dans les enfans, & dites nous » quels sont les mouvemens de leur volonté... Tous » également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal : » & cependant Dieu par sa miséricorde & par sa » grace en choisit quelques-uns qu'il fait renaître » dans le saint Baptême pour les placer dans sa gloire, » pendant qu'il en laisse un grand nombre dans la » mort. » *Part. III. c.* 10. 30. Saint Augustin a cru que les enfans morts sans Baptême, souffroient la peine de la damnation, mais la plus douce, *mitiss-*

O ſage profondeur ! ô ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché : je tremble, & je me tais.

Ce Dieu, dans ſes deſſeins terrible & toujours ſage,
Qui ne changeant jamais, change tout ſon ouvrage,
Pour ceux mêmes ſouvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout-à-coup la ſource de ſes dons.
Dans cette obſcure nuit l'aſtre ſi néceſſaire,
La Foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des préſens qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples, hélas ! que de vaſtes contrées
A leur aveuglement ſont encore livrées,
Aſſiſes loin du jour dans l'ombre de la mort !
Nous plus heureux, craignons leur déplorable ſort ;

---

*ſimam*. Sentiment que ſuit M. de Soiſſons dans ſon Mandement contre les PP. Hardouin & Berruyer. M. Boſſuet dans ſon Expoſition de la Foi, s'eſt contenté de dire : *Nous croyons qu'ils ne participent en aucune ſorte à la grace de la rédemption, & qu'ainſi mourant en Adam, ils n'ont aucune part avec Jeſus-Chriſt.*

111 O altitudo ! *Tous les Chrétiens*, Bayle, art. Arminius, *doivent trouver dans ce mot de Saint Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier reſſort & ſans appel, touchant les diſputes de la Grace, & oppoſer cette forte digue aux inondations des raiſonnemens.*

119 *Dans tous les principes de Théologie*, dit le P. Bourdaloue, *la premiere Grace du ſalut eſt la lumiere qui nous découvre les voies de Dieu, parce que, pour agir, il faut connoître, & pour connoître, il faut être éclairé de Dieu.*

Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux ingrats enlevé, fouvent change de place.
Par le fang des martyrs autrefois humecté,
L'Orient, du menfonge eft par-tout infecté.
Cette Ifle, de Chrétiens féconde pépiniere,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiere,
Recevant aujourd'hui toutes Religions,
N'eft plus qu'un trifte amas de folles vifions.
Hélas! tous nos voifins plongés dans la difgrace
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis & n'y vois que le courroux des Cieux.
Dans les glaces du Nord l'Héréfie allumée
Y répand en fureur fon épaiffe fumée.
Là domine Luther; ici regne Calvin:
Et fouvent où la Foi répand fon jour divin,

---

125 *Il y a de la part de Dieu,* dit le P. Bourdaloue, *des fubftitutions terribles : il abandonne les uns, il appelle les autres. Il dépouille les uns, il enrichit les autres. Myftere de prédeftination certain & inconteftable. Myftere, qui tout rigoureux qu'il eft, ne s'accomplit que felon les loix de la plus droite juftice, & dans lequel Dieu découvre auffi tous les tréfors de la miféricorde.... C'eft ainfi que les Anges rebelles ayant laiffé par leur chûte un grand vuide dans le Ciel, Dieu leur a fubftitué les hommes... Il fubftitue auffi un peuple à un autre peuple ; & plaife au Ciel que nous ne fervions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en fervent ceux qui nous ont précédés !* Penfées du P. Bourdaloue au titre *Subftitutions.*

132 Les Anabaptiftes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains, &c.

La superstition, fille de l'ignorance,
Prend de la piété la trompeuse apparence.

Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France est aujourd'hui ton Royaume fidelle.
Ah! nos crimes enfin à leur comble montés,
Du Ciel lent à punir lasseront les bontés.
Puisse-t-il être faux ce funeste présage!
Mais, hélas! de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'esprit pourra nous attirer.
Déja notre Raison ose tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prieres,
Du salut à son gré dispense les lumieres.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout savoir:
Il aveugle celui qui demande à tout voir.

---

146 Je le disois dans ma jeunesse, mais tant d'ouvrages impies qui depuis quelque-temps ont paru parmi nous, m'ont obligé de faire la note qui termine le Chant V. du Poëme de la Religion.

148 Plus on est environné de lumieres, plus on est souvent près de tomber dans les ténébres; parce que Dieu nous punit de l'abus de ses graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du temps de Saint Augustin; & cependant la Religion y fut presque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Palestine, la Syrie, malgré cette foule de saints Anachoretes, furent ravagées par l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutychianisme, &c.

156 *C'est une vérité inconteſtable*, dit le P. Bour-

Pour les sages du monde il voile ses mysteres :
Il refuse à leurs yeux les clartés salutaires,
Tandis qu'il les révele à ces humbles esprits,
A ces timides cœurs de son amour nourris,
Qui méprisent l'amas des sciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ses moindres paroles.
Un mot eût pû changer les sages Antonins ;
Mais ce mot n'est donné qu'aux heureux Constantins.
Dieu laisse sans pitié Caton dans la nuit sombre,
Qui cherchant la vertu n'en embrasse que l'ombre.

Mais plus terrible encore il prévoit tous nos pas,
t vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas,

---

loue, *que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De elle maniere s'accomplit une punition, en apparence contraire à la sainteté de Dieu ? C'est un secret de prédestination, & de la réprobation des hommes, nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient de pénétrer.*

63 *Non volentis, neque currentis, sed miserentis Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non volen- neque currentibus subvenit.* « Tout dépend, *dit int Paul,* non de celui qui veut, ni de celui qui irt, mais de Dieu qui fait miséricorde, & qui corde à qui il lui plaît d'entre les enfans, quoi- ls ne veuillent, ni ne courent. » *S. Aug. de Persev. cap.* 11.

Cette nuit peut-elle lui servir d'excuse ? Non ; e ceux qui n'ont point connu la Loi, *sine Lege rt,* dit Saint Paul. L'ignorance involontaire punition ou des péchés actuels, ou du péché

Il verſe ſes faveurs ſur une ame infidelle,
Que l'abus de ſes dons rendra plus criminelle.
Jéruſalem le chaſſe, & rejette ſa paix :
Son ingrate Sion refuſe ſes bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr & Sidon touchées,
Pleurer ſur le cilice & la cendre couchées.
Au grand jour, il eſt vrai, jour terrible & vengeur,
Sidon ſera traitée avec moins de rigueur.
Le ſerviteur rebelle aux ordres de ſon maître,
Plus puni que celui qui meurt ſans le connaître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux ?
Tremblons juſqu'à la fin. Si l'on ne perſévere,
Jamais de ſes travaux on n'obtient le ſalaire :
Juſqu'au dernier inſtant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'auſtere Pénitent, le pâle Solitaire,
Couché ſur le cilice, & blanchi ſous la haire,
Par un ſouffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un deſir avoué, perd tout en un moment;

---

169 N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre raiſon, à ne point donner des graces, dont on doit abuſer ? Elle peut dire de même : N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chûte du premier homme ? Puiſque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre raiſon ſur celles de la Foi. En Dieu tout eſt incompréhenſible pour nous : ſa bonté, comme ſa puiſſance.

Tandis que pénétré d'un remord efficace,
Vieilli dans les forfaits un Brigand prend ſa place.
A la vigne du Maître appellé le dernier,
Il n'arrive qu'au ſoir, & reçoit le denier.

Quelquefois par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda, la Grace ſurabonde;
Mais quelquefois auſſi par un triſte retour
Un cœur où la vertu fit long-temps ſon ſéjour,
Las de ſa liberté rentre dans l'eſclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant ſe r'engage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne eſt placée au bout de la carriere;
Il faut, pour la ravir, fournir la courſe entiere.
De l'Egliſe au berceau l'illuſtre défenſeur,
Et des foibles Chrétiens le ſévere cenſeur,
Le ſoutien de la Foi, la gloire de l'Afrique,
Tertullien s'égare & périt hérétique.
Pour les enfans ingrats quels regrets ſuperflus
Lorſque de ton feſtin, grand Dieu, tu les exclus!

---

192 *La Grace, cette excellente ouvriere*, dit M. Boſſuet, Oraiſon funébre de M. Henriette, *ſe plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie.*

202 *Aſſerimus donum Dei eſſe perſeverantiam, quâ uſque in finem perſeveratur in Chriſto.* « Nous diſons que la perſévérance par laquelle nous demeurons unis à Jeſus-Chriſt juſqu'à la fin, eſt un don de Dieu. » *S. Aug. du don de la Perſév. c.* 1.

206 Après avoir été le défenſeur de la Religion

Quel déſeſpoir pour eux quand ta voix qui les chaſſe,
Appelle l'étranger pour s'aſſeoir à leur place !
Souvent il eſt fatal de vivre trop long-temps,
Oſius ſur la terre avoit brillé cent ans,
Fléau des Ariens en détours ſi fertiles,
Le Pere des Paſteurs, le Maître des Conciles.
La mort à ſes travaux alloit rendre le prix,
Lorſque las d'un exil où ſa Foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt luſtres glacée,
Pour ſigner de Sirmich la formule inſenſée.
A tout craindre de nous ſa chûte nous inſtruit.
Redoublons notre courſe, & prévenant la nuit,
Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.

Mais que ſert de courir, répond un téméraire.

---

contre les Payens & contre les Hérétiques, Tertullien ſe ſépara de l'Egliſe, & embraſſa la ſecte des Montaniſtes.

212 Oſius, Evêque de Cordoue, que Saint Athanaſe appelle *le Pere des Evêques, le Maître des Conciles, le grand Confeſſeur de Jeſus-Chriſt*, ne voulant pas favoriſer les Ariens fut exilé par Conſtantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir ſouffert pendant une année d'exil, beaucoup de mauvais traitemens, il ſuccomba, & ſigna la formule de Sirmich, dreſſée par les Ariens. Il mourut peu de temps après.

222 Avant que de citer un bel endroit du P. Bourdaloue ſur la néceſſité de prêcher aux hommes, le petit nombre des Elus, je cite ici Saint Auguſtin. *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè orant.*

Qui m'oppoſe un diſcours tant de fois répété ?
Dans le Ciel, me dit-il, mon ſort eſt arrêté :
Pourquoi venez-vous donc, diſcoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une courſe ſtérile,

---

*Num propter tales, hujus ſententiæ veritas deſerenda, aut ex Evangelio delenda putabitur ?* « Il y en a qui » frappés de cette parole de Jeſus-Chriſt, que Dieu » ſait ce qu'il nous faut, avant que nous le lui » demandions, ou négligent de prier, ou ne prient » qu'avec tiédeur. Faut-il, à cauſe de ces gens-là, » renoncer à la vérité de la preſcience de Dieu, » ou l'effacer de l'Evangile ? » *S. Aug du don de la Perſév. c* XVI. Et dans le ch. XIX. le même Docteur ajoute : « Saint Cyprien & Saint Ambroiſe, qui ont » relevé le prix & la force de la Grace juſqu'à dire, » l'un, qu'*il n'y a rien dont nous puiſſions nous glo-* » *rifier, parce qu'il n'y a rien qui vienne de nous* ; & » l'autre, que *notre cœur & nos penſées ne ſont point* » *en notre pouvoir* ; n'ont pas ceſſé pour cela d'em- » ployer les exhortations & les corrections pour por- » ter les hommes à l'obſervation des commande- » mens de Dieu. Et ils ne craignoient pas qu'on leur » dit : Pourquoi nous exhorter & nous reprendre, » s'il eſt vrai que nous n'ayons rien de bon qui vienne » de nous ; & ſi notre cœur & nos penſées ne ſont » point en notre pouvoir ? » *Cyprianus & Ambroſius cùm ſic prædicarent Dei Gratiam, ut unus eorum diceret*, In nullo gloriandum, quoniam noſtrum nihil eſt ; *alter autem*, Non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum & noſtræ cogitationes ; *non tamen hortari & corripere deſtiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis. Quid nos hortamini ; quid & corripitis ſi nihil boni habeamus quod ſit noſtrum, ſi non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum ?*

Au livre des Elus si mon nom est gravé,
Tout crime par la grace en moi sera lavé.
Si le Ciel en courroux me destine à la peine,
Pour chercher la vertu ma diligence est vaine.
C'en est fait, je veux vivre au gré de mes desirs:
J'attendrai mon arrêt dans le sein des plaisirs.

Détestable pensée! affreuse conséquence!
Ainsi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur en vain vous est ouverte,
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement?
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au Ciel déjà réglée
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des Médecins cherchez-vous le secours?

---

233 L'espérance & la crainte sont deux contrepoids qui soutiennent l'homme entre deux précipices, la présomption & le désespoir. Il suffit pour espérer, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie: il suffit pour craindre, de savoir que la persévérance est un don qu'il ne doit à personne.

242 *Quid metuis, si in via ambulas? tunc time si deseris viam.* « Que craignez-vous si vous marchez » dans le chemin? vous n'avez à craindre qu'en » abandonnant la voie qui mene à Dieu. » *S. Aug. Serm.* 142.

De leurs soins assidus que devez-vous attendre ?
Votre course est fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah ! malgré ces raisons, la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir.
Où sont donc pour le Ciel les efforts que vous faites ?
Pourquoi n'y point courir, malheureux que vous êtes ?
Vers la porte du moins commencez à marcher.
Eh quoi, que craignez vous, osez en approcher,
*Frappez, on ouvrira.* Qui parle de la sorte ?
Insensés, n'est-ce pas le maître de la porte ?
J'ignore comme vous quel sort m'est réservé :
Mais pour me consoler vivrai-je en réprouvé ?
Non, pour mourir en saint, c'est en saint qu'il faut vivre ;
Je me crois des Elus, je m'anime à les suivre ;
Et comme eux je m'écrie : *Ou mourir, ou souffrir.*
Cette chair ne voudroit ni souffrir ni mourir,

---

249 *Nous nous appliquons aux affaires du monde omme si tout dépendoit de nous, & nous traitons 'affaire du salut, comme si tout dépendoit de Dieu. Rectifions l'un par l'autre, vacquons aux affaires du ionde avec plus de confiance en Dieu, & vacquons l'affaire du salut avec plus de zéle pour nous-même.* . Bourdaloue.

253 *Pulsate, & aperietur vobis.* Math. 7.

255 *Dieu nous a prédestinés*, dit le Pere Bourdaloue, *comme des créatures raisonnables, libres, capbles de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par tre de conquête ou de récompense,*

Mais par la pénitence, & dans la solitude,
En châtiant ce corps réduit en servitude,
Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, & ne cours pas en vain.
Des maîtres le plus doux, des peres le plus tendre
Dieu m'appelle, & me dit qu'à lui je puis prétendre;
Que je suis son enfant; qu'il veut me rendre heureux.
De mon esprit j'écarte un trouble dangereux,

---

264 M. de Nointel, Ambassadeur à la Porte, avoit écrit à M. Arnauld touchant la maniere dont les Turcs raisonnent sur la Prédestination. M. Arnauld lui répond, Lettre 147. *Le meilleur est de ne se point enfoncer sur ces matieres qui sont impénétrables. Il est certain que tout ce qui arrive dans le monde est réglé par la providence de Dieu, & que le péché même, dont il n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre; parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le permet que pour en tirer du bien..... Mais l'erreur des Turcs est qu'ils séparent les moyens par lesquels les évènemens arrivent, des évènemens même ordonnés de Dieu: ce qui fait qu'ils croient qu'il ne sert de rien d'éviter les périls; parce que Dieu ayant réglé ce qui devoit arriver, il n'est pas en notre pouvoir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la cause aux effets, je fais bien de ne me pas exposer à la peste sans nécessité; parce que ne m'y exposant pas, je ne la gagnerai pas; & ne la gagnant pas, je n'en mourrai pas: & par-là je ne changerai pas l'ordre de la providence, mais je me serai conduit d'une maniere sage, & qui sera conforme à cet ordre. Après tout néanmoins, il en faut toujours revenir-là, qu'il y a quelque chose en tout cela qu'on ne sauroit comprendre.*

Et loin que mon arrêt m'inquiéte & m'allarme,
J'eſpere tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'enviſage les biens que m'a fait ſon amour
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi de ſes faveurs comblé dès ma naiſſance,
Former pour l'avenir un ſoupçon qui l'offenſe ?
Non, j'y conſens, qu'il ſoit ſeul maître de mon ſort.
Il m'aime : du pécheur il ne veut point la mort ;
Il pardonne, il invite au retour ſalutaire
Celui qui s'accumule un tréſor de colere.
A toute heure aux méchans il prodigue ſes dons ;
Son Soleil luit ſur eux ainſi que ſur les bons ;
Il punit à regret ; & ce n'eſt qu'en partie
Qu'il frappe ſur l'ingrat que ſon courroux châtie.
De ſes juſtes rigueurs pourquoi nous allarmer ?
On ne le perd jamais qu'en ceſſant de l'aimer.
Veut-il de ſon feſtin me refuſer l'entrée,
Quand pour moi dès long-temps la table eſt préparée?

---

276 *Miſericors & miſerator Dominus, in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans, ſed expectans.... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec reſpiciat, & tu tardas.* « Le Seigneur eſt plein de miſéricorde à l'égard de ceux dont il a pardonné les péchés : il eſt patient à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas encore pardonnés : il ne les condamne pas, mais il les attend, & par-là ſemble leur crier : Revenez à moi, & je reviendrai à vous.... Dieu vous appelle aujourd'hui : Dieu vous exhorte & attend que vous rentriez en vous-même : & vous différez de de le faire. » *S. Aug.*

C'est à vous, c'est à moi que le Ciel est promis :
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son Fils.

Oui, Dieu veut le salut de tout tant que nous sommes ;
Jesus-Christ a versé son sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt, ne s'en preune qu'à soi.
Malheureux Israël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables ;
Cependant vous perdez ses momens favorables,
Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs,
Hélas ! combien de fois vous offrant ses faveurs
Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles !
Et que n'a-t-il point fait ? Un oiseau sous ses aîles
Rassemble ses petits trop foibles pour voler :
C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.
Les maux que vous souffrez, c'est lui qui les envoie :
Par tendresse pour vous il trouble votre joie :
De vos plaisirs honteux il veut vous détacher ;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant de ce monde esclaves volontaires,
Vous rejettez toujours ses rigueurs salutaires.

---

288 Depuis le commencement du monde, *paratum regnum à constitutione mundi.* Math. 25.

290 *Omnes homines vult salvos fieri . . . Qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* 1. Tim. 2... Je reste attaché à ces paroles de Saint Paul qui sont si claires, & je laisse aux Théologiens à expliquer le *Deo nolente* que Saint Augustin répéte à l'occasion de ce passage dans sa Lettre 217. c. 19.

Mais

Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t-il dans ſon choix tant de ſévérité?
Si lui ſeul à ſes dons peut nous rendre fidelles,
S'il veut notre ſalut, pourquoi tant de rebelles?
Entre tant d'appellés, pourquoi ſi peu d'Elus?
Leur foible nombre échappe à nos regards confus.
Les épics épargnés par la main qui moiſſonne,
Ces reſtes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laiſſe un vendangeur ſoigneux,
Image des Elus, ſont auſſi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que juſtice & colere:
Eſt-ce ainſi qu'il nous aime? Eſt-ce ainſi qu'il eſt Pere?
Nous tremblons.... C'eſt aſſez, uniſſons notre Foi:
Je tremble comme vous, eſpérez comme moi.

---

308 Dans une Edition de la Henriade, au Chant VII. on trouve en note un calcul des damnés; eſpérons que le Calculateur s'eſt trompé, & attendons que Dieu ait jugé.

311 *On demande*, dit le P. Bourdaloue, *s'il eſt à propos que les Prédicateurs prêchent dans la Chaire la vérité du petit nombre des Elus. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'on doit prêcher l'Evangile en Chaire. Prêchons-le ſans en rien retrancher, ni rien adoucir: prêchons-le dans toute ſon étendue, dans toute ſa ſévérité. Malheur à quiconque s'en ſcandaliſera.... S'il y en a quelques-uns que ce ſujet déſeſpere, qui ſont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur ſalut. Tout bien examiné, il vaudroit mieux, ſi je l'oſe dire, les déſeſpérer ainſi pour quelque temps, que de les laiſſer dans leur aveuglement.* Penſées du P. Bourdaloue, *Titre du petit nombre des Elus.*

319 Qui tremble, croit, & qui croit, a le prin-

Il eſt Pere, il eſt Dieu : je crains le Dieu terrible ;
Mais je chéris le Pere à mes malheurs ſenſible.
Sans peine devant lui ſoumettant mon eſprit,
Je crois ce qu'il révéle, & fais ce qu'il preſcrit.
Je laiſſe murmurer ma Raiſon orgueilleuſe ;
Je ſais que ſa lumiere eſt ſouvent périlleuſe ;
Je me livre à la Foi, je marche à ſa clarté.
Celui qu'elle conduit n'eſt jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le myſtere :
Mais Dieu parle, il ſuffit, c'eſt à l'homme à ſe taire.

---

cipe du ſalut Ainſi la crainte même eſt un ſujet d'eſpérance. Dans quelque abîme que l'on ſoit, on en peut crier, *De profund s clamavi.*

322 J'ai encore dit plus haut :

*Que nous avons au Ciel un Pere qui nous aime,*
*Un Pere, c'eſt le nom qu'il s'eſt donné lui-même.*

Cependant on trouve dans les Ouvrages de M. de Voltaire, quelques vers qu'il m'adreſſa dans ſa jeuneſſe, dans leſquels il me diſoit :

*Ton Dieu n'eſt pas le mien.*
*Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il ſoit mon Pere.*
*Tu le ſers en eſclave, & je l'adore en fils.*

Quand tous les deux nous diſons notre *Pater*, nous nous ſervons des mêmes termes, & nous ne lui adreſſons pas la priere univerſelle de Pope, où il eſt appellé, JUPITER, JEHOVA, SEIGNEUR. Je ne l'appelle jamais que mon PERE. Puiſſé-je en lui donnant le nom qu'il me permet de lui donner, le ſervir en fils humble & docile.

Lorsque voulant sonder ses terribles décrets,
Nous portons jusqu'au Ciel nos regards indiscrets;
Quand nous osons percer le voile respectable
Dont se couvre à nos yeux ce Dieu si redoutable,
Sa gloire nous opprime : éblouis, aveuglés,
Du poids de sa grandeur nous sommes accablés.
Ah! respectons celui qui veut être invisible,
Et craignons d'irriter sa Majesté terrible.
Mais la sainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'est de toi seul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir:
Apprend-nous à t'aimer, apprend-nous à te craindre.
De tes desseins cachés est-ce à nous de nous plaindre?
Détourne loin de nous cet esprit curieux
Qui rend l'homme insolent, si coupable à tes yeux.
Adouci la fierté de ceux qui sont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te sont fidelles;

---

345 *Oremus, dilectissimi, &c.* « Prions, mes très-» chers Freres, prions l'Auteur de la Grace de faire que » nos ennemis mêmes, & sur tout nos amis & nos » freres, comprennent & confessent que depuis cette » grande & ineffable ruine où la chûte d'un seul » nous a tous précipités, nul n'est délivré que par la » Grace de Dieu : que cette grace n'est point donnée » comme une dette & une récompense des mérites, » mais qu'étant véritablement Grace, elle se donne » gratuitement, sans qu'aucun mérite la précéde. » S. *Aug. de dono persev. c.* 23.

Ce n'est point par une fausse apparence de soumission que dans ma Lettre présentée à Benoît XIV.

Donne-nous ces secours que tu nous a promis :
Donne la Grace enfin même à ses ennemis.

---

je promettois d'effacer tout ce qui pourroit déplaire à un aussi grand Juge ; j'aurois été également docile à tout Disciple de S. Augustin & de S. Thomas, qui m'eut fait voir que je m'écartois de leur doctrine, mais je n'ai encore été attaqué que par les partisans de Molina ; je le fus d'abord par trois Lettres très-vives, qu'on attribua au P. Brumoi, alors jeune Novice chez les Jésuites. Le P. Colonia qui dans sa *Bibliothéque Janseniste* mit M. de Voltaire, à cause de quelques vers de la Henriade, ne parla pas de moi, mais son Confrere qui sous le titre de *Dictionnaire* a fait un pareil recueil, imprimé à Anvers en 1752, en 4 volumes, ne m'a point épargné ; il a fait une longue liste de ce qu'il appelle *mes erreurs*, & je dois croire, suivant l'Estampe qui est à la tête de son Ouvrage, qu'il joint mon Poëme avec beaucoup d'autres Livres qui valent beaucoup mieux, & qu'il jette tous dans le feu, de son autorité. Le zéle des partisans de Molina est connu, mais il ne devroit pas aller si loin. Il est dit dans une de nos fameuses Tragédies, que la paix doit regner chez les Romains, pourvu que *Rome soit toujours libre, & César tout puissant*. La paix doit aussi regner parmi nous, quelques systêmes que nous suivions sur cette matiere, pourvu que *l'homme soit toujours libre, & Dieu tout puissant*, parce que les moyens que cherche notre foible raison pour concilier ces deux vérités, ne doivent causer que des disputes douces, & que nous devons toujours avoir devant les yeux, cette maxime d'un Ancien : IN CERTIS UNITAS, IN DUBIIS LIBERTAS, IN OMNIBUS CARITAS.





# LETTRE

## *A M.* * * *

O u s n'avez pas oublié, MONSIEUR, les Vers
M. de Voltaire m'adressa autrefois au sujet de
Poëme sur la Grace, & vous m'avez dit sou-
comme lui : *Ton Dieu n'est pas le mien.* L'union
toujours régné entre nous, malgré la diver-
e nos sentimens, est la preuve que nous servons
leux le même Dieu. Je suis même persuadé que
le prions tous deux de même, & que quand
êtes à ses pieds, l'aveu de votre néant vous
ire les mêmes choses qui dans mes Vers vous
lent donner quelque atteinte à la liberté, &
ie riche que vous soyez en bonnes œuvres,
ſé-je l'être autant ! ) Je suis convaincu que
ui dites comme moi : *Voyez votre œuvre en
n'y voyez pas la mienne*, parce que l'humilité
nspire naturellement, ce qu'elle inspiroit à
Augustin. *Opus tuum in me vide, non meum.*
vez toujours rendu justice à mes intentions,
vez que je n'ai jamais eu dessein de séduire per-
mais pourquoi, m'avez-vous dit souvent, étant
: l'amour des Vers, & sans fortune, ayant
nséquent plus besoin de me faire des protec-
ie des ennemis, ai-je été choisir dans ma jeu-

nesse, une matiere & un systême, qui devoit m'en faire. La chaleur avec laquelle on disputoit alors sur cette matiere, m'engagea à essayer de la mettre en Vers, & la même raison, ( car tout le monde ne soutient pas son sentiment avec votre douceur, & les partisans du systême contraire au mien, étoient encore dans un grand crédit ) fut cause que je me contentois de lire mon Ouvrage à quelques amis, sans songer à le rendre public, lorsque j'appris que M. le Chancelier d'Aguesseau étoit curieux de l'entendre; il étoit depuis peu retiré, par ordre de la Cour, dans sa Terre de Fresne. J'y allai, & l'admiration dont je fus pénétré en voyant de près ce grand homme, me faisant oublier Paris, je lui demandai de rester comme exilé à Fresne, tant qu'il y resteroit. Ce fut-là, qu'aidé de ses lumieres, je mis une derniere main à mon Ouvrage, & que j'en fis en sa présence de fréquentes lectures à d'habiles Théologiens, qui n'y trouvant rien que de conforme à la doctrine de Saint Augustin, déciderent que je pouvois le donner au Public. J'allai le lire à mon Archevêque M le Cardinal de Noailles, & je le remis ensuite à un Docteur de Sorbonne, qui me donna une approbation sur laquelle j'obtins de M. d'Argenson, alors Garde des Sceaux, un privilege très-flatteur. L'Ouvrage fut imprimé, & j'avois la satisfaction qu'il paroitroit sous les auspices de M. le Chancelier, rappellé à la Cour depuis peu, lorsque lui-même jugea à propos d'en suspendre le débit par des raisons particulieres, que ma soumission à ses

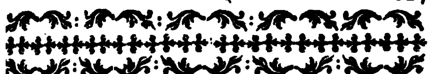
ſlontés, m'empêcha de lui demander, & mon atta-
ıement pour lui étant toujours le même, lorſqu'en-
ron deux ans après, il reçut pour la ſeconde fois
ordre de retourner à Freſne, je lui écrivis que je
mptois avoir reçu le même ordre, & que je me
ſpoſois à y retourner auſſi. Il m'en donna la per-
iſſion en ces termes : *Je m'attendois bien, Monſieur, vous revoir ici avec la diſgrace ; vous marchez lontiers à ſa ſuite, & je vous mets au nombre des ıns qui l'accompagnent, ou plutôt qui la font o·blier. : louez point la tranquillité que je conſerve à Freſne, us ne ſavez pas comment j'y ſuis, quand vous n'y s pas. Je reconnois un ami, & un Philoſophe beau- ıp plus qu'un Poëte, dans la précaution que vous nez avec votre Libraire, pour que votre Ouvrage ſorte pas 'e ſes mains. Si j'en prive malgré moi Public depuis long-temps, je vous ferai voir à ſne des obſervations, qui vous mettront peut-être ltat de tirer un jour et illuſtre captif de la priſon il languit injuſtement.*

'e captif dût enfin ſa liberté aux vives ſollicita-
ıs du Libraire, ce que j'appris lorſque j'étois
s une Province très-éloignée, où les malheurs
ma fortune m'attachoient à un emploi, que je
ıſſe jamais choiſi, *ſi le Ciel en mon choix eût ma deſtinée.* Cette nouvelle m'étonna, & j'ap-
en même-temps, mais ſans étonnement, que
ıis déja dans quelques libelles, attaqué ſur ma
rine. J'écrivis à M. le Cardinal de Fleury, qu'en-
ment livré à l'emploi qu'il m'avoit procuré,

F iv

de quelque maniere que je fusse attaqué sur mon Poëme, je garderois le silence. *Vous prenez*, me répondit-il, *le bon parti. Ces sortes de libelles ne méritent que le mépris*. Lorsque long-temps après, ce Poëme fut ajouté à celui de la Religion, M. le Cardinal de Valenti voulut bien, à ma priere, les présenter tous deux à Benoît XIV, avec la Lettre que j'ai fait imprimer à la tête, pour faire connoître mes sentimens de soumission, que je crois avoir prouvés par toute ma conduite, dont je suis fort aise de vous avoir rendu compte : elle m'a toujours rassuré contre d'injustes accusations, & consolé dans les petites disgraces que j'ai essuyées à cause de ces accusations. Vous savez ce que dit Martial de cet heureux vieillard qui repassant toute sa vie n'y trouvoit rien qui pût troubler sa tranquillité. *Præteritosque dies, & tutos respicit annos*. Je ne puis dans le même âge, jouir du même bonheur, ni appeller mes années, *Annos tutos*. Mais j'ai du moins la consolation, que l'amour des Vers, ne m'en ayant jamais inspiré ni de satyriques, ni de dangereux pour les mœurs, & la Religion, n'a jamais pû faire tort qu'à moi. Je suis, Monsieur, &c.

*Ce 4 Janvier 1762.*



# ODE.

## [L]ES LARMES DE LA PENITENCE.

GRACE, grace, suspens l'arrêt de tes vengeances,
[Et] détourne un moment tes regards irrités.
[J'a]i péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
[O]ppose à leur grandeur, celle de tes bontés.

Je sais tous mes forfaits, j'en connois l'étendue :
[En] tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi.
[Pa]r tant d'accusateurs mon ame confondue
[Ne] prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avois par la main conduit dès ma naissance :
[Sur] ma foiblesse en vain je voudrois m'excuser.
[Tu] m'avois fait, Seigneur, goûter ta connoissance :
[Mai]s, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

[D]e tant d'iniquités la foule m'environne,
[Fils] ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords :
[La t]erreur me saisit ; je frémis, je frissonne ;
[Pâle], & les yeux éteints, je descends chez les morts.

[Ma] voix sort du tombeau ; c'est du fond de l'abîme
[Que] j'éleve vers toi mes douloureux accens :
[Fais m]onter jusqu'aux pieds de ton trône sublime
[Cette] mourante voix, & ces cris languissans.

O mon Dieu....Quoi, ce nom je le prononce encore?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer.
O Juge qu'en tremblant je supplie, & j'adore:
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nommer.

Dans le gémissement, l'amertume & les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes,
Un souvenir affreux, la honte, & les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense:
Par eux un criminel espere t'attendrir.
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence?
Dieu de miséricorde, il est temps de l'ouvrir.

Où fuir? où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi?
Que dis-je? Etre infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi.

Près d'une Majesté si terrible & si sainte,
Que suis-je? un vil roseau: voudrois-tu le briser?
Hélas! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mèche fume encor, voudrois-tu l'écraser?

Que l'homme soit pour l'homme un Juge inexorable;
Où l'esclave auroit-il appris à pardonner?
C'est la gloire du Maître: absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux : mais souvent tu veux qu'il te désarme ;
Il te fait violence, il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long ; il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dis toi-même,
Un cœur humble & contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien : regarde & reconnois qu'il t'aime ;
Il est digne de toi, la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimois de sa premiere flâme,
Qu'il reprendroit bientôt sa joie, & sa vigueur !
Mais non, fai plus pour moi, renouvelle mon ame,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnoissance armera ma rigueur :
Tu peux me confier le soin de mon supplice,
Je serai contre moi mon juge, & ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grace est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sais, je te veux satisfaire :
Donne-moi seulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en pere :
Il connoît ton amour par ta sévérité.
Ici-bas, quels que soient les coups de ta colere,
L'enfant que tu punis, n'est pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, prend pitié de mon ame ;
Frappe, fai-moi payer tout ce que je te doi.
Arme-toi dans le temps du fer & de la flâme :
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurois à tes loix obéi dès l'enfance,
Criminel en naiſſant je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route eſt la ſouffrance,
Loi triſte, route affreuſe... entrons ſans murmurer.

De la main de ton Fils je reçois le calice :
Mais je frémis, je ſens ma main prête à trembler :
De ce trouble honteux mon cœur eſt-il complice ?
Je ſuis le criminel, voudrois-je reculer ?

C'eſt ton Fils qui le tient ; que ma foi ſe rallume.
Il en a bû lui-même, oſerois-je en douter ?
Que dis-je ? il en a bû la plus grande amertume,
Il m'en laiſſe le reſte, & je n'oſe en goûter ?

Je me jette à tes pieds, ô Croix, chaire ſublime,
D'où l'Homme de douleurs inſtruit tout l'Univers ;
Autel, ſur qui l'amour embraſe la victime :
Arbre, où mon Rédempteur a ſuſpendu mes fers.

Drapeau du Souverain qui marche à notre tête ;
Tribunal de mon Juge, & trône de mon Roi ;
Char du triomphateur dont je ſuis la conquête ;
Lit où j'ai pris naiſſance, il faut mourir ſur toi.



# ODE
## *A M. RACINE,*
### SUR LA MORT DE SON FILS.

*Par* M. LE FRANC, *Premier Président de la Cour des Aydes de Montauban.*

IL n'eſt donc plus, & ſa tendreſſe
Aux derniers jours de ta vieilleſſe
N'aidera point tes foibles pas !
Ami, ſes vertus ni les tiennes,
Ni ſes mœurs douces & chrétiennes,
N'ont pû le ſauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres,
N'ira point dépoſer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où ſon ayeul, & ton modelle,
Attend la dépouille mortelle
De l'héritier de tes talens.

Loin de tes yeux, loin de ſa mere
Au ſein d'une plage étrangere
Son corps eſt le jouet des flots ;
Mais ſon ame du Ciel chérie,
N'en doute point, dans ſa patrie
Jouit d'un éternel repos.

O Loix ſaintes ! ô Providence,
C'eſt bien ſouvent ſur l'innocence
Que tombent tes coups redoutés.
Un enfant du ſiécle proſpere,
L'Homme qui n'a que Dieu pour pere
Gémit dans les adverſités.

Cher RACINE, ſa main te frappe,
Tandis que le coupable échappe
Au déluge ardent de ſes traits.
Quel cœur vertueux & ſenſible
Ou quelle ame aſſez infléxible
Te refuſera des regrets ?

Quand l'infortune ſuit tes traces,
Autant que mes propres diſgraces,
Mon amitié ſent tes malheurs.
Mais que pourroit ſon aſſiſtance ?
Dieu te donnera la conſtance ;
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu ſais trop qu'un Chrétien fidelle
Du ſang & de la chair rebelle,
Triomphe ſans haine & ſans fiel.
Tranquille il entend le tonnerre,
Et tout ce qu'il perd ſur la Terre,
Il le regagne dans le Ciel.

Mais vous dont l'orgueilleuſe vie,
De l'humaine Philoſophie

Tire ſa force & ſon ſecours ;
Si dans ce monde périſſable
Un revers ſoudain vous accable,
Parlez, quel eſt votre recours ?

Qui vous ſoutiendra dans vos pertes ?
Quelles reſſources ſont offertes
A votre audace de géant ?
Point d'avenir qui vous conſole.
Un ſyſtême impie & frivole,
Et l'eſpérance du néant.

Je les vois déja ces grands hommes,
Qui pour nous, peuples que nous ſommes,
Parmi leurs diſciples ravis,
Dévoilent les cauſes ſenſibles
De ces Phénomènes terribles,
Qui te font regretter ton Fils.

Des vents reſſerrés dans leurs chaînes
Et des fournaiſes ſouterraines,
Ils nous expliquent les effets ;
Et pas un ſeul d'entre eux ne penſe
Que c'eſt peut-être la vengeance
D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent ſes loix ſuprêmes,
Et s'efforcent par leur problêmes
D'anéantir le vrai moteur.
Recherches pleines d'impoſture,
Qui trouvent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de ſon auteur.

Tels en leur école proſcrite,
Les éleves de Démocrite
Forgeoient des Dieux, fantômes vains,
Qui dans une langueur profonde,
Après avoir créé le monde,
Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laiſſons-là ces mortels ſublimes,
Traiter d'eſſais puſillanimes,
Les traits de nos humbles crayons.
Qu'à leur eſſor ils s'abandonnent,
Ce ſont des Sages, qu'ils raiſonnent;
Nous, eſprits vulgaires, croyons.

Croyons, c'eſt-là notre partage,
Que la Foi diſſipe ou ſoulage
Tous nos chagrins les plus cruels;
Et n'attendons dans cette vie,
Qu'une mort qui ſera ſuivie
De biens ou de maux éternels.

*FIN.*

De l'Imprimerie de PIERRE-ALEX. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi, 1763.

# APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Poëme de la Grace*. Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui soit contraire à la Foi Catholique ni aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 5 Janvier 1720.

PASTEL.

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre bien-amé le Sieur RACINE, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit composé un Ouvrage qui a pour titre : *Poëme sur la Grace*, lequel il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoître en sa Personne la satisfaction que nous avons des Ouvrages du feu Sieur RACINE son pere, & l'encourager à soutenir la réputation qu'il s'est acquise, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécu-

tives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Poëme de la Grace, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de VOYER DE PAULMY, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Louis; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Louis, le Sieur de VOYER DE PAULMY, Marquis d'Argenson; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu

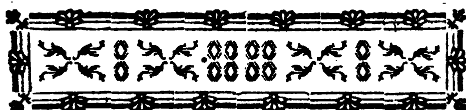
desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent vingt, & de notre Regne le cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

*Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 571. Num. 611 conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris, le 4 Mars 1720.*

G. MARTIN, *Adjoint du Syndic.*

Et ledit Sieur RACINE a cédé & transporté pour toujours à JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi, le présent Privilége, suivant l'accord fait entr'eux.



# TABLE DES MATIERES.

*Les Chiffres que suit la lettre* G. *indiquent le* Poëme de la Grace.

## A.

N.



O.



P.

*Fin de la Table des Matieres.*

## *FAUTES A CORRIGER.*

PAGE 13, note, ligne 16. *Et mihi major*, effacez le point.

Page 71, note, ligne 25. *espérance*, mettez une virgule.

Page 188, vers 6. lisez *l'Homme.*

Page 193, notes, ligne 6. *vitta*, lisez *vitia.*

Page 215, notes, ligne 23, *il*, lisez *Nil.*

Page 270, ligne 3, *je connois*, lisez *je conçois.*

Page 78, G. mettez en notes les vers d'Ovide:

> *Odi, nec possum cupiens non esse* quod odi
> *Heu! quàm quod studeas ponere, ferre grave est.*
> Amor. L. 2. El. 4.

Au vers 8 de la même page, ajoutez dans les notes les vers d'Ovide:

> *Sed trahit invitam nova vis, aliudque cupido*
> *Mens aliud suadet, video meliora proboque*
> *deteriora sequor.* Métam.

*Nota*: à la page 105 G. on a mis 115, & cette cette faute est encore dans les chiffres suivans.

